

THÈSE DE

PARIS.

1890

N^o. 23

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADEMIE DE PARIS

L'AUMONERIE MILITAIRE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

et soutenue publiquement le samedi 3 mai, à 4 heures

PAR

THÉOPHILE BOISSET

NIMES

IMPRIMERIE ROGER ET LAPORTE

Ruelle des Saintes-Maries, 7.

—
1890



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'AUMONERIE MILITAIRE

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADEMIE DE PARIS

L'AUMONERIE MILITAIRE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

et soutenue publiquement le samedi 3 mai, à 4 heures

PAR

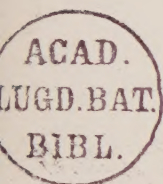
THÉOPHILE BOISSET

NIMES

IMPRIMERIE ROGER ET LAPORTE

Ruelle des Saintes-Maries, 7

—
1890



FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. VIGUIÉ, Président de la soutenance	
MM. VIGUIÉ,	} Examineurs.
VAUCHER,	
PH. BERGER,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A LA MÉMOIRE
DE CEUX DES MIENS
•
QUE DIEU
A RAPPELÉS AUPRÈS DE LUI

OUVRAGES CONSULTÉS

- F. Lichtenberger: *Encyclopédie des Sciences Religieuses*,
Recueil des Actes du Directoire de la Confession d'Augsbourg en France ;
 1854 à 1870.
- Emilien Frossard: *Lettres écrites d'Orient*, 2^e édition, Toulouse, 1856.
- Maximilien Reichard: *Souvenirs d'un aumônier protestant au camp devant Sébastopol*. Traduit de l'allemand, par Camille Selden, Paris, 1869.
- Juillard : *Souvenirs d'un voyage en Chine*, Montbéliard, 1864-1867.
- Commission mixte des Aumôniers Militaires protestants : *Rapports* des années
 1858, 1859 et 1860 ; 1873-1874 ; 1875 à 1878 ; 1882.
- Rey : *Rapport sur sa mission auprès des prisonniers Français en Allemagne*,
 Avignon, 1871.
- Franck Puaux : *Souvenirs de la campagne de Sedan*, Stockolm, 1871.
- Société Algérienne et Tunisienne d'Évangélisation : *Rapport*, 1888.
- Société Évangélique de Genève : *Rapports* des années 1870 et 1871.
- Revue chrétienne*, 1870-1871.
-
- | | | |
|------------|---|---|
| Journaux : | { | <i>L'Espérance</i> , 1851 à 1858.
<i>Les Archives du Christianisme au XIX^{me} siècle</i> , 1854 à 1857.
<i>La Croix</i> , 1871.
<i>Tablettes historiques du Protestantisme</i> , 1872.
<i>Journal de Genève</i> , 1870.
<i>Semaine Religieuse de Genève</i> , 1871.
Etc., etc. |
|------------|---|---|
-
- | | | |
|------------|---|--|
| Lettres de | { | MM. le Ministre de la guerre, 7 août 1889.
le pasteur Cadoret, de Montmeyran, 3 février 1890.
» Caron, de Saverdun, 4 février 1890.
» Duchemin, de Paris, 14 janvier 1890.
» Durand-Dassier, de Paris, 20 janvier 1890.
» Fraisse, d'Albon, 20 janvier 1890.
» Guion, de Guelma, 15 novembre 1888. |
|------------|---|--|

- +
- MM. le pasteur Haas, de Rott, 6 juin 1889.
- Lettres de {
- » Labourgade, de Reims, 13 juin 1889.
 - » Meinadier, de St-Jean-du-Gard, 11 déc. 1888.
 - » Messine, de Versailles, 7 février 1890.
 - » Monod (Jean), professeur à la Faculté de théologie protest^e de Montauban, 28 janv. 1890.
 - » Perrier, de Nanteuil-les-Maux, 12 juin 1889.
 - » Picard (Isaac), de Paris, 14 janvier 1890.
 - » Pressensé (de), de Paris, Sénat^r, 22 janv. 1890.
 - » Rœhrich (Edouard), de Caudebec-lès-Elbeuf, 14 janvier 1890.
 - » Sabatier (A.), professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, 5 février 1890.
 - » Schœn, de Cernay, 17 avril 1889.
 - » Vaucher, profsseur à la Faculté de théologie protestante de Paris, 8 février 1890.
 - » Vernejoul (de), de Charenton, 16 février 1890.
 - » Wabnitz, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban, 26 janvier 1860.
- l'abbé Lanusse, de Saint-Cyr, 18 octobre 1888.
- Etc.. etc.

Théophile Boisset : *A Travers le Tonkin pendant la guerre* (inédit).

INTRODUCTION

L'Aumônerie militaire a été créée et organisée dans le but d'assurer les secours religieux aux soldats.

Ces jeunes gens, surtout ceux qui se recrutent dans les campagnes, et qui ont le bonheur d'avoir des parents pieux, ou simplement sérieux, ont grandi, pour la plupart, au sein de leurs familles, et sont arrivés sous les drapeaux sans connaître les difficultés et les dangers de la vie. Et, au point de vue moral, la caserne est une triste école ! Quand il y a un aumônier dans la garnison ou dans le camp, le jeune soldat va se réfugier dans sa baraque comme dans une retraite inaccessible au péché !

Mais c'est surtout à l'hôpital qu'il faut voir le prêtre-soldat. Là, il est à sa place. Que d'encouragements donnés ! que de forces morales relevées ! que de consolations semées partout sans les compter ! que de bien réalisé ! Dieu seul le sait.

Les hommes qui connaissent l'état moral et la position difficile des soldats, ont cherché à les faire évangéliser. Ils ont bien fait ; car, en garnison, et surtout en campagne, les militaires ne sont pas réfractaires aux choses religieuses.

L'AUMONERIE MILITAIRE

I

HISTORIQUE DE L'AUMONERIE MILITAIRE

I. — ORIGINES DE L'AUMONERIE

La charge d'*aumônier* (1) remonte au XIII^e siècle (2).

Il serait intéressant pour nous de la suivre pas à pas depuis son origine jusqu'à nos jours. Nous aurions sans doute bien des abus à condamner ; mais nous aurions aussi bien des leçons à retirer de cette page de l'histoire ecclésiastique. Car il y a de belles figures et de beaux exemples de patriotisme et de dévouement dans le clergé catholique. Malheureusement, les documents nous manquent pour écrire une histoire complète de l'aumônerie militaire. Nous devons nous borner à

(1) Les mots *aumônerie*, *aumônier*, ont pour racine aumône, du grec ἐλεημοσύνη, pitié, miséricorde.

(2) Jean-Augustin Bost : *Dictionnaire d'Histoire Ecclésiastique*.

Dès le VIII^e siècle il y eût des prêtres qui suivaient les armées en campagne. Le premier concile de Ratisbonne (742) s'en occupa. Mais il ne s'agissait nullement d'une aumônerie organisée.

quelques indications générales et à l'aumônerie protestante en particulier.

Sous la Restauration, chaque régiment avait son *aumônier* auquel on accordait les honneurs et les avantages du grade de capitaine. Après 1830, les aumôniers militaires furent supprimés, au moins comme règle générale. En 1854, un aumônier supérieur fut chargé d'organiser le service religieux pour l'armée qui allait combattre en Crimée, et on nomma un simple aumônier pour chaque division et pour chaque grande ambulance.

2. — DE L'AUMONERIE PROTESTANTE

Le protestantisme a été officiellement inconnu dans l'armée française pendant bien longtemps. A l'époque des guerres civiles comme dans les périodes d'accalmie religieuse, surtout sous le régime de l'Edit de Nantes, les seigneurs protestants avaient des aumôniers. L'amiral de Coligny s'était attaché le pasteur Merlin auquel il avait confié l'éducation de ses enfants. Le ministre du roi de Navarre suivait son maître en campagne.

A Coutras (1587), quand les trompettes des catholiques sonnèrent la charge, Henri de Navarre tomba à genoux avec ses hommes, et le ministre, Antoine de Chandieu, fit la prière. Le chef de l'armée ennemie, Joyeuse, voyant ce spectacle, s'écria : « Le roi de Navarre a peur. — Ne le prenez pas là, lui dit Lavardin, son lieutenant, ils ne prient jamais sans qu'ils soient résolus de vaincre ou de mourir ». La prière dite, les soldats se levèrent, entonnèrent le verset 12 du psaume CXVIII*,

et marchèrent à la victoire (1). — « Du temps des Condé, ajoute M. Emilien Frossard, chaque régiment avait sa prière quotidienne, et, au besoin, les colonels eux-mêmes faisaient fonctions de ministres » (2).

Mais, après la Révolution, nos Églises se relèverent avec peine de plus de deux siècles de persécutions. A la faveur du Concordat, leurs pasteurs s'occupèrent d'abord des paroisses réduites et dispersées par le vent de l'intolérance. Ce ne fut que pendant l'expédition d'Orient que le protestantisme put faire évangéliser régulièrement ses enfants enrôlés sous les drapeaux.

A. — AUMONERIE DE L'ARMÉE D'ORIENT

En 1854, la guerre éclata entre la France et la Russie.

Dès le 6 mars de la même année, le Directoire de l'Eglise Luthérienne avait consulté M. l'amiral Baudin sur la possibilité d'obtenir la création d'une place d'aumônier protestant pour la flotte d'expédition qui se rendrait en Orient, et, peut-être, l'adjonction d'aumôniers de notre culte aux divers corps expéditionnaires. M. l'amiral, dont le Directoire demandait le concours auprès du Gouvernement en sa qualité de Président du Comité central des Eglises Réformées de France, avait accueilli cette idée avec une vive sympathie ; mais

(1) J. Bastide : *Histoire des protestants de France*, cours élémentaire, Toulouse, 1885, page 22.

(2) *Lettres écrites d'Orient*, page 6.

la mort avait interrompu les démarches qu'il avait déjà commencées pour la réaliser (1).

Les Conférences pastorales, réunies à Paris au mois d'avril 1854, chargèrent leur bureau de présenter aux Ministres compétents une requête tendant à ce que le Gouvernement voulût bien accorder à nos coreligionnaires des aumôniers de leur culte, qui seraient traités sur un pied d'égalité avec les aumôniers catholiques. Voici le texte de cette requête, rédigée par M. Coulmann :

A Son Excellence Monsieur le Ministre des Cultes.

MONSIEUR LE MINISTRE,

La Conférence annuelle des Pasteurs et Anciens de la Communion Réformée et de celle de la Confession d'Augsbourg, réunie en ce moment à Paris, croit devoir unanimement se joindre à la prière qui a déjà éveillé la sollicitude de Votre Excellence pour que des aumôniers protestants soient nommés auprès de notre armée de terre et de mer, qui se rend en Orient.

Nous sentons que nos coreligionnaires ne doivent se trouver sous les drapeaux que proportionnellement à notre population, et qu'un aumônier, soit par division, soit par escadre ou par corps d'armée, ainsi que les Anglais, nos alliés, nous en donnent l'exemple, est peut-être la seule chose que nous puissions demander ; mais Votre Excellence comprendra que la Patrie, qui ne distingue pas entre ses enfants, ne peut pas vouloir que, de ceux qui la défendent, il y en ait qui puissent

(1) *Recueil des Actes du Directoire de la Confession d'Augsbourg*, 1855 ; discours de M. le Président. — Nous désignerons désormais cet ouvrage par le mot : *Recueil*.

mourir loin d'elle sans leur fournir les consolations et les espérances conformes à leur foi religieuse...

Que Votre Excellence veuille bien être notre interprète auprès de Sa Majesté l'Empereur et recevoir les assurances de notre plus profond respect.

Pour la Conférence :

Le Président,

L. VALLETTE, pasteur.

Paris, le 30 avril 1854. (1)

Le Ministre de la Marine répondit à cette demande, le 16 mai suivant :

...Que le nombre des matelots protestants était trop restreint dans nos escadres pour qu'il y eût lieu de leur donner des pasteurs.

Mais, ajoutait-il, des instructions ont été adressées par mes ordres aux amiraux commandant en chef de nos armées navales, afin que, profitant de la présence des vaisseaux anglais et des ministres qui sont à leur bord, ils procurent, autant qu'il sera possible, à nos matelots protestants, qui les demanderaient, les consolations et les secours de la religion (2).

D'autre part, par dépêche en date du 26 mai 1854, M. le Ministre de la guerre répondit ce qui suit à M. Vallette :

.... Cette demande, très-légitime en soi, rencontrerait de nombreuses difficultés dans son exécution. On ne pourrait pas

(1) *L'Espérance*, n° du 15 juin 1854, page 93.

Archives du Christianisme, n° du 24 juin 1854, page 106.

(2) *Archives du Christianisme*, n°s 13 et 14 des 8 et 22 juillet 1854, pages 113 et 114.

plus refuser cette satisfaction au culte israélite qu'au culte réformé ou luthérien. Si l'on donnait un aumônier de chacun de ces cultes à chaque division, on aurait trois aumôniers par division, c'est-à-dire plus que pour le culte catholique. D'un autre côté, en se bornant à trois aumôniers attachés à l'état-major du corps d'armée, on chargerait le budget d'une dépense, sans pouvoir retirer de cette création aucun bien moral pour nos soldats.

L'opinion que je viens d'émettre est aussi celle de M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes, que j'ai consulté à ce sujet.

D'après les raisons ci-dessus déduites, je me vois, à regret, dans l'impossibilité d'envoyer des aumôniers protestants en Orient.

Recevez, etc.

Signé : VAILLANT (1).

M. le pasteur Vallette répondit en insistant sur la demande, en remarquant qu'un aumônier pouvait suffire pour les deux communions et en faisant valoir assez au long plusieurs autres considérations. Le 6 juillet, M. le Ministre des cultes répondit à cette nouvelle demande par les lignes suivantes :

..... Les nouvelles considérations que vous faites valoir ont du poids, et vous pouvez être assuré qu'elles seront, de ma part, comme de celle de mon collègue, M. le Ministre de la guerre, l'objet d'un examen attentif.

Recevez, etc.

Signé : H. FORTOUL (1).

Ces démarches n'ayant pas eu d'autre suite, M. le pasteur Vallette adressa directement, par la poste, une

(1) *Archives du Christianisme*, nos 12 et 14 des 8 et 22 juillet 1854, pages 113 et 114.

circulaire personnelle en date du 9 novembre 1854, aux Consistoires des deux confessions protestantes, invitant les Eglises évangéliques à pourvoir par elles-mêmes aux besoins religieux des soldats protestants de l'armée d'Orient.

Grâce aux démarches sus-mentionnées, et à l'activité infatigable de M. Vallette, M. le Ministre de la guerre, par dépêche en date du 9 décembre 1854, fit savoir aux protestants français, que toutes les facilités désirables seraient accordées aux pasteurs accrédités par l'autorité dont ils relevaient, et qui voudraient suivre l'armée en campagne pour exercer leur ministère auprès des soldats de leur culte ; il leur accorda le voyage gratuit et les rations de vivres de capitaine ; mais il refusa de fournir aucun subside (1).

Le devoir de l'Eglise se trouva ainsi nettement tracé : envoyer, à ses frais, des aumôniers en Orient.

Un Comité qui prit le nom de *Commission mixte des Aumôniers* se forma à Paris. Les membres de ce Comité, dont les noms suivent, avaient été choisis en nombre à peu près égal, dans les Consistoires Luthérien et Réformé de la capitale. C'étaient :

MM. Le Pasteur Juillerat, Président du Consistoire de l'Eglise Réformée, Président du Comité.

Le Pasteur R. Cuvier, Inspecteur ecclésiastique, Président du Consistoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg.

(1) *Recueil*, 1855 ; Discours de M. le Président.

- MM. D'Aldebert, Avocat, Membre et Secrétaire du Consistoire de l'Église Réformée.
Ernest André, ancien banquier, Membre du Consistoire de l'Église Réformée et du Conseil central, Trésorier de la Commission.
Léon de Bussierre, Conseiller d'État, Membre du Consistoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg.
Frédéric Cuvier, Conseiller d'État, Membre du Consistoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg.
F. Delessert, ancien banquier, ancien député, Membre du Consistoire de l'Église Réformée.
Juncker, Inspecteur général des Mines, Membre du Consistoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg.
Laffon de Ladébat, ancien Conseiller de Préfecture de la Seine, Membre du Consistoire et du Conseil central de l'Église Réformée.
De Vivès, Général d'artillerie, Membre du Consistoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg.
L. Vallette, Pasteur de l'Église évangélique de la Confession d'Augsbourg, Secrétaire de la Commission.

L'âme de cette entreprise, dit M. Reichard, fut le vénérable pasteur Vallette, qui, avec une charité et un dévouement admirables, surveilla l'équipement et le départ des aumôniers et ne cessa, durant toute la guerre, de les assister des conseils de son expérience (1).

Ce Comité existe encore aujourd'hui. Il s'appelle : *Comité d'Évangélisation des Militaires Protestants*. Il a pour président M. le pasteur Louis Vernes, Président du Consistoire de l'Église Réformée de Paris, chevalier de la Légion d'honneur.

(1) Maximilien Reichard ; *Souvenirs d'un aumônier protestant au camp devant Sébastopol*. — Nous désignerons désormais cet ouvrage par le mot : *Souvenirs*.

La Commission des Aumôniers, à peine constituée, adressa un pressant appel aux Eglises. Les collectes furent abondantes.

On a vu, dit M. Frossard, dans toute la France, jusqu'aux plus petites paroisses, donner généreusement pour les besoins spirituels de nos frères d'Orient ; une seule famille, coutumière de tels actes, souscrivit pour 20.000 francs (1).

C'était M. Ernest André qui, au reçu de la circulaire de M. Vallette, avait mis à la disposition du Comité 5.000 francs de la part de son fils, M. Edouard André, officier au 8^e régiment des lanciers, et 15.000 fr. en son propre nom (2).

En réponse à sa circulaire du 19 décembre 1854, jusqu'au 31 décembre 1856, le Directoire de l'Eglise Luthérienne a reçu 10.906 francs 75 centimes qu'il a transmis (3) à la Commission des Aumôniers (4).

Le montant général des recettes effectuées pour le compte de l'aumônerie militaire protestante en Orient s'est élevé :

Pour Paris, à.....	27.159 fr.	50
Pour les départements et l'étranger, à.....	42.764	72
Total.....	69.924	22
Les intérêts sur sommes déposées en compte-courant ont produit.....	2.882	08
Total des recettes au 31 décembre 1857.	72.806	30

(1) *Lettres d'Orient*, page 6.

(2) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 6.

(3) Le *Directoire* a fait aussi quelques paiements directs pour frais d'équipement de trois aumôniers.— (*Recueil*, comptes de 1854 et 1855.)

(4) *Recueil*, comptes de 1854 et 1855.

Les dépenses ont été de..... 56.508 fr. 10
pour neuf aumôniers, le dixième,
M. Babut, ayant été entretenu par un
allié anglais malade, M. Brewin de
Tiverton, « pour rattacher, disait-il,
» cette œuvre à l'Angleterre et à un
» malade de ce pays » (1).

Il restait en caisse au 31 décembre
1857 un solde de..... 16.298 20
en faveur de l'œuvre (2).

Dès la fin de l'année 1854, la Commission fut à
même d'envoyer deux ministres en Orient pour y
fonder, dans l'armée française, la mission des aumô-
niers protestants.

Une active correspondance fut aussitôt ouverte pour trou-
ver des pasteurs aptes à une pareille œuvre.

L'opinion d'un grand nombre de personnes ayant désigné
M. Emilien Frossard, alors pasteur à Bagnères-de-Bigorre,
comme parfaitement qualifié pour introduire et organiser cette
mission, il fut aussitôt sollicité de se charger de cette belle et
difficile tâche. Il accepta, mais à la condition expresse de
revenir, au bout de six mois, continuer l'œuvre importante à
laquelle l'arrachait cet appel; et le Consistoire d'Orthez ayant
vivement insisté pour que le délai de six mois ne fût pas
dépassé, cette restriction fut acceptée et ratifiée dans la pre-
mière réunion officielle de la Commission. Pendant le même

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, pages 32 et 33.

(2) Après l'expédition d'Orient, pour répondre le mieux aux intentions des
donateurs, la Commission mixte proposa d'employer les intérêts de cette
somme, et tout ce qui pourrait y être ajouté par des dons subséquents, aux
soins religieux que réclamaient les militaires évangéliques en Algérie (*Compte-
rendu de la Commission mixte*, 1858, page 60).

temps, M. Th. Braun, président du Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, qui avait pris un vif intérêt à la mission des aumôniers, aussi bien que le vénérable corps qu'il présidait, détermina M. Alexandre Rœhrig, ministre du Saint-Evangile, professeur au Gymnase protestant de Strasbourg, à entrer dans cette œuvre ; il l'y nomma suivant les prescriptions ministérielles. Ainsi les deux premiers aumôniers étaient désignés (1).

La Commission mixte tint sa première réunion le 9 janvier 1855, à l'Oratoire Saint-Honoré, sous la présidence de M. le pasteur Juillerat. M. Th. Braun, qui se trouvait alors à Paris, y assista. Elle reçut dans son sein MM. Frossard et Rœhrig, déjà prêts à partir pour l'Orient. Elle leur donna ses instructions et les recommanda au Seigneur par la prière (2).

Pour donner plus de régularité à la marche de l'œuvre, la Commission posa en principe que les aumôniers évangéliques de l'armée d'Orient se formeraient en conférence, agiraient de concert, après délibération commune, et que l'un d'eux, M. Frossard, serait chargé de transmettre aux autres les communications officielles, comme aussi de convoquer la conférence (3).

MM. Frossard et Rœhrig reçurent au ministère de la guerre des titres authentiques, des promesses sérieuses de liberté et de sécurité dans l'accomplis-

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 7.

(2) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 8.

(3) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 9.

Lettres d'Orient, page 16.

sement de leur mission, des conseils affectueux et de précieux encouragements.

L'expérience a prouvé que ces garanties étaient suffisantes, car nos frères ont joui, dans l'exercice de leur ministère, de toute liberté d'action légitime et possible. Aux dépenses près, que nous avons supportées, nos aumôniers ont été sur le même pied que tous les autres (1).

Nos deux frères quittèrent Paris à des heures ou par des voies différentes et se rejoignirent (2) à Marseille, où les pasteurs de cette ville (3) et beaucoup d'amis les entourèrent de leur affection et les fortifièrent par leurs prières.

Le 15 janvier 1855, ils montèrent à bord du *Gange*, vapeur des Messageries Impériales, en partance pour Constantinople, où ils arrivèrent le 23 janvier.

Il faut lire dans les *Lettres écrites d'Orient* la bénédiction paternelle et chrétienne que M. Frossard envoya de Marseille à ses enfants (4), les descriptions qu'il faisait du bateau qui le portait, de la mer et des îles qu'il voyait, et surtout la manière dont il commença la mission qui lui était confiée (5).

Car ce n'était pas chose facile. Il fallait tout créer.

L'aumônerie protestante de Crimée est, en effet, la première (6) et l'une des plus importantes que nous

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 7.

(2) *Lettres d'Orient*, page 18.

(3) *Archives du Christianisme*, n° du 10 février 1855, page 29.

(4) *Lettres d'Orient*, pages 18 et 19.

(5) *Lettres d'Orient*, pages 20 à 37.

(6) *Souvenirs*, pages 17 et 18.

ayons eues. Pour l'établir, nos vénérables maîtres ont eu à surmonter des difficultés nombreuses et diverses. Qu'on en juge plutôt par les extraits suivants de leurs ouvrages :

Constantinople, dit M. Frossard, baignée par trois grandes eaux, la mer de Marmara, le Bosphore et la Corne d'Or, s'étend en amphithéâtre sur sept collines, de véritables collines onduleuses et élevées; la superficie que cette capitale occupe est immense: pour s'en faire une idée, il faut se dire que la plupart des maisons ne logent qu'une seule famille, que les maisons sont souvent espacées par de vastes cimetières et que l'on évalue la population de Constantinople, y compris celle de Scutari et des villages du Bosphore, à 1.000.000 d'habitants ! Pour compléter ce tableau, il faut se rappeler qu'il y a bien 50.000 Turcs ou Francs vivant sur l'eau; or, les hôpitaux français sont espacés sur cette immense surface; il en est qui se trouvent à douze kilomètres les uns des autres. Ces hôpitaux sont eux-mêmes très-vastes, et nous étions appelés souvent à chercher laborieusement nos coreligionnaires au milieu de plus de douze mille malades (1).

Ailleurs, M. Frossard écrit encore :

Il faut parcourir ces distances par des rues et des routes dont aucune description ne peut donner une idée. On peut profiter des caïques du port pour gagner du temps, mais il faut que l'état de la mer permette l'usage de ces frêles et dangereuses embarcations, ou bien l'on peut recourir à un mauvais cheval de louage, ce qui est aussi fatigant que dispendieux, sans être pour cela plus expéditif (2).

(1) *Lettres d'Orient*, page 39.

(2) *L'Espérance*, n° du 1^{er} mars 1855, page 39.

Citons aussi M. Reichard (1) :

C'est une grande et pénible tâche que la mienne, dit-il. Sans doute en me la représentant d'avance, je m'étais souvent dit que les côtés romantiques et chevaleresques du ministère feraient bientôt place à des réalités bien poignantes ; mais aucune de mes prévisions n'approchait de la vérité. Toute illusion poétique tombe devant ces courses monotones d'une tente à l'autre et les soucis matériels pour notre existence. Soyons juste cependant : ces peines si prosaïques ont des compensations bien douces, ces fatigues des récompenses magnifiques. Ainsi je sors rarement d'une ambulance sans avoir rencontré au moins une âme que la Parole de Dieu et nos témoignages de sollicitude ont consolée. Au reste, notre vie, entourée comme elle l'est d'agitations guerrières, n'en est pas moins très paisible ; le tumulte des combats ne nous arrive que de loin et par le grondement des obusiers et des canons ; notre mission, toute de paix, se borne à faire pénétrer les vérités consolantes de la religion parmi les âmes souvent aigries des malheureuses victimes (2).

Voici le nom des hôpitaux (3) qui ont existé en Orient, à diverses époques, pendant la guerre de Crimée, avec le nombre (4) des soldats protestants malades que nos aumôniers y avaient trouvés au mois d'avril 1855.

(1) M. Reichard est allé en Orient après le retour de M. Frossard en Europe et après la mort de M. Chardon en Crimée. Il a quitté son pays en juillet 1855 (*Souvenirs*, page 22.) Néanmoins nous citons ici cette page de son ouvrage qui peut donner une idée des difficultés qu'il a rencontrées et que ses devanciers avaient dû surmonter avant lui.

(2) *Souvenirs*, pages 35 et 36.

(3) Le *Compte-rendu de la Commission mixte*, page 9, nous permet de compléter la liste des hôpitaux militaires français, publiée par M. Frossard dans ses *Lettres écrites d'Orient*, pages 39 et 40.

(4) Les chiffres indiqués ici des malades protestants sont empruntés au *Recueil*.

A Constantinople même :

Péra.....	31	malades protestants.	
Dolma-Batché.....	17	—	—
Ecole-Polytechnique...	32	—	—
Gulhané.....	33	—	—
Palais de Russie (1)...			

Dans la banlieue de
Constantinople :

Ramistchiflick.....	42	malades protestants.	
Maltépé.....	20	—	—
Daoud-Pacha.....	39	—	—

Sur le Bosphore :

Kanlidjé.....	9	—	—
Thérapie (1).....			

Ecole Préparatoire (1) (2)

Université (1).....

Ile des Princes (1)....

Camp de Maslak (1) (3).

Nouvelle Ecole (3)....	24	—	—
------------------------	----	---	---

Total..... 247 (1)

(1) Le nom de cet hôpital ne se trouve pas dans la liste publiée par le *Recueil*.

(2) Nous ne savons pas dans quels quartiers se trouvaient cet hôpital et les suivants.

(3) Le nom de cet hôpital ne se trouve pas dans la liste publiée par M. Frossard.

(4) A la date du 6 avril 1855, nos aumôniers avaient visité 613 soldats protestants malades (*Recueil*).

Quand, après son retour en France, M. Frossard publia ses *Lettres écrites*

MM. Frossard et Rœhrig trouvèrent à Constantinople le terrain déjà quelque peu préparé par un Ministre de l'Evangile, M. Turin, membre de l'Eglise Vaudoise du Piémont, qui, parlant français, avait déjà, seul et sans caractère officiel, visité plusieurs de nos coreligionnaires dans divers hôpitaux (1). Disons encore que MM. Costabelle, évangéliste de la même Eglise, et Alexandre Lévi, lecteur biblique, entretenu par la Société des Amis des soldats, de l'Eglise établie d'Angleterre, possédant tous les deux le français, ont aussi visité plusieurs de nos compatriotes malades ou blessés en Orient (2). Enfin, nos frères eurent à se louer des services rendus à nos soldats par les gardes-malades anglaises, notamment par miss Nightingale (3).

Tout en organisant le ministère évangélique à Constantinople, nos aumôniers se procuraient les renseignements nécessaires pour l'établir aussi en Crimée, dès que la chose serait possible. Mais la première condition était d'avoir des renforts, car le champ de travail

d'Orient, le chiffre des soldats protestants connus en Crimée s'élevait à plus de onze cents (*Lettres d'Orient*, page 71, note.)

Enfin le *Compte-rendu de la Commission mixte* accuse, pour toute la campagne, 3.500 soldats protestants, malades ou blessés, visités par nos aumôniers. « Supposons, dit ce rapport, qu'un tiers des mêmes hommes aient été « visités en Crimée et à Constantinople, nous aurons un nombre réel d'au moins « 2.500 militaires de notre culte ayant reçu plus d'une fois les soins du ministère évangélique, sans compter les hommes valides et les tués du champ « de bataille ». (*Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 23, note).

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 9.

(2) *Archives du Christianisme au dix-neuvième siècle*, n° du 9 décembre 1854, page 205.

(3) *Lettres d'Orient*, pages 97 et 98.

était trop vaste pour deux hommes. D'ailleurs, le temps accordé à M. Frossard était limité à six mois et celui de M. Rœhrig n'était pas indéfini. Dans sa séance du 24 janvier 1855, sur la proposition du Consistoire de l'Eglise Réformée de Paris, la Commission mixte nommait aumônier militaire M. Chardon, pasteur-auxiliaire à Mantes (Seine-et-Oise), et lui remettait, avec ses vœux fraternels pour son entrée dans ce nouveau ministère, les instructions naguère adressées à ses devanciers (1).

D'autre part,

Le Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, informé que la Commission était en mesure d'envoyer à nos coreligionnaires en Orient un quatrième pasteur, nommait à cette place M. Gerlinger, alors vicaire à Oberbetschdorf. Cette nomination répondait au vœu qu'exprimait fortement dans ses lettres M. Frossard, d'avoir quelques compagnons d'œuvre parlant allemand, comme avait pu le faire déjà M. Rœhrig. Le mouvement était imprimé à l'œuvre. Tandis que M. Gerlinger partait, en avril 1855, pour l'Orient, M. Henri Meinadier, pasteur à Saint-Jean-du-Gard, ayant offert ses services à la Commission, était prié de se rendre au plus tôt possible à Marseille ; les pièces officielles lui étaient expédiées au lieu de son embarquement, et il partait en juin 1855 (2).

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 10.

Ce rapport fait nommer M. Chardon dans la séance de la Commission du 24 janvier 1855, et une lettre de M. Jean Monod le fait embarquer à Marseille, sur la *Tamise*, le 22 janvier. Nous pensons que M. Monod a dû commencer sa lettre le 22 janvier et la terminer quelques jours plus tard seulement, sans changer la date, car elle n'est parvenue que le 29 janvier à la Rédaction des *Archives du Christianisme* (*Archives du Christianisme* du 19 février 1855, pages 29 et 30).

(2) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 10.

Au mois de mars 1855, M. Frossard laissa à Constantinople MM. Chardon et Rœhrig et se rendit en Crimée. Il lui fut doux de trouver sous les murs de Sébastopol des coreligionnaires bienveillants, tels que MM. le lieutenant-colonel Mallet, le commandant d'artillerie de Berckheim, le chef d'escadron d'état-major Hartung, le sous-intendant Laporte, le capitaine du génie Masselin, le lieutenant de vaisseau Pigeard, et, plus tard, d'autres officiers, tels que MM. Salançon, Schnéegans, etc.

Je ne saurais dire, écrit-il, les obligations que j'ai au Commandant de Berckheim, qui a bien voulu m'admettre à sa table, faveur inappréciable dans la vie des camps, et qui m'a piloté auprès des autorités, auprès desquelles il jouit d'un crédit bien mérité (1).

M. Frossard reçut trop tard la lettre du Secrétaire de la Commission qui l'invitait à se présenter à M. le général Féray, protestant. Cet officier général reçut ultérieurement avec bonté ceux de nos aumôniers qui lui furent adressés. L'urbanité et l'équité du général en chef encouragèrent M. Frossard, qui avait célébré deux fois le culte et organisé le service, à appeler en Crimée M. Chardon, qu'il y installa par avance. Il lui céda son matériel et le cheval acheté aux frais de la Mission.

Ce digne frère, dans l'espace d'un mois d'actif labeur, avait atteint le but désiré, et pouvait regagner Constan-

(1) *L'Espérance*, n° du 19 avril 1855, page 65.

tinople, pour retourner de là, plus tard, à son poste de Bagnères-de-Bigorre (1).

M. E. Frossard, écrit M. Vallette, n'avait accepté vocation pour l'Orient qu'à condition de rejoindre son poste ordinaire en été ; le temps qu'il nous avait promis, il nous l'a donné, et il l'a employé à l'organisation du service auprès de l'armée, à Constantinople et en Crimée, avec une intelligence, un dévouement et un succès qui lui assurent notre haute estime et notre profonde reconnaissance (2). •

Cependant la situation devenait de plus en plus sérieuse en Crimée. Le feu avait commencé devant Sébastopol. Les malades et les blessés affluaient dans les ambulances. M. Chardon, malgré son activité, sa jeunesse et son courage ne pouvait plus suffire à la tâche.

M. Röhrig demanda à la Conférence de Constantinople l'autorisation d'aller le rejoindre en Crimée.

Croyez bien, écrivait-il à M. le Président du Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg en lui annonçant cette décision, que je ne fais ni un coup de tête ni un coup de cœur : j'obéis à la raison et au devoir. Après l'affaire qui a commencé lundi, 9 avril (1885), les ambulances sont pleines de blessés qu'il ne faut pas s'attendre à retrouver tous à Constantinople. Or, ces ambulances se trouvent disséminées sur

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 11.

(2) *L'Espérance*, n° du 17 mai 1855, page 83.

Archives du Christianisme au dix-neuvième siècle, n° du 12 mai 1855, page 82.

La plupart des communications faites par M. Vallette sur l'aumônerie d'Orient ont été adressées à *L'Espérance* et aux *Archives du Christianisme* de 1854 à 1856. Ces deux journaux ont été également consultés avec soin, mais nous citerons surtout le premier.

tout l'espace où se développent nos tranchées ; un seul homme ne peut y suffire : il est même douteux qu'à deux nous n'ayons pas le regret de voir un grand nombre des âmes que vous nous avez confiées partir de ce monde sans pouvoir leur donner les secours de notre ministère (1).

Ni à Paris ni en Orient on ne se doutait pas à quel degré l'arrivée en Crimée de M. Rœhrig était précieuse et providentielle. Car, parmi ceux qu'il allait assister, il devait trouver bientôt le frère dévoué avec lequel il comptait travailler et qui, seul devant Sébastopol, s'épuisait à la tâche, allant de jour et de nuit d'ambulance en ambulance, souvent appelé et toujours bien reçu par les blessés, les malades, les mourants qu'il allait visiter et consoler. Vers la fin du mois d'avril, M. Chardon, le plus jeune, le plus fort de nos aumôniers, en apparence, fut atteint d'une fièvre typhoïde due sans doute à ses continuelles fatigues. Il demeura cinq jours sans connaissance, puis il succomba enfin, le 7 mai 1855, après dix jours de maladie.

Voici en quels termes M. Rœhrig annonçait sa mort à M. Frossard :

Crimée, 7 mai (1855).

Notre collègue Chardon a rendu son âme à Dieu ce soir à sept heures, après cinq heures d'agonie. Je l'avais quitté à onze heures dans l'état où il était depuis environ huit jours. Le docteur nous avait déclaré que la maladie suivait son cours ordinaire, et que nous n'avions rien à craindre ; mais Dieu en avait ordonné autrement. Dès deux heures, notre ami eut un

(1) *Recueil*, lettre de M. Rœhrig, 13 avril 1855.

redoublement de fièvre, accompagné d'un tremblement nerveux et d'une difficulté de respiration qui causèrent de vives alarmes à nos ordonnances. Dès qu'ils me virent arriver à cinq heures, ils coururent vers moi et me firent part de leurs inquiétudes. Je le trouvai tout changé, mais je ne crus pas à la mort. Cependant il ne me reconnaissait plus comme il l'avait toujours fait. Il eut bientôt un tremblement nerveux qui commença à m'effrayer. Je courus chez le médecin, qui prononça la sentence fatale. Son teint s'altérait de plus en plus ; sa respiration devenait plus pénible, et tout-à-coup je n'entendis plus rien. Il avait cessé de vivre pour la terre. J'avais pour lui une grande estime. Durant ma petite maladie, j'ai su apprécier les nobles qualités de son cœur et le zèle qu'il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs. Il m'a donné, par sa prudence, de salutaires leçons. C'est aussi du christianisme cela. Nous sommes fortement éprouvés, mais nous ne perdons pas confiance. Nous savons en qui nous avons cru. Les larmes qu'il nous a fait répandre sur notre œuvre à son premier printemps seront une rosée qui la fera prospérer. Après tout, quelle est l'œuvre, utile aux hommes et agréable à Dieu, qui n'ait coûté des larmes, des sacrifices, des existences ? Et celle-ci, puisse-t-elle être d'autant plus chère à nos Eglises qu'elle aura été plus chèrement achetée !

Nous enterrons les dépouilles mortelles de notre collègue et collaborateur demain mardi, à 3 heures de l'après-midi. A qui, à quoi penserez-vous à cette heure-là ? Peut-être à la Crimée, à nous ; cette idée me donnera quelque soulagement. J'ai pleuré, gémì lorsque le coup m'a frappé. Dans ce moment, je suis calme. Mais après que l'agitation aura cessé, j'aurai grand besoin d'être soutenu par la pensée que vous priez pour moi.

Adieu ; votre tout dévoué,

A. RŒHRIG. (1)

(1) *Lettres d'Orient*, pages 235 et 236.

Voir aussi : *Souvenirs*, page 21 et *Recueil*, extrait des lettres de M. Rœhrig, 7 mai 1855.

Le lendemain du décès de M. Chardon, au quartier général de l'armée française, devant Sébastopol, on rendit à la terre ce qui lui appartenait au milieu des braves morts sur le champ de bataille. Plusieurs (1) officiers protestants vinrent témoigner, par leur présence, de leurs sentiments affectueux pour leur pasteur et pour l'œuvre qu'il avait accomplie avec amour en Orient.

Quelques jours après (2) un officier de marine écrivait à M. Frossard les lignes suivantes :

..... Une rigoureuse épreuve est venue affliger la mission naissante. Nous avons perdu notre frère Chardon, atteint dans l'accomplissement de son œuvre des symptômes d'une fièvre typhoïde. Le zèle et la prudence qu'il avait déployés depuis son arrivée, promettaient d'heureux fruits pour l'avenir et sa perte est profondément sentie par l'Eglise protestante de Crimée : « Humilions-nous sous la puissante main du Seigneur, » et demandons-lui de faire tourner à notre édification, le sacrifice que sa miséricorde nous impose... M. Rœhrig a officié sur la tombe et a prononcé quelques mots vivement sentis. Notre frère M..., n'a pu, à son grand regret, assister à la cérémonie. Nul n'a ressenti plus profondément que ce fidèle serviteur de Jésus le coup qui nous frappait. Il est venu me voir le lendemain, et a consolé mon cœur par la douce piété de son langage. Notre frère et ami Rœhrig est plein de courage et de résolution ; il accepte la tâche difficile qui s'ouvre

(1) M. Frossard dit : environ quinze officiers... (*Lettres d'Orient*, page 237). M. Vallette dit : environ une vingtaine d'officiers... (*L'Espérance*, n° du 7 juin 1855, page 92.)

(2) M. Frossard dit : deux jours après... (*Lettres d'Orient*, page 236) et M. Vallette dit que cette lettre a été écrite le 18 mai 1855 (*L'Espérance* n° du 7 juin 1855, page 92). Or, nous l'avons dit, M. Chardon est mort le 7 mai 1855.

devant lui avec confiance en la bonté divine, et j'ai cette foi que plus ses débuts sont amers, plus sera douce la récolte...(1)

M. Roser, élève du séminaire de Strasbourg, nommé aide-aumônier par le Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, et M. Henri Babut, évangéliste à Thiers, nommé au même titre par le Consistoire de l'Eglise Réformée de Paris, arrivèrent à Constantinople le 24 juillet 1855. M. Meinadier put leur serrer la main, puis il partit le même jour pour la Crimée où il allait remplacer M. Chardon. M. Rœhrig eut à peine le temps de l'introduire dans les ambulances : étant atteint de la jaunisse, il dut cesser tout travail presque aussitôt après. Grâce à Dieu, il put reprendre ses fonctions au moment où il était rappelé en France. Son successeur, M. Maximilien Reichard, nommé par le Directoire, était arrivé. Ses effets étaient déjà transportés à bord, lorsque, le 8 septembre 1855, la reprise du feu le décida à rester à son poste.

L'assaut général de Sébastopol était ordonné.

La prise de cette ville a été le point culminant de l'expédition d'Orient. Déjà, au mois de juillet, M. Rœhrig avait adressé à M. Vallette les lignes suivantes :

Je voudrais que vous fussiez ici au moins une heure ou deux pendant les terribles nuits où les blessés sont entassés autour de la baraque des médecins et que vous pussiez voir le bien que fait à ces frères la présence des ministres de la religion (2).

(1) *Lettres d'Orient*, pages 237 et 238.

L'Espérance, n° du 7 juin 1855, page 92.

(2) *L'Espérance*, n° du 19 juillet 1855, page 119.

M. Meinadier a retracé dans le journal l'*Espérance* et dans le *Compte-rendu de la Commission mixte* les impressions que lui a laissées cette terrible journée du 9 septembre 1855 :

J'accompagne, dit-il, à son régiment, un malheureux qui ne pouvait s'y traîner lui-même, et qu'il était impossible aussi de conserver à l'ambulance. A mon retour, je trouve les salles des ambulances déjà encombrées. Quelles scènes ! quel spectacle navrant que celui de toutes ces terribles blessures et de tout ce sang coulant à flots !

Je me croyais suffisamment aguerri par mes épreuves antérieures contre l'impression de scènes de cette nature ; mais, en vérité, rien ne pouvait me donner une idée des émotions douloureuses réservées à notre ministère dans de telles circonstances.

Comment exercer alors ce ministère de paix et de consolation dont nous sommes chargés auprès de nos frères malheureux ?... Tout ce que l'on peut faire, c'est d'adresser quelques mots de consolation et d'espérance chrétienne à ceux dont la position paraît le plus intéressante, de tourner leurs regards vers l'innocente victime navrée pour nos forfaits et froissée pour nos iniquités. Et c'est aussi ce que j'ai cherché à mettre en pratique en allant de l'un à l'autre pour soutenir leur courage, pour leur inspirer un peu de patience et de résignation, pour leur procurer, le plus tôt possible, les ressources de l'art humain, pour les entretenir, quand je trouvais quelque accès, des espérances du salut et de l'immortalité... (1).

Il nous était réservé d'assister, trente ans plus tard, à plusieurs scènes de cette nature que nous avons

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, pages 15 et 16.
L'*Espérance*, n° du 1^{er} novembre 1855, pages 182 et 183.

essayé de décrire ailleurs (1). Nous ne pensons jamais sans frémir aux épreuves de ces tristes jours. Mais il nous est doux de savoir du moins que, dans ces moments-là, nous avons pu faire quelque bien. Nos maîtres, devant Sébastopol, s'étaient livrés complètement et sans réserve à l'accomplissement de leur devoir. L'histoire a dit que ce ne fut pas sans succès.

Les travaux de tranchées ayant cessé, le service de nos frères auprès des malades devint plus facile. Le nombre des blessés allait en diminuant. Le 5 septembre 1855, M. Rœhrig put définitivement partir pour rentrer en Europe. Juste deux mois plus tard, le 5 novembre, M. Meinadier fut également rappelé en France par décision du Consistoire de Saint-Jean-du-Gard.

Heureusement il était déjà pourvu aux besoins de l'œuvre par l'arrivée de M. Henri Babut, qui avait débarqué en Crimée le 1^{er} novembre. Conjointement avec M. Reichard, son devancier, ce jeune frère passa au milieu de l'armée l'hiver de 1855 à 1856. Un même toit les abritait ; ils partageaient une maisonnette construite par leurs soldats-ordonnances. Une œuvre commune et une même foi faisaient d'eux des frères, et bientôt ces jeunes serviteurs de Christ, qui se complétaient mutuellement par leurs qualités et par leur caractère, s'unirent d'une intime affection.

Le culte régulier, les visites de malades, les entretiens sérieux avec les soldats valides, se continuèrent en commun, et le ministère des deux amis fut en bénédiction à ceux qui les

(1) *Tuyen-Quan pendant le siège*, Brochure, Paris 1885, (épuisé).
À travers le Tonkin pendant la guerre, (inédit).

entendaient. Mais Dieu avait décidé, dans sa mystérieuse sagesse, que ces liens si doux de fraternité et d'activité chrétiennes ne devaient pas durer longtemps ici-bas. Nos douloureuses épreuves allaient se renouveler. Reichard, atteint d'une maladie menaçante, fut envoyé à Constantinople par l'ordre exprès du médecin, et à peine était-il parti que Henri Babut tombait aussi malade de la fièvre typhoïde. Tandis que d'un lit de douleur et de mort, son oncle, Adolphe Monod, lui écrivait encore quelques paroles d'encouragement et de vie, Babut, âgé de 26 ans, rendait son âme au Seigneur sur la terre étrangère, le 23 mars 1856, jour de Pâques, jour de résurrection, à huit heures et demie du soir. Il précédait ainsi de deux semaines son oncle au séjour éternel (1).

Pendant tout le temps qu'a duré sa maladie, dit un témoin oculaire, et jusqu'au jour où il a plu au Seigneur de lui faire traverser la vallée de l'ombre de la mort, il n'a cessé un seul instant d'édifier ceux qui l'entouraient, par sa patience, sa résignation et son entière confiance dans les promesses du Seigneur..... Il s'est endormi dans les bras de son Sauveur et soutenu par un de nos amis (Marchal) (2).

Voici en quels termes M. Max. Reichard raconte la mort de son ami et collègue, M. Henri Babut, dans une étude sur Adolphe Monod, insérée dans la *Neue Christoterpe* de 1881 (3) :

..... Mais à peine avais-je échappé au plus extrême péril que mon cher collègue Babut, qui m'avait soigné avec le plus grand dévouement, était plus violemment encore attaqué du

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, pages 17 et 18. -

(2) *L'Espérance*, n° du 18 avril 1856, page 125. *Lettre du sergent Coutelier à M. le pasteur Porchat*. — Voir sur le même sujet, dans le même numéro de *l'Espérance*, l'article de M. Grandpierre, la lettre du fourrier Marchal à M. Vallette et celle de M. Reichard à M. le pasteur Jean Monod.

(3) *Neue Christoterpe*, recueil publié annuellement en Allemagne.

typhus. Sa maladie dura à peine huit jours ; la marche en fut si rapide que le collègue parti de Constantinople pour Sébastopol à la première nouvelle de la maladie, ne le trouva plus vivant. Un de ses derniers soupirs fut une prière pour son cher oncle, Adolphe Monod, qui, de son côté, sans avoir rien appris de la maladie de son neveu, se sentit tout particulièrement poussé, pendant ces jours, à intercéder pour lui. Le vigoureux jeune homme précéda dans l'éternité l'oncle malade dont, depuis longtemps, les jours étaient comptés. Le jour de Pâques (23 mars 1856), l'aumônier s'endormit de son dernier sommeil dans la péninsule russe ; quinze jours plus tard (6 avril), un dimanche aussi, de nombreux membres de la famille Monod entouraient le lit de mort du prédicateur dont la bouche éloquente ne devait plus publier ici-bas les merveilles de la foi chrétienne. C'est le jour de l'ensevelissement d'Adolphe Monod, que sa sœur, M^{me} Babut, la mère de mon ami, apprit par nos lettres le nouveau et douloureux sacrifice auquel Dieu l'appelait. Et pourtant (touchant témoignage de la miséricorde divine!) s'il ne fut donné à aucun pasteur, à aucun parent, à aucun ancien ami d'assister Henri Babut à ses derniers moments, Dieu lui avait préparé deux fidèles gardes-malades. C'étaient deux jeunes sous-officiers, Coutelier et Marchal, anciens catholiques, qui devaient leur conversion, l'un d'une manière indirecte, l'autre plus directement, à Adolphe Monod. Marchal se trouvant un jour à Blois, et fort indifférent aux intérêts de son âme, rencontra, près d'une porte de la ville, un étranger qui lui demanda le chemin du cimetière : c'était Adolphe Monod, qui avait prêché la veille à Blois. Un entretien s'engagea qui toucha bientôt la question du salut ; en prenant congé du jeune soldat, le pasteur lui donna un Nouveau-Testament. Cet entretien fut le point de départ de la conversion de Marchal. Coutelier et lui étaient en Crimée non-seulement nos auditeurs les plus assidus, mais de vrais auxiliaires dans notre œuvre d'évangélisation. Quand je tombai malade, ils me prodiguèrent leurs soins autant que leurs devoirs

militaires le leur permettaient ; après mon départ, ils restèrent auprès de Babut jusqu'à son dernier souffle, lui donnèrent le baiser d'adieu, et prirent avec un soin pieux tous les arrangements nécessaires à son convoi funèbre, qui fut présidé par un pasteur anglais (1). Les lettres qu'ils m'écrivirent après la mort de Babut sont parmi les plus beaux témoignages d'une piété sincère produite par le Saint-Esprit dans le cœur d'humbles enfants du peuple, que j'aie jamais eus sous les yeux... (2)

Nous avons ce document, que le frère du défunt, M. le pasteur Charles Babut, de Nîmes, a bien voulu traduire de l'allemand pour nous, quand nous avons pris connaissance des *Souvenirs* de Max. Reichard. A l'occasion de la mort d'Henri Babut, nous voudrions citer tout le chapitre X, intitulé : *A Constantinople*, qui n'a pas moins de 30 pages et que nous n'avons pas pu lire sans pleurer. Mais il faut nous borner à quelques courts extraits. Les voici :

..... Pourtant il n'avait pas perdu connaissance ; vers le soir il se calma et nous (Coutelier et Marchal) pria de le quitter, disant qu'il souhaitait rester seul, et dormir ! Nous fondîmes en larmes et nous agenouillâmes auprès de son lit. Alors il se redressa et prononça cette prière :

Seigneur, je suis à toi pour l'éternité ! donne-moi de t'être fidèle jusqu'à la mort. Bénis mon cher oncle Adolphe, qui souffre des maux plus grands que les miens ; bénis ma mère et tous mes parents ; bénis Reichard et sa famille ; bénis Marchal et Coutelier. Amen !

Nous quittâmes la chambre, comme il le désirait, mais non la porte. La nuit fut assez calme. Le matin du dimanche de

(1) Le révérend Wright, aumônier en chef de l'armée anglaise, assisté de deux ecclésiastiques (Note de l'Auteur).

(2) Voir aussi : *Souvenirs*, pages 125-127 (Note de l'Auteur).

Pâques, quand j'entrai chez le malade, il parut à peine me reconnaître et avait la langue embarrassée. Je lui lus quelques versets de la Bible ; il parut écouter et répondit tout bas : Amen.

Plus tard, me trouvant seul avec lui, je lui demandai à plusieurs reprises s'il m'entendait. Mais il ne me répondit que par des sons indistincts et une sorte de sanglot convulsif. Je le pris dans mes bras, le couvrant de mes larmes et de mes prières. Vers le soir, d'horribles convulsions le prirent, et son agonie commença. Le colonel Hartung vint, accompagné du médecin ; mais tout secours demeura vain. Peu d'heures après, notre tant regretté pasteur rendait le dernier soupir.

Quel moment pour nous, et comme nous avons pleuré cette nuit-là (1) !

M. Rœhrich, fils de l'un des pasteurs de Strasbourg (qu'il ne faut pas confondre avec M. Rœhrig, son devancier), parti de France au mois de septembre et qui était à l'œuvre depuis quelques mois à Constantinople, s'embarqua pour la Crimée au reçu des nouvelles de la maladie de M. Babut. Mais, devant Sébastopol, il ne trouva de l'ami qu'il cherchait qu'une tombe fraîchement fouillée. Il la trouva à côté de celle de Chardon. Ces deux devanciers, quoique morts, lui parlaient encore. Ils l'introduisaient bien sérieusement, lui à peine débarqué, dans le ministère sacré qu'il allait remplir.

Au commencement d'avril 1856, M. Antonin Bourel, pasteur à Mauvezin (Gers), qui était depuis quelque

(1) *Souvenirs* : Lettre de Marchal, pages 189 et 190.

temps à Constantinople, se rendit à Sébastopol. Il y fit un court séjour.

En juin 1856, M. Rœhrich, avec la permission de M. le maréchal Pélissier, quitta les restes peu nombreux de l'armée, où son service n'était plus nécessaire, après avoir fait élever un double monument sur les tombes de ses deux collègues défunts.

Ce sont deux pierres en tout semblables, surmontées chacune d'une croix sculptée, recouvrant toute la longueur de l'espace. On lit sur l'une : « Ci-gît la dépouille mortelle de » Louis-Joseph Chardon, aumônier protestant, mort à l'âge de » 26 ans. — *Je suis la résurrection et la vie* (Jean XI, 25) ». — Et sur l'autre : « Ci-gît la dépouille mortelle de Henri » Babut, aumônier protestant, mort à l'âge de 26 ans. — » *Christ est ma vie* (Philippiens I, 21) » (1).

Après que la paix fut signée entre la France et la Russie, toutes les douleurs de la guerre de Crimée ne furent point guéries. Une foule de malheureux soldats ayant les pieds et les mains gelés, des scorbutiques, des fiévreux, etc., encombrèrent pendant longtemps encore les hôpitaux de Constantinople. MM. Gerlinger et Roser ne quittèrent jamais cette ville. MM. Frossard, Meinadier, Rœhrich, Reichard et Babut y travaillèrent successivement et furent aidés souvent de MM. Turin,

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1858, page 21.

M. Max. Reichard raconte le fait un peu différemment : « Une pierre, dit-il, munie d'une inscription fut posée sur la tombe des deux aumôniers ; celle de Chardon porte ces mots : *Christ est ma vie et la mort m'est un gain* ; celle de Babut, la belle parole : *Je suis la résurrection et la vie !* — Dimanche de « Pâques 1856 » (*Souvenirs*, page 193.)

Costabelle et Lévi. Enfin M. Bourel, envoyé dernier en Orient, au mois de novembre 1855, y resta aussi le plus longtemps, c'est-à-dire jusqu'en octobre 1856 (1).

Ce frère avait été autorisé, par la Commission mixte, à donner la moitié de son temps à l'Eglise Wallonne qui, par l'intermédiaire de M. le comte de Zuylen, envoyé des Pays-Bas, avait cédé le temple hollandais à M. Frossard pour y réorganiser le culte en langue française.

Dieu accorda de grandes bénédictions à nos aumôniers dans leur délicate et noble mission. Ils prodiguèrent avec amour les consolations et les encouragements de l'Evangile à nos malheureux coreligionnaires sur les champs de bataille et dans les salles d'hôpital. Des témoignages positifs du bien réalisé leur ont été donnés à plusieurs reprises soit par les autorités, soit par les simples soldats (2).

M. Rœhrig écrivait aussi à ce sujet :

Nous faisons au milieu des soldats des expériences consolantes. Presque tous manifestent une vive joie en nous voyant arriver. Ils écoutent nos exhortations ; ils nous ouvrent leur cœur ; quelques-uns sont émus jusqu'aux larmes et prennent une part active aux prières que nous faisons à leur chevet. Nous leur distribuons des Nouveaux-Testaments et quand nous revenons auprès d'eux, nous trouvons qu'ils ne les ont pas laissés fermés (3).

(1) *Compte-rendu de la Commission mixte*, 1853, page 22.
L'Espérance, n° du 25 juillet 1856, page 237.

(2) Lettre de M. le pasteur Meinadier, 11 décembre 1888.

(3) *Recueil* ; Extrait des lettres de M. Rœhrig, février 1855.

Et plus loin :

Nous avons trouvé de belles âmes qui songent avec une résignation admirable à l'avenir qui leur est réservé (1).

Voici, groupés, les noms des aumôniers protestants français qui ont pris part à l'expédition d'Orient (2) :

De l'Eglise Réformée :

MM.
Emilien FROSSARD.
Louis-Joseph CHARDON.
Henri MEINADIER.
Henri BABUT.
Antonin BOUREL.

De l'Eglise Luthérienne :

MM.
Alexandre RÆHRIG.
Maximilien REICHARD.
G. ROSER.
GERLINGER (3).
Gustave RÆHRICH.

Ces vénérés frères ont accompli là-bas, surtout à la prise de Sébastopol, une œuvre utile et appréciée par les militaires protestants.

Le service de nos aumôniers, dit le *Recueil*, soumis à une organisation régulière, s'exerce d'une manière aussi complète et aussi suivie que le permettent les circonstances. Ils ont su se distinguer à côté de notre admirable armée. M. le Maréchal commandant en chef lui-même, dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, « rend hommage au zèle, au dévouement, à l'abnégation avec lesquels ils apportent à leurs coreligionnaires les secours de la religion dans les circonstances les plus difficiles » (4).

(1) *Recueil* : Extrait des lettres de M. Rœhrig, avril 1855.

(2) *Recueil* : Discours de M. le Président, 1855.

(3) Le nom de M. Gerlinger ne figure pas dans la liste publiée par M. Frossard, *Lettres d'Orient*, page 264, note.

(4) *Recueil* : Discours de M. le Président, 1855.

Quand leur ouvrage fut terminé en Orient, nos aumôniers, à tour de rôle, retournèrent en France, où les attendaient des parents et des amis anxieux de les revoir et des Eglises jalouses de les posséder.

Ils sont revenus joyeux de la mission qu'ils ont accomplie, dit encore le *Recueil*, quelque triste qu'ait été souvent leur ministère, au milieu des camps, des ambulances et des hôpitaux. Elle assure à leur cœur une satisfaction qui les suivra jusqu'à leurs derniers jours. Cette mission a élevé leur âme et les a préparés avec efficacité aux fonctions tranquilles, mais tout aussi importantes qu'ils auront à remplir désormais. Le Gouvernement a fait décerner la médaille instituée par la Reine d'Angleterre à deux d'entr'eux qui, ayant fonctionné en Crimée avant la prise de Sébastopol, remplissaient ainsi la condition mise à cette décoration (1).

Honneur aux familles qui ont su élever ainsi leurs enfants dans les nobles sentiments des devoirs envers Dieu et envers la patrie ! Honneur aux Eglises qui ont su s'imposer des sacrifices pour l'évangélisation de leurs enfants en danger hors de la France ! Honneur surtout aux deux victimes de l'un de nos devoirs les plus sacrés qui ont su faire, volontairement, le sacrifice de leur bien-être et de leur vie pour défendre courageusement la cause de Jésus sur la terre d'exil ! Leurs corps reposent loin des sépulcres de leurs aïeux, mais leurs âmes brillent à la droite du Père Céleste « comme la « splendeur de l'étendue, et comme les étoiles, à tous les jours et à perpétuité » (2).

(1) *Recueil* : Discours de M. le Président, 1856.

(2) Daniel XII, 3.

B. — AUMONERIE DE L'ARMÉE D'ITALIE.

En 1859, nous eûmes la guerre avec l'Autriche. La Commission reprit ses fonctions à peine interrompues. Mais nos aumôniers avaient acquis droit de cité dans l'armée. Le Ministre de la guerre, sur le préavis du Conseil central, consulté par le Ministre des cultes, décida que les aumôniers protestants jouiraient des mêmes immunités que les aumôniers catholiques quant à la solde et à leur position vis-à-vis des troupes. La Commission était en même temps investie par le Ministre de la guerre d'une autorité semi-officielle.

Les aumôniers de la campagne de Crimée étant tous engagés ailleurs, la Commission s'occupa des offres de services qui lui étaient parvenues de divers côtés. Son choix se fixa sur :

MM. MÜNTZ, président du Consistoire d'Ingwiller.

LEQUEUX, pasteur à Fresnoy-le-Grand.

SAHLER, pasteur à Montbéliard.

ORTH, pasteur à Bréviliers.

SCHÖEN, pasteur à Walincourt (1).

SCHWALB, pasteur à Schweighausen.

c'est-à-dire un aumônier protestant par corps d'armée.

(1) M. Schœn était pasteur à Walincourt depuis quelques mois seulement quand il fut nommé aumônier militaire, en tout dernier lieu (à cause de sa jeunesse), et en vue du 5^e corps d'armée (Lettre de M. Schœn du 17 avril 1889).

Il y avait cinq corps, et, de plus, la Garde Impériale. M. Müntz, qui est mort pendant la campagne, était attaché à la Garde.

Le rapport que la Commission publia en 1861 ne présente pas les mêmes éléments d'intérêt que le précédent, attendu que la guerre s'est accomplie dans d'autres conditions quant à la durée et quant à la rigueur de la saison.

Toutefois, le 24 juin 1859, M. Sahler assistait à la bataille de Solferino. Peu après, il dressa une liste de 425 soldats protestants.

A Brescia, M. Schwalb trouva 32 hôpitaux, la plupart établis dans des églises, et dont quelques-uns contenaient jusqu'à 400 ou 500 blessés.

A Gênes, MM. Orth et Schœn s'occupèrent de 8 hôpitaux très distants l'un de l'autre.

A Milan, MM. Müntz et Lequeux se partagèrent 20 hôpitaux où se trouvaient au moins 10.000 blessés, tant Français que Sardes et Autrichiens.

MM. Orth, Sahler et Lequeux quittèrent l'Italie pour rentrer en France dans le courant du mois de septembre 1859. MM. Schœn et Schwalb restèrent seuls pour l'armée d'occupation, le premier à Gênes, le second à Milan.

Pendant son séjour à Gênes, en septembre ou octobre, ses occupations lui permettant de s'absenter quelque temps, M. Schœn demanda à l'Administration d'être envoyé dans quelques villes où se trouvaient encore des garnisons ou des blessés, telles que Novare, Alexandrie, Plaisance, Crémone, Pavie, etc. On ne

put le charger de cette tournée officiellement, mais on lui permit de la faire à ses frais, c'est-à-dire aux frais de la Commission mixte. Il trouva, dans ces différentes villes, un assez grand nombre de malades et de blessés protestants qui n'avaient encore vu aucun aumônier de leur culte. L'Eglise de Walincourt réclamant absolument son pasteur pour les fêtes de Noël, il rentra en France vers la fin de décembre (1).

M. Schwalb, qui avait été maintenu le dernier en Italie, et avait su y acquérir l'estime et l'affection de ceux qui l'avaient connu, est mort par accident (noyé dans un ruisseau) dans un village de l'Ardèche, où il s'était arrêté, chez un ami, à son retour de sa mission d'aumônier militaire (2).

Enfin, il nous est doux de rappeler que le doyen d'âge de nos aumôniers, M. le pasteur Sahler, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Nous avons dit qu'en Italie, comme en Orient, le corps pastoral reçut la consécration suprême de l'épreuve : M. Müntz tomba au champ d'honneur par suite d'une attaque d'apoplexie. M. Lequeux, qui l'a accompagné au champ du repos, a rendu compte, en termes émus, de l'impression produite par cette mort, dans les lettres publiées par le rapport de la Commission, pages 10 et 11.

La perte de ce digne ministre du Christ, dit le *Recueil*,

(1) Lettre de M. le pasteur Schœn, actuellement à Cernay (Alsace), du 17 avril 1889.

(2) *Recueil* : Session de 1860 du Consistoire Supérieur.

vivement sentie par quiconque, catholique ou protestant, avait pu apprécier, en Italie, sa profonde piété, sa tolérance vraiment chrétienne et son dévouement sans bornes, a produit dans toute notre Eglise la plus douloureuse impression. M. Müntz n'était pas seulement un pasteur accompli : l'élévation de son esprit et ses vastes connaissances (1) l'avaient placé, depuis longtemps, au nombre des hommes les plus distingués dont s'honorât l'Eglise de la Confession d'Augsbourg (2).

Dans la péninsule italienne, une modeste pyramide noire, surmontée d'une croix blanche, placée sur la tombe, sert à désigner la place où repose la dépouille mortelle de notre frère. On y lit ces paroles : — *Adolphe Müntz, aumônier de l'armée d'Italie, mort le 2 août 1859.* — CHRIST EST MA VIE ET LA MORT M'EST UN GAIN (3).

Le 20 octobre 1861, l'Eglise Luthérienne inaugurerait un petit monument élevé à la mémoire de M. Müntz :

Le succès de nos démarches auprès du Gouvernement à l'effet d'obtenir l'autorisation de placer une plaque commémorative dans l'église mixte (soumise au *simultaneum*) d'Ingwiller, dit le *Recueil*, a été assez longtemps arrêté par l'opposition de l'évêque de Strasbourg. Mais nous étions certains de la bienveillante impartialité de Son Excellence M. le Ministre des cultes, et, en effet, une décision du 17 avril 1861 a fait droit à nos vœux et à notre demande (4).

(1) M. Müntz avait été professeur d'histoire à Mulhouse, pasteur au Havre, etc.

(2) *Recueil* : Extrait du Rapport présenté au Consistoire Supérieur dans sa session d'octobre 1859 par M. le Président du Directoire sur l'ensemble de l'administration du Directoire depuis sa dernière session.

(3) Ce verset de l'Ecriture-Sainte dit que M. Müntz représentait le culte protestant dans l'armée d'Italie. Néanmoins nous regrettons que l'épithète ne l'affirme pas plus clairement.

(4) *Recueil* : Extrait du Rapport présenté au Consistoire Supérieur, session de 1861.

C. — AUMONERIE DE L'ARMÉE DE CHINE.

Pendant la guerre de Chine, M. le pasteur Juillard, qui vient de mourir à Valentigney (Doubs), fut chargé, par la Commission mixte et par le Gouvernement, de représenter nos Eglises en Extrême-Orient. Il partit à bord du *Fapon*, au commencement du mois d'avril 1860 (1). En 1861, le *Recueil* lui consacra les lignes suivantes :

M. Juillard est revenu en bonne santé de sa lointaine et périlleuse mission, et il a su y conquérir au plus haut degré, par son infatigable activité, sa piété pleine de charité et de bienveillance et son tact parfait, l'estime et l'affection des soldats et des autorités militaires avec qui il s'est trouvé en rapport. Son ministère aura porté, nous en sommes convaincus, des fruits bénis au milieu des douleurs des ambulances et des angoisses d'un voyage de huit mois..... Il a bien mérité de l'Eglise (2).

Par décret impérial du 12 mars 1862, M. Juillard fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Sous ce titre : *Souvenirs d'un voyage en Chine*, il a publié les intéressantes conférences qu'il avait données dans le temple de Montbéliard au retour de sa mission lointaine.

(1) *Souvenirs d'un voyage en Chine*, page 7.

(2) *Recueil* : Session de 1861, Discours de M. le Président,

D. — AUMONERIE DE L'ARMÉE DU MEXIQUE

L'expédition du Mexique a eu lieu de 1863 à 1867. M. le pasteur Schmidt, qui avait entrepris cette campagne, ne put pas la continuer : il dut rentrer en France avant la fin de l'année 1863. M. le pasteur Guion, chevalier de la Légion d'honneur (1), actuellement à Guelma (Algérie), lui succéda. Il représenta le protestantisme français au Mexique jusqu'à la fin de la guerre. Dans une lettre qu'il nous a écrite le 15 novembre 1888, il déclare avoir eu, pendant cette campagne, une activité relativement stable. Il avait organisé un culte pour les protestants français, anglais, américains, suisses ou allemands, militaires ou civils. Les visites aux hôpitaux se firent également, par ses soins, d'une façon régulière.

E. — AUMONERIE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN 1870

Pendant la guerre franco-allemande, la Commission reprit ses fonctions intermittentes. Dans cette campagne, plus importante, plus meurtrière que les précédentes, le nombre des aumôniers fut aussi augmenté dans de larges proportions. Il y eut d'abord les aumôniers officiels : un par corps d'armée. Puis les aumôniers officieux ou d'ambulance : un par grande ambulance.

(2) M. Guion a été décoré pendant sa deuxième campagne militaire, en 1870.

De plus, la France ayant été le théâtre de la guerre, beaucoup de pasteurs, dans leurs paroisses, ont fait fonctions d'aumôniers militaires pour les ambulances qui y étaient établies.

Voici les renseignements que nous empruntons au *Recueil* de l'Eglise Luthérienne, tels que M. le pasteur Haas a eu la bonté de les faire copier pour nous :

Dans sa séance du 18 juillet (1870) le séminaire a décidé de mettre à la disposition de l'autorité militaire, par l'intermédiaire du Directoire, pour être affectés au service hospitalier de l'armée, la partie disponible du bâtiment situé quai Saint-Thomas, 1 *bis*, à Strasbourg, et une maison curiale actuellement vacante, rue du Puits, 2.

On sait que le bâtiment du quai Saint-Thomas est le siège du séminaire de la Faculté de Théologie et du collège Saint-Guillaume. Les cours de la Faculté et du séminaire ont été clos, à partir de ce jour, pour la présente année scolaire, et les élèves internes, du collège Saint-Guillaume prennent leurs mesures pour quitter les chambres qu'ils occupent.

On pourra aussi convertir immédiatement en infirmerie environ soixante chambres à coucher, déjà garnies de lits et de mobilier.

Si les besoins l'exigent, les salles de cours, le réfectoire et d'autres locaux seront facilement et promptement appropriés à l'installation d'un plus grand nombre de lits.

Le séminaire a, dans la même séance, voté une première allocation de cinq mille francs, pour organiser les parties les plus urgentes du service et subventionner les aumôniers-adjoints et les infirmiers-auxiliaires.

Le service hospitalier que ces diverses mesures permettent d'installer à Strasbourg, sera placé sous la direction d'un Comité laïque, actuellement en voie de formation, et à la tête duquel se trouvent plusieurs membres de la Faculté de médecine.

Déjà un grand nombre de dames s'exercent chaque jour, dans l'établissement des Diaconesses, à la pratique des pansements et des soins à donner aux blessés. Cet établissement a spontanément offert les sœurs pour le service régulier des salles de malades, aussitôt que les circonstances nécessiteront le secours de leur charité et de leur dévouement.

D'un autre côté le Directoire a reçu, de la part de pasteurs, de vicaires, et d'élèves du séminaire, un grand nombre d'offres de servir en qualité d'aumôniers, d'aumôniers-adjoints ou d'infirmiers-auxiliaires.

Les fonctions d'aumônier dans un corps d'armée ont été, jusqu'à ce jour, sollicitées par :

MM. Haas (1) en dernier lieu pasteur à Windstein (Bas-Rhin) et récemment (avril 1870) autorisé par le Directoire à accepter (avec M. Frédéric Monnier) la direction d'un diaconat créé à Foëcy (Cher).

Jaeger, pasteur à Langensoultzbach.

Schmidt, pasteur à Sarreguemines.

Guion (1), vicaire à Paris, ancien aumônier à l'armée du Mexique.

Rœhrich (Ernest), vicaire administrateur à Gumbrechtshoffen.

Dietsch, vicaire à Bischwiller.

Roth (Edouard), précédemment vicaire à l'Eglise Saint-Pierre-le-Jeune, et actuellement disponible.

Un huitième ecclésiastique,

M. Max. Reichard,

s'est offert à remplir les fonctions d'aumônier de l'armée à Strasbourg.

(1) Ce nom figure dans la liste officielle à nous communiquée par M. le Ministre de la Guerre.

Les onze élèves du séminaire dont les noms suivent se sont fait inscrire pour être envoyés à la suite de l'armée en qualité d'aumôniers-adjoints ou d'infirmiers-auxiliaires :

MM., Bost (Théodore).	MM. Piepenbring (Charles).
Dahlet (Jacques).	Rœhrich (Edouard) (1).
Dieterlen (Hermann).	Stricker (Auguste-Fréd.)
Feindel (Charles).	Berger (Philippe) (2).
Gourmez (Emile).	Dumas (Frédéric) (2).
Lauga (Henri).	

Enfin six autres élèves s'offrent à remplir les mêmes fonctions à Strasbourg. Ce sont :

MM. Dieterlen (Rodolphe.)	MM. Krüger (Hermann).
Goguel (Alfred).	Speckel (Emmanuel).
Jung (Auguste) (3).	Würtz (Emile).

Le Directoire a été heureux de constater l'empressement avec lequel ces offres se sont manifestées. Il a immédiatement écrit à M. le Ministre de la guerre pour demander à Son Excellence de vouloir bien décider que des aumôniers protestants seront attachés aux divers corps d'armée en campagne.

Le Directoire a en même temps transmis la liste des ecclésiastiques inscrits jusqu'à ce jour à la Commission mixte.

Il continuera de recevoir des demandes de places d'aumôniers qui lui seront adressées et les transmettra à la dite Commission. Il fait toutefois remarquer que les offres qui seraient limitées à nos services dans la place de Strasbourg

(1) Le nom de M. Rœhrich figure déjà dans la liste précédente. Il s'agit des deux frères : l'un, M. Ernest Rœhrich, maintenant pasteur à Jaegerthal (Alsace), et l'autre, M. Edouard Rœhrich, pasteur à Caudebec-lès-Elbeuf (Seine-Inférieure).

(2) Les noms de MM. Berger et Dumas ne figurent pas dans cette liste au *Recueil*, mais dans une note rectificative de la séance du 2 août 1870.

(3) La liste que nous avons sous les yeux, copiée au *Recueil*, dit M. Ing. Il s'agirait ici de M. Jundt.

ne pourront plus être accueillies, le personnel sédentaire d'ecclésiastiques, en résidence dans cette ville, étant amplement suffisant pour répondre à tous les besoins.

Strasbourg, le 19 juillet 1870.

Secours aux malades et blessés de l'armée.

Dans une réunion tenue le 1^{er} août, à l'église Saint-Thomas, sous la présidence de MM. les Inspecteurs ecclésiastiques Bruch et Ungerer, MM. les pasteurs et vicaires en résidence à Strasbourg ont unanimement promis leur concours pour assurer la desserte des hôpitaux et ambulances militaires qui seront établis dans la ville et la banlieue pendant la durée de la guerre.

Vingt-quatre ecclésiastiques assistaient à la réunion. Trois autres, qui n'avaient pu s'y rendre, ont adhéré aux résolutions prises.

Depuis l'insertion de l'avis publié plus haut, sous la date du 19 juillet, les ecclésiastiques dont les noms suivent ont adressé au Directoire des demandes de places d'aumôniers de l'armée.

MM. Grammont, pasteur à Longeville.

Kraenker, pasteur à Zutzendorf.

Loescher, aumônier de la Maison Centrale d'Ensisheim.

Mettetal, pasteur à Grand-Charmont.

Nessler, pasteur à Müntzenheim.

Schadé, pasteur à Imbsheim.

Horning (1), vicaire de l'église St-Pierre-le-Jeune à
Strasbourg.

Meyer (1), vicaire à Schillersdorf.

(1) Les noms de MM. Horning et Meyer figurent sur la liste officielle à nous communiquée par M. le Ministre de la guerre.

Se sont présentés pour les fonctions d'aumôniers-adjoints ou d'infirmiers-auxiliaires à la suite de l'armée :

MM. Büchsenhütz (Geoffroy), candidat en théologie.

Marchand (Léon), élève au séminaire.

Strasbourg, le 2 août 1870.

D'autre part, dès le commencement de la guerre, les protestants de France, et spécialement ceux de Paris, s'occupèrent de venir en aide aux malades et aux blessés militaires sans distinction de culte, puis aussi de fournir aux besoins spirituels de leurs coreligionnaires. Ce fut dans ce but que se fonda le *Comité évangélique auxiliaire de secours pour les soldats blessés ou malades*, qui se mit en rapport avec la Société internationale de secours, mais qui conserva son indépendance, afin de pouvoir accomplir le mandat religieux qu'il s'était donné. Différentes circulaires de ce Comité, qui eut d'abord son siège central à Paris, puis à Tours et à Bordeaux, ont été publiées. Il a disposé d'un budget de 150,000 francs. Le Comité évangélique a créé, soit dans les départements soit surtout à Paris, une quarantaine d'ambulances, dont plusieurs étaient des établissements considérables (1).

Le 3 septembre 1870, M. le pasteur Eugène Bersier écrivait dans la *Revue Chrétienne* :

..... On a calculé que le cinquième des recettes de la Société française de secours aux blessés était produit par des souscriptions protestantes; en outre, le Comité évangélique auxiliaire

(1) *Tablettes du protestantisme*, septembre 1871, page 236. Communiqué par M. le pasteur Racine-Braud, de Cherbourg.

a fondé à Paris la plus vaste ambulance due à l'initiative privée, et il a, en multipliant sur le champ de bataille ses brigades d'infirmiers volontaires, bien mérité de l'armée et du pays. Ce n'est point par une vaine ostentation que nous rappelons ces faits, c'est pour prouver que lorsqu'il s'agit de sauver la France, nous ne céderons à personne en patriotisme, en vigueur, en fermeté (1).

Le gouvernement de la Défense nationale a voulu reconnaître hautement le concours du Comité évangélique en lui accordant des récompenses publiques. Pendant le cours de ses opérations, ce Comité s'est transformé et reconstitué sous le nom de *Comité protestant de secours pour les victimes de la guerre*. Sa mission n'a pris fin que lorsqu'il n'y a plus eu de misères à soulager — misères causées par la guerre — et de malheureux orphelins à élever (2).

Voici maintenant la liste officielle des aumôniers militaires protestants, telle que M. le Ministre de la guerre a bien voulu nous la communiquer.

Aumôniers protestants attachés à l'armée du Rhin.

Décision Ministérielle du 9 août 1870 (3).

Premier Corps.

Aumônier de 1^{re} classe : MM. Rey, pasteur à Avignon.

Aumônier-adjoint..... : Meyer (Paul), ministre évangélique.

(1) *Revue Chrétienne*, septembre 1870, page 575.

(2) *Tablettes du protestantisme*, septembre 1871, page 236.

(3) Dès que cette décision fut connue, le 11 août 1870, pour faciliter la tâche aux aumôniers militaires, M. Th. Braun, président du Directoire, en donna avis, par lettre circulaire, à tous les pasteurs Luthériens français, et les

Deuxième Corps.

Aumônier de 1^{re} classe : MM. Haas, directeur des Diaconesses.

Troisième Corps.

Aumônier de 1^{re} classe : Bauer, pasteur.
Aumônier-adjoint..... : Horning, vicaire à Strasbourg.

Quatrième Corps.

Aumônier de 2^{me} classe : Schade, pasteur.

Cinquième Corps.

Aumônier de 2^{me} classe : Rœhrich (1), vicaire.

Sixième Corps.

Aumônier de 1^{re} classe : Guion, pasteur.
Aumônier-adjoint..... : Fraysse, pasteur.

Septième Corps.

Aumônier de 2^{me} classe : Leser, pasteur.

Garde Impériale.

Aumônier de 2^{me} classe : Wabnitz, pasteur.

Décision Ministérielle du 1^{er} septembre 1870.

3 ^{me} Corps de l'armée du Rhin :	Aumônier adjoint :	MM. Fournier.
4 ^{me} Corps	»	Louitz.
5 ^{me} Corps	»	Vielle.
Garde Impériale	»	Cadoret.

Armée de Paris

M. Cadoret, aumônier de 1^{re} classe en chef de l'ambulance du Quartier général (1^{er} corps d'armée, général Ducros), Chevalier de la Légion d'honneur de février 1871.

invita à lui transmettre, sous le plus bref délai, les noms et les adresses des enfants de leurs Eglises qui faisaient partie de l'armée du Rhin. Ultérieurement à cette circulaire, rien n'a paru, relativement à l'aumônerie militaire, dans les Actes du Directoire qui, depuis 1871, sont rédigés en allemand. C'est alors aussi que M. Braun donna sa démission de président du Directoire et fut remplacé par M. Kratz.

(1) Au Ministère de la Guerre on a écrit : *Ræhrig*.

MM. de Pressensé, aumônier d'ambulance, campagne des Ardennes (armée du Maréchal Mac-Mahon), Siège de Paris, Chevalier de la Légion d'honneur de février 1871.

Louitz (1), aumônier attaché au 1^{er} corps de la 2^{me} armée (ancien aumônier du 13^{me} corps).

Cadoret, aumônier attaché au 2^{me} corps de la 2^{me} armée (ancien aumônier du 4^{me} corps).

Lalot, aumônier attaché au 3^{me} corps de la 2^{me} armée.

De Vernejoul, aumônier attaché à la 3^{me} armée.

Malheureusement, cette liste, aussi complète que possible, dit la dépêche ministérielle du 7 août 1889, que nous avons sous les yeux, ne donne pas les noms de tous les aumôniers officieux qui ont pris part à la campagne de 1870. Outre M. de Pressensé, qui figure dans la dite liste, nous connaissons encore :

MM. Æschimann (3), l'un des fils de M. le président du Consistoire de Lyon.

Caron, mort à Cravant (Loiret) pendant la guerre (janvier 1871 (2)).

Challan, actuellement à Genève, en sa qualité de sujet Suisse, fut autorisé à remplir les fonctions d'aumônier près des soldats français prisonniers à Stettin (Allemagne).

(1) M. Louitz, alors pasteur à Mens (Isère), et actuellement pasteur à Bordeaux, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1874, en récompense des services qu'il avait rendus étant aumônier militaire (Note de l'Auteur).

(2) *Revue Chrétienne* de 1871, page 523, note.

Lettre de M. le Pasteur Caron (Voir plus loin).

(3) Nous publions la liste de nos aumôniers d'ambulance par lettre alphabétique.

MM. Durand-Dassier, aumônier de la 1^{re} ambulance de la Société de secours aux blessés (1), chevalier de la Légion d'honneur du 15 octobre 1871 (2), actuellement à Paris.

Farjat (E.), actuellement pasteur à Cannes (Alpes-Maritimes) (3).

Foltz (Jules), aumônier de la 12^e ambulance (4), maintenant Directeur de l'Ecole préparatoire de Théologie, à Tournon.

Labourgade, aumônier au camp de Châlons, actuellement pasteur à Reims (Marne).

Monod (Ernest), actuellement pasteur de l'Eglise Réformée indépendante nationale de Mazamet (Tarn).

Monod (Jean), professeur à la Faculté de Théologie protestante de Montauban.

Paul (Léon), mort chapelain de la famille de M^{me} André, à Versailles.

Picard (Isaac), actuellement pasteur à Paris (5).

Puaux (Franck), de Paris (6), aumônier de l'armée de Mac-Mahon.

Sabatier (A.), professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris.

Vaucher, aumônier de l'ambulance 11 bis, entretenue par le Comité protestant, actuellement professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris.

(4) E. Durand-Dassier : *Le blocus sous Metz*, Paris 1871, page 3.

(1) Le brevet de M. Durand-Dassier lui donne le titre de *pasteur protestant de l'armée du Rhin*.

(2) Voir sur l'œuvre d'aumônier de M. le pasteur Farjat les articles qu'il a publiés dans l'*Evangeliste* de 1870-1871.

(3) Voir l'article de M. Foltz publié dans la *Revue Chrétienne* de 1870.

(4) La lettre que nous avons reçue de M. le pasteur Picard ne dit pas à quelle ambulance il appartenait.

(5) Les aumôniers protestants, allemands en activité dans la dernière guerre ont été de 220, dont 100 aumôniers libres, entretenus par des dons volontaires qui avaient été mis à la disposition de l'aumônier en chef, le *Feldpropst* docteur Thiele. Cinq d'entre eux sont morts à la tâche, trois ont été blessés sur le champ de bataille, et un grand nombre ont été atteints du typhus, de la

Soit en tout 32 aumôniers protestants connus, dont 17 officiels et 13 officieux (1).

Nous voudrions pouvoir dire tout ce qui a été fait par nos aumôniers, quels que fussent leurs titres, et par bon nombre de laïques dévoués, tels que M^{me} André Walter, M. Jalaguier, etc., en faveur de nos soldats pendant la guerre de 1870-1871. Il y aurait de quoi écrire un gros et intéressant volume. Malheureusement la Commission n'a pas cru devoir publier de rapport sur cette œuvre. La situation générale du pays justifiait son silence. Cependant, tous nos aumôniers, plus ou moins, ont réalisé de bien chrétiennes expériences sur leur mission. Nous avons écrit à ceux d'entre eux dont nous connaissons les noms (2), de façon à avoir, de bonne source, des renseignements précis sur l'œuvre qu'ils ont accomplie. Plusieurs d'entre eux ont bien voulu nous répondre (3). On trouvera ci-après des extraits de leurs lettres et autres communications :

Cédons d'abord la parole à M. le pasteur Guion :

Je me rappelle avec plaisir, dit-il, du séjour à Vierzon, aux environs de Noël 1870. Nous étions toujours sur le qui-vive, toujours prêts à partir. Mais j'ai passé plus d'une soirée

dyssenterie et de la petite vérole. Plusieurs d'entre eux, depuis leur séjour à l'armée, sont souffrants et malades (*La Croix*, n° 42 du 25 octobre 1871, p. 336).

(1) En 1870, M. Franck Piaux était pasteur de l'Eglise française à Stockholm.

(2) A l'exception de M. Leser, qui est décédé comme pasteur à Courcelles-Chaussy (Lorraine).

(3) M. le pasteur Fournier étant décédé, nous avons pris la liberté d'écrire à M^{me} Fournier pour lui demander quelques renseignements sur la mission d'aumônier de feu son mari. Mais notre lettre, adressée à l'Asile évangélique d'Aix-les-Bains (Savoie) est tombée en rebut et nous a été renvoyée par l'administration postale.

à Foëcy, chez M^{me} André Walter, qui avait des réunions pour militaires, sans parler de ses ambulances à Vierzon. — Je me souviens aussi des quinze jours passés à Givonne, depuis le soir de Sedan. Nous étions au milieu des Prussiens et j'ai pu, matériellement et moralement, rendre des services aux nombreux blessés que nous avions dans notre ambulance, comme aussi visiter, avec les médecins, les ambulances prussiennes établies dans les environs.

Le fragment suivant d'une lettre écrite par un médecin, publiée par l'*Ami chrétien des Familles*, reproduite par les *Tablettes du protestantisme* et datée de Givonne, le 4 septembre 1871, a ici sa place :

..... L'aumônier protestant qui était à notre ambulance pendant la bataille s'appelle M. Guion. Il s'est conduit avec une bravoure admirable, a soigné nos blessés alors qu'aucun infirmier n'osait se lever devant la grêle des projectiles que nous recevions. Je n'ai jamais vu plus de sang-froid, plus de dévouement, plus de tact aussi, dans les conseils religieux qu'il donnait aux mourants et qu'il savait faire accepter de tous par leur élévation et leur à-propos (1).

Nous avons les relations de deux aumôniers militaires à Metz : celle de M. le pasteur Haas, publiée dans le journal *La Croix*, à laquelle nous ferons plus loin divers emprunts, et celle de M. le pasteur Durand-Dassier (2), publiée dans la *Revue Chrétienne* du

(1) *Tablettes du protestantisme*, septembre 1871, pages 234 et 235.

(2) MM. Bauer et Haas, aumôniers réguliers de deux corps d'armée, MM. Durand-Dassier et Paul, aumôniers d'ambulance, et MM. Cuvier et Wenger, alors pasteurs à Metz, ont eu la joie de se rencontrer dans cette ville, pendant le siège, et de travailler ensemble à l'évangélisation de nos soldats (*Revue Chrétienne* du 5 avril 1872, article de M. Durand-Dassier).

5 avril 1872 (1), à laquelle nous empruntons les lignes suivantes :

* Il faisait presque nuit quand, à travers les chemins inconnus où nous errions à l'aventure, nous parvînmes à ce petit village de Borny, qui a eu le triste honneur de donner son nom à la bataille. Là, pour la première fois, nous nous trouvions en face de l'horrible réalité, qui fait maudire les conquérants, et montre à quel prix s'achète ce que l'on est convenu d'appeler la gloire. Hélas ! combien étaient-ils (2) ces pauvres jeunes gens qu'on nous portait de tous côtés, sanglants, mutilés, soupirant après un peu d'eau, après un pansement, mourant dans nos bras ; combien étaient-ils dans cette plaine au-delà de Borny, dormant de leur dernier sommeil, eux si forts, si pleins de vie quelques heures auparavant ; combien étaient-ils, vivants encore, que la nuit ne permettait pas de retrouver, et qu'on rencontrerait morts le lendemain, après une agonie solitaire, sans soulagement et sans consolation ?

Plus loin, l'auteur de cette relation raconte comme suit son arrivée dans le village de Châtel :

..... La première maison, dans laquelle nous entrâmes, était une maison d'école ; dans la grande salle à gauche, de quatre-vingt à cent blessés, sans secours, mourant de soif, atteints des plus hideuses blessures, étaient pêle-mêle étendus sur un peu de paille sanglante. Il y en avait dans les corridors, sous l'escalier, partout, poussant d'affreux gémissements, demandant à boire, demandant à être pansés, demandant à être opérés, demandant qu'on rattachât au plus tôt leurs membres

(1) L'intéressant article de M. Durand-Dassier sur le *Blocus de Metz*, publié dans la *Revue Chrétienne* du 5 avril 1872, a été tiré en brochure à part (Paris 1872).

(2) Le combat de Borny a coûté à l'armée française 3.600 hommes, dont 200 officiers et 3 généraux (Note de M. Durand-Dassier).

brisés, leurs chairs pendantes, demandant qu'une prompt mort vînt terminer leurs horribles souffrances. Que de détails affreux nous avons vus pendant cette nuit ! Ce pauvre général paralysé des quatre membres par suite d'une blessure reçue au haut de la colonne vertébrale ; ces officiers dont les membres étaient broyés, et, à côté d'eux, quatre de leurs camarades déjà morts ! Dans les maisons voisines, mêmes souffrances, mêmes cris, même horreur ! Privés de lumière, les blessés se heurtent à chaque mouvement les uns les autres. Un de ces malheureux veut boire, mais il a la mâchoire fracassée, et pendant qu'il avale péniblement quelques gouttes d'eau, son sang se mêle en abondance au liquide, ce qui n'empêche pas un de ses voisins, exaspéré par la souffrance, de lui arracher brusquement la tasse, et, avant qu'on ait pu le retenir, de boire lui-même cet affreux mélange. Ah ! que d'exclamations se sont échappées de nos cœurs et de nos lèvres en présence de ces scènes navrantes !....

La brochure de M. Durand-Dassier nous a instruit, intéressé, captivé, navré. Nous voudrions la citer en entier. Mais elle a 27 pages, grand in-octavo, et il est temps de laisser un autre de nos correspondants nous faire part aussi de ses expériences d'aumônier.

Voici comment M. Fraisse (1), alors pasteur à Montauban, nous parle, dans sa lettre datée d'Albon (Ardèche), le 20 janvier 1890, de sa mission accomplie il y a vingt ans (2) :

(1) Le changement apporté à l'orthographe de ce nom (Fraisie au lieu de Fraysse) a été déterminé, à la demande de l'intéressé, par un jugement du Tribunal civil de Montauban.

(2) Nous supprimons la première page de cette lettre qui nous donne le texte de la Commission ministérielle dont M. Fraisse était muni.

M. Fraisse a publié, sur son œuvre en 1870, quatre articles dans le *Journal de Genève* auxquels nous faisons des emprunts plus loin.

..... Muni de la Commission du Ministre, je me suis mis en route pour Paris, d'où je me suis rendu au camp de Châlons en compagnie de trois autres aumôniers protestants (1).

J'ai suivi la marche de nos troupes de Châlons à Reims, de Reims à Rethel où j'ai été attaché au 31^{me} régiment de marche ; de Rethel au Chêne-Populeux, du Chêne à la Besace et de la Besace à Mouzon.

Les chevaux manquant, nous avons fait toutes ces étapes à pied.

La division dont faisait partie notre régiment a commencé à donner à Mouzon.

Pendant la nuit, nous nous sommes portés sur Douzy, où notre régiment a été engagé dès le point du jour.

Le soir, nous avons pris position sur les hauteurs qui avoisinent Sedan, entre Bazeilles et Givonne.

Le lendemain, nous étions à la bataille de Sedan, où notre régiment a été décimé et où nous avons couru les plus grands dangers.

Vers la fin de la journée nous avons été faits prisonniers sur le champ de bataille avec de nombreux blessés, notamment mon colonel, M. Sauthereau, que je venais de panser, le personnel d'une ambulance militaire à laquelle ce jour-là nous avons prêté notre concours, et des soldats sans armes.

A Givonne, où l'on nous a conduits, je me suis employé sans relâche à soigner nos blessés, qui encombraient les rues et les maisons, du rez-de-chaussée au galetas.

Pendant trois jours je leur ai charrié de l'eau.

J'ai donné à mon colonel et à nos soldats tous les soins que comportait notre situation de prisonniers dans un village désert.

(1) Si mes souvenirs ne me trompent pas, c'étaient MM. Rey, Meyer et Guion. Ce dernier, à la solde de capitaine, et chevalier de la Légion d'honneur, avait déjà fait, en la même qualité, la campagne du Mexique. C'était un homme de bon conseil, de grande expérience, et accoutumé au danger. MM. Rey et Meyer se séparèrent de nous à Rethel.

Sur l'avis d'un correspondant du *Standard*, que l'autorité allemande n'avait pas le droit, en raison de la nature de mes fonctions, de me retenir prisonnier, j'ai demandé ma mise en liberté.

Après avoir pris congé de mon colonel, j'ai été conduit à Carignan, et de là à Osne, d'où l'autorité allemande m'a dirigé sur Sedan.

A Sedan, grâce à l'intervention des pasteurs de l'endroit, j'ai obtenu ma libération.

Je suis rentré en France par la Belgique et la ligne du Nord.

Arrivé à Paris, j'ai redemandé du service dans un régiment de la place.

Toutes les démarches que j'ai tentées dans ce sens, en compagnie du président de la Commission des aumôniers, étant demeurées sans résultat, j'ai quitté Paris la veille du jour de l'investissement total, par la ligne de l'Ouest, la seule qui fût encore libre, et je me suis dirigé sur Montauban.

Après avoir rendu compte, en chaire, de ma campagne, j'ai fait des démarches pour rejoindre les francs-tireurs de Tarn-et-Garonne. On n'a pu me renseigner sur leur destination et j'ai dû renoncer à prendre le fusil.

Tel est le résumé de ma courte campagne. Elle s'est terminée le 8 septembre.

M. de Pressensé, à qui nous avons demandé des détails sur sa mission d'aumônier, nous a renvoyé aux articles qu'il a publiés sur ce sujet dans la *Revue Chrétienne* de 1870-1871. Nous les avons consultés et nous ne saurions mieux faire que d'y renvoyer nous-mêmes nos lecteurs, car il faudrait tout citer.

Le 4 août 1870, notre illustre pasteur écrivait déjà :

..... C'est aux disciples du bon Samaritain à prendre le premier rang dans la sainte croisade de charité qui va relever sur les champs de bataille les blessés de toute nation, Notre sym-

pathie la plus cordiale est accordée à la Société internationale de secours qui a vu, hélas ! en quelques heures, sa mission grandir au-delà de toute prévision.

M. de Pressensé ne s'est pas contenté d'écrire pour encourager les autres à agir : il a lui-même agi ; et quelle action bénie ! il a payé de sa personne et de sa bourse, pendant la campagne des Ardennes et au siège de Paris, avec un patriotisme, avec un dévouement, avec une charité que nous sommes incapable d'apprécier. Le Gouvernement a su le reconnaître en lui conférant le grade de chevalier de la Légion d'honneur. Nul mieux que lui n'a mérité de porter l'étoile des braves.

Lettre de M. le professeur Wabnitz :

Montauban, le 26 janvier 1890.

..... Dès les débuts de la guerre franco-allemande, au mois d'août 1870, et en réponse à ma demande adressée à la Commission mixte de Paris, j'ai été dirigé par le Ministre de la guerre comme aumônier du 8^e corps d'armée que je devais rejoindre dans le plus bref délai. Ma nomination parue dans le *Moniteur* ainsi que ma Commission, portaient la désignation spéciale d'aumônier de la Garde Impériale. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchèrent de quitter immédiatement l'Eglise que je servais à cette époque dans le Midi, et peu de jours après, lorsque j'aurais pu partir, le corps d'armée que je devais rejoindre, était déjà bloqué à Metz par l'armée ennemie. Un mois plus tard, j'offrais de nouveau mes services au Ministère de la guerre du gouvernement de la Défense nationale, ministère alors établi à Tours ; mais plusieurs aumôniers militaires protestants étant devenus disponibles, à la suite du désastre de Sedan, mes offres ne purent pas être utilisées.

Je m'adressai alors à la Société internationale des Ambulances et je fus appelé, fin septembre, comme aumônier de la quatrième ambulance, en ce moment privée d'un aumônier protestant par suite du départ de M. de Pressensé qui, auparavant, y avait rempli ces fonctions.

Je rejoignis cette ambulance au commencement d'octobre, au camp de Salbris, au sud d'Orléans.

La 4^{me} ambulance était dirigée par le docteur Pamard, d'Avignon, et comprenait un nombreux personnel et deux aumôniers catholiques avec lesquels j'ai pu entretenir les meilleurs rapports.

Après un court séjour à Salbris, notre ambulance suivit l'armée de la Loire, et le 15^{me} corps, auquel elle était attachée, dans son mouvement effectif sur Orléans, occupé par les Allemands, en passant par Blois et en s'arrêtant au camp de Mer.

J'ai raconté ailleurs (*Revue Chrétienne*, octobre 1871) notre départ de Mer et les journées des 8-10 novembre, la bataille de Coulmiers et la tâche que j'eus à remplir, soit sur le champ de bataille sur lequel j'ai été présent depuis le matin jusqu'au soir, soit dans notre ambulance établie sur ce champ de bataille à la fin de la journée du 9 novembre. Je renvoie pour tous ces détails à la page de souvenirs publiés dans la *Revue* mentionnée.

Après s'être consacrée pendant quelque temps aux blessés relevés sur le champ de bataille de Coulmiers, et après avoir évacué ces derniers sur Orléans à mesure qu'ils pouvaient supporter le transport, la 4^{me} ambulance se dirigea elle-même sur cette ville pour rejoindre son corps d'armée.

À Orléans, elle séjourna jusqu'à la fin novembre. C'est jusqu'à cette époque que dura ma présence active comme aumônier. Ma santé, éprouvée par des fatigues exceptionnelles, par le manque de repos occasionné par la vie de campement que je menais depuis deux mois, m'obligea, en ce moment, à demander un congé et à retourner dans le Midi. Quant à

l'ambulance que je quittai avec le plus vif regret et avec le désir bien arrêté d'y revenir dès que je le pourrais, elle suivit le 15^{me} corps et assista, le 2 et le 3 décembre, au combat d'Artenay. Ses destinées ultérieures me furent communiquées par le courageux et excellent chef qui la dirigeait. Obligée, par les Allemands, de passer par Strasbourg et Bâle pour rentrer dans les lignes françaises, elle entreprit ce long et pénible voyage, et n'arriva à Besançon que le 16 janvier (1871), trop tard pour assister aux engagements qui eurent lieu autour de Montbéliard, mais assez tôt pour être témoin du dernier acte du drame lugubre qui se termina par la retraite de l'armée de l'Est en Suisse.

L'activité de mon ministère comme aumônier, pendant ma courte campagne de deux mois, s'est surtout concentrée sur le champ de bataille de Coulmiers et dans les villages environnants que j'ai pu visiter et qui étaient encombrés de blessés. J'ai pu m'adresser à d'assez nombreux soldats protestants, mais aussi à des soldats catholiques allemands dont j'étais seul à comprendre et à parler la langue dans notre ambulance. Je n'ai pas fait auprès de ces derniers de propagande protestante, et surtout pas auprès des mourants, mais je leur ai parlé de la chose nécessaire, et j'ai pu recueillir bien des preuves de l'efficacité toute-puissante du pur Evangile de Christ.

Extrait de la *Revue Chrétienne* :

..... Dans le hameau (de la Renardière), l'incendie accomplit son œuvre effrayante de destruction. Les chaumières s'écroulent sous les flammes. Tout le monde a fui. Seule une malheureuse paysanne se tient sur le chemin, devant sa cabane qui s'effondre, en se tordant les bras. Deux petits enfants sont assis par terre tout effarés, et ne savent s'expliquer le désespoir de leur mère. Quelle navrante scène devant laquelle le cœur déborde et les larmes jaillissent irrésistiblement ! Un peu plus loin, deux blessés allemands sont étendus

sur un peu de paille, dans une grange préservée. L'un d'eux étend vers moi des mains suppliantes, et demande qu'on ne le laisse pas mourir misérablement. Je le rassure dans sa langue et lui promet qu'on viendra le chercher dans un instant, lui et son compagnon. Il témoigne sa reconnaissance par les gestes les plus expressifs.....

..... Un autre spectacle, plus émouvant que cette dernière phase du combat autour de Baccon, attire mon attention tout entière. Ce sont les blessés et les mourants, français et allemands sans distinction, amenés par nos voitures et apportés sur nos brancards. Nous les déposons en toute hâte dans les salles basses du château (de la Renardière) bouleversé. O douloureuses scènes, sans cesse vivantes devant le regard qui jamais ne les oublie ! Ces hommes pâles, sanglants, mutilés, la figure parfois méconnaissable, couverte d'une épaisse couche de sang figé ; la respiration oppressée de ceux qui ont la poitrine percée d'une balle, les souffrances atroces de ceux qu'un éclat d'obus a frappés à la hanche, le regard douloureux, hagard, de ceux dont le bras ou la jambe est fracassé par un boulet ; et ces gémissements, et ces larmes qui navrent le cœur ; aucune expression ne pourrait les dépeindre ! — Un pauvre chasseur français, appuyé sur le coude, la tête renversée en arrière, agonise déjà et ne voit plus ce qui se passe autour de lui : des souffrances sans nom l'empêchent de mourir. Les paroles de sympathie, les questions affectueuses, la suprême consolation font briller des larmes sur ce visage hâlé, défiguré par la douleur. Un autre, un malheureux allemand, un père de trois enfants, dont les entrailles sont déchirées par une balle, sanglotte d'une manière déchirante. Il ne peut mourir en songeant à ceux qui, bientôt, seront orphelins. Suffoqué moi-même, je ne puis qu'avec peine lui parler du Rédempteur. Mais son désespoir s'apaise à ce nom : il écoute avec une calme soumission ; sa main saisit la mienne pour l'attirer sur ses lèvres décolorées. Il mourra en paix.....

..... Le lendemain, nouvelle visite à nos malheureuses victimes dans nos salles maintenant pénétrées d'une odeur putride

insupportable. Beaucoup de nos blessés gisent livides, inanimés sur leur civière. Ils ont lutté le dernier combat, ceux-là, et leurs yeux ne reverront plus la mère qui au loin pleure et espère encore ! Quels inexprimables moments passés devant ces corps roidis, et quelle contemplation pour toute âme sérieuse !

Près de moi cependant une exclamation navrante m'arrache à la douloureuse, mais salutaire réflexion inspirée par ces martyrs de la guerre. L'accent, l'idiome m'ont fait reconnaître un compatriote, un fils de Mulhouse, un enfant de dix-sept ans. Il est aux prises avec le délire, le pauvre jeune homme, il appelle son père, sa grand'mère qui lui servait de mère. Un boulet, d'après ce qu'on m'a dit, lui a arraché le sac du dos au moment où il se tournait pour charger son arme, et l'a jeté sur le sol, sans force, sans vie presque, et paralysé par l'horrible choc qui lui donnera la mort. Une fièvre typhoïde ardente sera en effet la conséquence de l'épouvantable ébranlement, et dans deux jours l'enfant aura fermé les yeux pour toujours. Je puis encore prier avec lui dans les moments lucides, écrire à sa grand'mère et le préparer doucement au délogement. Un peu plus loin, un malheureux petit chasseur du Midi, qui n'a pas encore atteint l'âge de son compagnon d'infortune, est assis, replié sur lui-même, gémissant lamentablement. Un coup de crosse sur la poitrine lui a brisé les côtes et l'empêche de respirer ; le malheureux enfant se meurt en vomissant des flots de sang (1).

Au commencement d'août 1870, M. le professeur Vaucher partit comme infirmier avec une escouade d'hommes de bonne volonté qui ont formé l'ambulance internationale n° 11 bis. Ils furent dirigés vers les

(1) *Revue chrétienne*, octobre 1871, pages 526 et suivantes : *Une page détachée du journal d'un aumônier*, par A. Wabnitz.

Ardennes et constitués en ambulance au commencement de septembre. M. Vaucher fut alors nommé aumônier de cette ambulance et fit avec elle la campagne des Ardennes (septembre), celle de la Loire (octobre à décembre), et celle de Normandie (décembre à janvier). Dans ces diverses campagnes, l'honorable professeur a cumulé les fonctions d'aumônier et d'infirmier volontaire (1).

Lettre de M. le professeur A. Sabatier.

Paris, 5 février 1890.

Le seul embarras que j'éprouve à vous transmettre les renseignements que vous me demandez, vient de ceci : je n'ai pas été aumônier en titre en 1870-71, bien que j'en aie souvent rempli les fonctions. En réalité, la mission que l'on m'avait confiée et que j'ai remplie était autre. Je vais d'ailleurs vous raconter en peu de mots ma campagne, et vous jugerez vous-même si cela peut ou non trouver place parmi vos documents.

Les cours de la Faculté de Strasbourg ayant été clos le 31 juillet 1870, j'ai quitté cette ville pour aller conduire ma sœur auprès de ma mère dans le Midi. Après quelques jours de repos, je partis pour Paris au commencement du mois de septembre, et vins offrir mes services à la section protestante de la Société de secours aux blessés, dont M. le pasteur Bersier était le secrétaire général. La campagne du Nord était finie avec le désastre de Sedan ; à Paris on avait plus de bras qu'on n'en pouvait employer. Le Comité me demanda de me rendre sur la Loire où probablement les hostilités allaient recommencer et où rien n'était fait encore.

(1) Lettre de M. le professeur Vaucher, du 8 février 1890.

C'était une sorte de mission générale d'organiser en province et de centraliser à Tours, devenu le siège du Gouvernement, les ressources hospitalières des protestants français. J'acceptai cette mission. Parti de Paris le 16 septembre, je m'arrêtai deux jours à Orléans où s'organisa aussitôt une ambulance avec le concours énergique de M. Foisset, et de M. le pasteur Bruston. De là, je me rendis à Tours où je trouvai le concours non moins dévoué de M. le pasteur Fuzier, de son suffragant, M. Stapfer, et de M. Eugène Schérer, ingénieur. Un magasin général fut créé, où affluèrent bientôt les envois des Eglises protestantes. A côté du magasin fut organisée une assez grande ambulance où tout d'abord furent soignés des soldats malades en attendant des blessés. Entre temps, je fis un voyage à Genève pour mettre l'œuvre de Tours en relations régulières avec les Comités français de cette ville. Puis je me rendis à Bourges où une autre ambulance fut créée et confiée à la direction de M. le pasteur Diény.

Je me retrouvai à Tours au moment où allait se livrer la bataille de Coulmiers. Prévenu à temps, je recrutai le docteur Pénieres, de la Faculté de Paris, un de mes élèves de Strasbourg, M. Lauga, aujourd'hui pasteur à Reims, M. François, étudiant de Genève. J'achetai un cheval vigoureux, un grand break bâché que je chargeai de linge et de médicaments et j'allai offrir cette petite ambulance volante à M. de Freycinet, délégué à la guerre. Il nous donna notre feuille de route pour aller rejoindre le corps du général Chanzy. J'étais à la fois le directeur et l'aumônier de l'ambulance. M. Pénieres, le chirurgien, MM. Lauga et François les aides-infirmiers.

En avant de la Forêt de Marcheroir, dans le village d'Oucques, nous rencontrâmes l'ambulance 11 *bis* de la Société de Paris, dont le chef était M. Alfred Monod, et avec laquelle nous ne tardâmes pas à nous fondre. Une section de cette ambulance, ayant à sa tête M. Gabriel Monod, s'était portée en avant, à Ouzouer-le-Marché, et avait recueilli un grand nombre de blessés de la bataille de Coulmiers. Nous allâmes

la renforcer. Le reste de l'ambulance 11 bis ayant suivi la retraite de l'armée française, nous nous trouvâmes isolés avec cette section et nous formâmes une sorte d'ambulance nouvelle, que M. Gabriel Monod et moi dirigeâmes ensemble et qui vécut et travailla dès la fin de novembre en toute indépendance. Dans les premiers jours de décembre, nous assistâmes à la bataille de Patay et, pour notre part, nous recueillîmes plus de 150 blessés que nous soignâmes à Ouzouer-le-Marché et dans les fermes voisines. Par la force des choses, j'étais devenu l'aumônier de l'ambulance. C'est vers ce temps-là que je fus mandé auprès de M. Caron, aumônier d'une autre ambulance à Josnes. Je trouvai ce collègue mourant d'un érysipèle de la face ; je pus m'entretenir et prier avec lui. Quelques jours après nous l'ensevelissions dans le petit cimetière du village (1).

A partir du 15 décembre nous et nos blessés nous nous trouvâmes dans les lignes prussiennes. Dès ce moment, toute communication fut rompue pour nous avec le reste de la France. Comme nos blessés étaient nombreux, nos ressources s'épuisèrent vite. Les Allemands se montrèrent bienveillants pour nous à cause du bon témoignage que nous rendirent les blessés allemands que nous avions soignés et guéris avec les nôtres. Mais ils ne nous donnaient pas de quoi nourrir notre pauvre monde. C'est alors qu'après avoir tenu conseil, il fut décidé que je me rendrais, avec un de nos aides-chirurgiens, M. Alfred Goguel, un autre de mes élèves de Strasbourg, à Bordeaux pour obtenir des secours de la part de la Société de secours aux blessés.

Mon compagnon et moi nous nous rendîmes à Orléans afin d'obtenir de l'Etat-Major allemand un laissez-passer. On nous le refusa durement et l'on nous menaça même de nous faire fusiller si nous tentions de franchir les lignes prussiennes sans

(1) Pour plus de détails sur la mort de M. le pasteur Caron, voir plus loin la lettre de son frère, page 70.

autorisation. Comme je déclarai alors que nous allions remettre nos malades à l'autorité allemande, ne pouvant plus ni les panser ni les nourrir, et la rendrions responsable devant le monde s'ils étaient condamnés à mourir de faim, on se radoucit quelque peu, et l'on nous offrit de nous faire conduire à Strasbourg d'où nous pourrions gagner la Suisse et de là nous rendre à Bordeaux avec promesse de nous laisser revenir auprès de nos malades.

Je dus accepter cette condition et nous fûmes dirigés avec un train de blessés et de prisonniers sur Etampes, d'Etampes en wagons traînés par des chevaux à Corbeil où nous fûmes très-bien accueillis dans une ambulance allemande dirigée par des médecins bâlois. De Corbeil, nous gagnâmes Lagny dans la voiture de la poste en compagnie d'un major allemand qui avait une balle dans la jambe et que nous pûmes soulager.

De Lagny un train militaire nous amena à Strasbourg après trois jours de voyage par un froid très-rigoureux. On nous permit de rester trois ou quatre jours en Alsace et j'en profitai pour organiser une collecte qui nous rapporta quatre ou cinq mille francs. De là nous vîmes à Bâle, où l'on nous donna aussi de l'argent pour nos blessés et pour les victimes de la guerre. Même bon accueil et même générosité à Lausanne et à Genève, si bien qu'en arrivant à Bordeaux, au lieu de demander des secours à la Société des blessés, je lui apportai une somme de 28,000 francs dont on accorda la moitié à notre ambulance d'Ouzouer-le-Marché.

A Bordeaux, nous nous adjoignîmes le fils de M. le pasteur Fuzier, de Tours ; nous achetâmes un omnibus et un cheval, fîmes provision de médicaments et par le chemin de fer gagnâmes Vierzon ; de là, par étapes longues et pénibles, nous vîmes à Blois, à travers la Sologne, pour y passer la Loire. C'était au moment où les Français tentaient un mouvement pour surprendre la place. Nous courûmes là quelque danger et les Allemands ne nous laissèrent entrer en ville qu'après un interrogatoire fort long. Notre omnibus faillit

ensuite être pillé par des uhlands et sans doute il l'aurait été si je n'avais pu leur adresser, en allemand, force reproches et force injures. Les injures surtout les intimidèrent et les firent reculer. Le lendemain, après une marche forcée, nous rentrions à Ouzouer-le-Marché où nos amis désespéraient de nous voir revenir. Notre odyssée avait duré un peu plus de trois semaines, mais elle avait servi à nous ravitailler.

Cependant la guerre touchait à sa fin. On annonçait, le 29 janvier, la capitulation de Paris et la conclusion de l'armistice. Nous en profitâmes pour évacuer nos derniers convalescents au-delà de la Loire ; nous soldâmes les dettes que nous avions dû faire et nous nous dirigeâmes sur le Mans et Laval pour rejoindre l'armée de Chanzy. Après avoir distribué sur notre route d'assez importants secours provenant d'une somme recueillie à Bâle en faveur des victimes de la guerre, nous fûmes enfin dirigés sur Mézidon, près de Caen, où se trouvait déjà installée l'ambulance 11 *bis* à laquelle nous appartenions. La paix faite, je licenciâmes l'escouade dont j'étais le chef, et remis à l'ambulance 11 *bis* toutes les ressources qui me restaient encore. Cela fait, je regagnai l'Alsace par le nord de la France et après d'assez longs détours je pus arriver à Strasbourg vers la fin de février (1871).

Lettre de M. le pasteur Caron (1) :

Saverdun, 4 février 1890.

Mon frère aîné, Alphonse Caron, était né à Hargicourt (Aisne), le 23 avril 1834. Il fit ses études de théologie à la Faculté de Strasbourg, et, après un séjour en Allemagne, il fut nommé pasteur à Masle (Charente). En 1859-1867, il devint

(1) A notre demande, M. le pasteur Caron, président du Consistoire de Saverdun (Ariège), a bien voulu nous donner les renseignements qu'on va lire sur la vie et la mort de son frère tombé au champ d'honneur pendant la guerre franco-allemande.

agent de la Société des Ecoles du Dimanche à Paris. Le 23 août 1870, il partit comme aumônier de l'ambulance internationale 5 bis dirigée par le docteur Labbé, de Paris. Ils se rendirent au corps de Failly et ils le retrouvèrent à Sedan. Après la capitulation ils revinrent du côté de Saint-Quentin, puis allèrent à l'armée de la Loire, à Orléans, Patay, Beaugency, Beaumont et Cravant où il mourut le 3 janvier 1871. Voici la lettre par laquelle M. le docteur Suchard annonça sa mort et sa sépulture à son beau-frère (à lui Suchard) M. Schœn, pasteur à Cernay :

« Ouzouer-le-Marché, le 6 janvier 1871.

« Nous avons euterré hier un de tes bons amis, M. Alphonse Caron ; il était aumônier de l'ambulance 5 bis, actuellement à Cravant, à onze kilomètres d'Ouzouer. J'avais appris dimanche dernier qu'il était malade ; je suis allé le voir le jour même avec notre excellent infirmier, le modèle des infirmiers, M. le professeur Sabatier. Nous trouvâmes ce pauvre Caron souffrant d'un érysipèle à la face qui avait envahi le cuir chevelu et le pharynx ; le malade, qui délirait depuis deux jours, nous reconnut tous deux parfaitement et eut sa connaissance une bonne demi-heure. Il nous parla de sa femme et de ses deux enfants ; il nous dit avoir beaucoup lutté contre l'idée de la mort, mais être maintenant parfaitement résigné et se sentir dans une paix parfaite. Nous revînmes le voir le lendemain : délire complet. Mardi on nous apprenait qu'il avait succombé. L'enterrement eut lieu hier jeudi dans le cimetière de Cravant. Cérémonie bien touchante. Une grande partie de la population y assistait ; pourtant il faisait un froid intense. M. Sabatier fit le service à l'ambulance, puis le pasteur de Josnes au cimetière. Le chef de l'ambulance, M. le docteur Labbé, parla sur la tombe. »

Je dois ajouter, continue M. le pasteur Caron, que la veuve de mon frère est morte le 3 août 1886, que son fils, sorti de l'Ecole polytechnique, est officier d'artillerie, et sa fille élève de l'Ecole normale de Sèvres.

Lettre de M. le professeur Jean Monod :

Montauban, 28 janvier 1890.

..... En novembre 1870, à la suite d'une visite faite à Tours, comme délégué de la Faculté de Montauban, j'obtins de M. de Freycinet, au nom de Gambetta, ministre de la guerre, et du gouvernement provisoire, que celui-ci acceptât officiellement, mais sans traitement, les services de 24 de nos étudiants, comme infirmiers volontaires, et les miens comme aumônier accompagnant ces jeunes gens. Quand les nominations nous furent parvenues, nous quittâmes Montauban. Les étudiants nommés se partagèrent en trois escouades, dirigées sur Orléans, Gien et Blois (1), où je me fixai moi-même, avec six d'entre eux, qui furent logés au château de Blois. Peu de jours après, nous assistions à l'entrée lugubre des Prussiens. Le château était transformé en une vaste ambulance, renfermant environ 600 malades, et où nos étudiants, sous la direction des chirurgiens, rendaient de grands services. Plusieurs autres ambulances existaient en ville, en sorte que mon temps était plus que rempli.

Mon ministère fut généralement respecté, bien que l'influence catholique fût considérable dans les ambulances de Blois, et qu'elle ait quelquefois abouti à des actes d'intolérance. A cause de cela, j'avais souvent de la peine à obtenir que nos coreligionnaires se fissent connaître.

Par contre, mon œuvre auprès des blessés allemands a été assidue et, je l'espère, utile. J'en ai visité, assisté à leurs derniers moments et conduit solitairement au champ du repos un

(1) *Le Bulletin de la Faculté de Montauban* (?), recueil annuel, qui a paru pendant deux ou trois ans, sous la direction de M. le professeur Sardinoux, a rendu compte de cette mission à laquelle ont pris part, entre autres, MM. les pasteurs Messines, de Versailles et Rayroux, directeur des asiles John Bost, à Laforce (Note de l'auteur.)

grand nombre. En effet, il n'y avait pas d'aumônier allemand en résidence à Blois.

Je quittai mon aumônerie dans le courant de janvier (1871) pour reprendre mon professorat.

J'ajoute que deux de nos étudiants, MM. Clavel, de Sancerre, et Imbert, de Vallon, ont succombé aux suites des fatigues et des souffrances endurées comme infirmiers volontaires.

Lettre de M. le pasteur Picard :

Paris, 14 janvier 1890.

J'ai fait la campagne depuis le commencement d'octobre (1870) jusqu'à la fin de la guerre. Malheureusement mon activité a été interrompue à partir du 2 décembre, jour où j'ai été fait prisonnier à la deuxième bataille d'Orléans. Ce n'est que quelques jours avant la fin de la guerre que j'ai pu revenir à mon corps d'armée.

Parti avec une ambulance, je suis devenu, par le fait des circonstances, l'aumônier libre d'un corps d'armée. C'est dans l'armée de la Loire que j'ai exercé mon ministère.

Lettre de M. le pasteur Cadoret :

Montmeyran (Drôme), le 3 février 1890.

..... Au commencement d'août 1870, je me suis présenté au Comité de l'aumônerie militaire pour l'obtention d'un poste d'aumônier :

1^o A la fin du mois d'août, j'ai reçu ma nomination d'aumônier de la garde impériale avec ma feuille de route pour Sedan; arrivé à Paris le 4 septembre, l'empire et la garde impériale n'existaient plus;

2^o Le 11 septembre, nomination d'aumônier militaire du 14^e corps d'armée avec le rang de capitaine d'infanterie de 2^e classe;

3^o Le 24 novembre 1870, je passe aumônier du 2^e corps de

la 2^e armée de la défense de Paris, avec rang de capitaine de 1^{re} classe.

Le 8 février 1871, je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le 24 du même mois je rentre dans mes foyers.

En 1878, j'ai été nommé aumônier de la garnison de Marseille où je suis resté deux ans.

M. le pasteur Ernest Rœhrich, alors suffragant à Gumbrechtshofen, n'a jamais reçu sa nomination d'aumônier militaire. Gumbrechtshofen étant situé tout près du champ de bataille de Frœschviller, a été occupé dès le début de la campagne par les armées allemandes ; de plus la ville de Strasbourg, où siège le Directoire de l'Eglise Luthérienne, a été investie immédiatement après la bataille. Ces circonstances expliquent que M. Rœhrich, n'ayant pas reçu de nomination, n'ait pas pu rejoindre son corps d'armée et n'ait jamais exercé les fonctions d'aumônier. Il est actuellement pasteur à Jaegerthal, par Niederbronn (Alsace) (1).

Lettre de M. le pasteur de Vernejoul :

Charenton, 16 février 1890.

..... J'ai été nommé aumônier protestant de la 3^{me} armée de la défense de Paris par décret du ministre de la guerre en date du 24 novembre 1870.

La 3^{me} armée, sous le commandement du général Vinoy, prêtait main-forte aux deux autres par détachements sans se mouvoir tout entière. Sans quitter Paris, j'ai rayonné autour de Paris, suivant, le plus souvent, l'ambulance du Dr Anger.

(1) Ces renseignements nous ont été fournis par M. le pasteur Edouard Rœhrich, le frère de M. Ernest, et qui est lui-même pasteur à Elbeuf,

J'avais hors Paris mon quartier à Villejuif où je me rendais à jours et heures déterminés et où les militaires qui désiraient me voir me rencontraient.

Un laisser-passer permanent me permettait du reste de me porter sur tous les points de la banlieue.

Ma mission a consisté également à présider, dans Paris, des cultes annoncés d'avance et à l'adresse de nos soldats.

Cette mission n'a pris fin qu'avec le siège.

Lettre de M. le pasteur Duchemin :

Paris, 14 janvier 1890.

J'ai fait partie comme infirmier de la 1^{re} ambulance Lyonnaise. J'ai assisté, en octobre 1870, à la débâcle de l'armée des Vosges (général Cambriels), en décembre à celle de l'armée de la Loire. J'ai suivi l'armée de Bourbaki. Mais deux jours avant Villersexel j'ai attrapé une fluxion de poitrine et l'on m'a évacué sur Lyon. J'ai évité ainsi le dernier désastre.

Nous voudrions pouvoir prolonger ces intéressantes citations qui forment l'histoire de notre aumônerie en 1870. Que de bien réalisé par nos vaillants frères pendant cette époque sombre pour notre chère patrie ! Que de consolations données par ces dévoués pasteurs, par ces courageux étudiants et par ces pieux laïques qui ont sacrifié leur bien-être et laissé leurs familles pour se faire *infirmiers* aux heures lugubres de notre histoire, afin de prodiguer, sans les compter, souvent au péril de leur vie, aux malades et aux mourants, les suprêmes consolations de l'Evangile ! Malheureusement les documents nous manquent et nous devons nous borner, pour clore cette page d'histoire ecclésiastique, à l'indication de quelques bonnes sources.

Outre les collègues auxquels nous avons écrit et qui ont répondu trop tardivement ou n'ont pas pu répondre encore à nos demandes, si nous en croyons une petite indiscretion de journaliste, feu M. Passa a laissé à ce sujet des notes précieuses dans ses papiers. Nous serions heureux si l'un des parents ou amis de l'ancien et regretté pasteur de Versailles, d'accord avec sa famille, voulait bien les publier.

M. le pasteur Labourgade avait organisé une ambulance personnelle au camp de Châlons. Il a, sur cette œuvre, des notes intéressantes. Nous faisons des vœux pour qu'il se décide à les publier bientôt.

M. l'abbé Lanusse, chevalier de la Légion d'honneur et de plusieurs autres ordres, actuellement aumônier à Saint-Cyr, possède également plusieurs volumes de notes personnelles qu'il a prises pendant ses campagnes diverses. Mais il ne leur permettra de voir le jour qu'après sa mort si du moins, nous écrit-il, il n'a pas tout détruit (1).

*Œuvre de M. le pasteur Rey parmi les prisonniers
Français en Allemagne (2) :*

La défaite de Wœrth et la capitulation de Sedan et de nos places fortes de l'Est, de Metz en particulier, avaient amené en Allemagne plus de 300.000 prisonniers

(1) Lanusse : lettre du 18 octobre 1888.

(2) Cette étude spéciale est un résumé succinct du *Rapport de Monsieur le pasteur Rey, d'Avignon, sur sa mission auprès des prisonniers Français en Allemagne.*

français. Ils y arrivèrent dans des conditions de santé et d'équipement déplorables ; et, surtout pendant l'hiver, ils payèrent chaque jour à un climat inhospitalier un large et précieux tribut d'existences.

C'est alors que M. Rey, ex-aumônier du 1^{er} corps d'armée, d'accord avec le Comité international de Bâle, demanda au gouvernement français la permission de poursuivre sa mission pastorale auprès de cette armée captive.

Il y fut autorisé par une lettre de service en date du 20 novembre 1870, et le gouvernement mit à sa disposition un adjudant des hôpitaux, M. Faure, son beau-frère, connaissant l'allemand, et chargé de le seconder dans la partie matérielle de son entreprise (1). Une somme de 2.559 francs fut mise à sa disposition par le Consistoire de Nîmes (2) pour venir en aide à nos soldats d'une façon générale. De plus, il reçut 2.896 fr. pour être remis à des soldats prisonniers de la part de leurs parents. Le rapport de M. Rey donne le détail de l'emploi de cet argent. Sur la seconde somme, 300 francs à peine ont dû être retournés pour adresses insuffisantes. Le reste a été expédié de Bâle ou remis

(1) Sur l'intervention de M. le professeur Viguié, alors Président du Consistoire de Nîmes, M. le Ministre de la guerre mit plus tard à la disposition de M. Rey un deuxième adjudant, M. F. de Clausonne. Mais cet auxiliaire, qui lui aurait été si précieux, en route pour rejoindre son poste, s'est vu refuser, à Berne, un sauf-conduit du Ministre Prussien, et a été arrêté à Bâle par le refus catégorique et par les dispositions de plus en plus hostiles du Ministre de la guerre à Berlin (*Rapport de M. Rey*, page 22).

(2) M. Rey rend hommage à l'Eglise, au Consistoire et aux pasteurs de Nîmes pour l'intérêt qu'ils ont pris à son œuvre (*Rapport de M. Rey*, page 22, note).

directement aux commandants des dépôts et est arrivé sûrement à destination. On trouvera plus loin quelques chiffres à ce sujet.

M. Rey partit à la fin du mois de novembre. A Berne, la chancellerie prussienne visa sans difficulté sa feuille de route pour Berlin. En passant à Bâle, il salua le Comité de secours aux prisonniers de guerre, et reçut de lui de bonnes instructions, de précieux encouragements et de chaudes recommandations. Deux autres aumôniers, MM. Haas et Bauer, rendus libres par la capitulation de Metz, se proposant aussi de poursuivre leur ministère en Allemagne, il fut entendu que le champ de travail de M. Rey serait la Prusse orientale et son objectif Stettin.

A son arrivée à Berlin notre aumônier fut fort bien accueilli par M. le docteur Wichern et par M. Thiele, aumônier en chef ou *feldprobst* de l'armée prussienne. Il se mit immédiatement en relation avec le Comité central d'évangélisation des soldats dont MM. le comte et chambellan W. de Pourtalès (issu d'une famille de réfugiés du Midi) et le baron F. de Schickler étaient membres.

Mais des ordres récents du ministère de la guerre, provoqués par diverses évasions sur la frontière, que l'on attribuait, en partie du moins, à l'influence des prêtres belges et français récemment arrivés, lui fermaient l'accès de toutes les forteresses allemandes. D'accord avec M. Thiele, il prit alors la résolution d'écrire à la reine Augusta une lettre dont voici la conclusion :

..... Tout le monde rend hommage à l'infatigable dévouement que montre chaque jour Votre Majesté pour adoucir les souffrances de la guerre. Dans une sphère infiniment plus modeste, et selon nos faibles moyens, nous poursuivons le même but. C'est donc avec une pleine confiance que nous invoquons votre toute-puissante protection (1).

Malgré ses efforts et ses hautes recommandations, toutes les garnisons allemandes demeurèrent fermées au pasteur français. Les secours religieux devaient être donnés aux soldats, même aux prisonniers de guerre, par des pasteurs allemands ! Il ne fut pas même permis à M. Rey de prêcher à Stettin le jour de Noël, en sorte que les 300 ou 400 protestants qui s'y trouvaient durent passer sans culte ces saintes et joyeuses fêtes. Le cœur navré, le pasteur d'Avignon n'avait plus qu'à revenir en France. Cependant, avant de reprendre le chemin du retour, il résolut de parcourir les principaux dépôts de la Prusse occidentale, afin de s'informer sur place de la situation de ses frères et de faire tous ses efforts pour contribuer, au moins d'une façon indirecte, à la satisfaction de leurs besoins moraux et matériels.

Je visitai, dit-il, Spandau, Stettin, Kœnigsberg, Posen, Cüstrin, Berlin, Wittemberg et Erfurt. Là où il ne me fut pas possible d'aller, c'est-à-dire à Dantzig, Graudentz, Thorn, Glogau, Neisse, Glatz, Magdebourg, j'écrivis, sur les indications de M. Thiele, aux pasteurs chargés du service religieux, leur recommandant nos prisonniers et leur demandant sur leur situation spéciale tous les détails qu'ils pourraient me donner.

(1) *Rapport de M. Rey, page 8.*

A mesure que ces détails me sont arrivés, je me suis efforcé de répondre aux besoins qui m'étaient signalés, dans la limite des secours mis à ma disposition. Enfin, j'ai prié le Comité central de Berlin, par l'intermédiaire de M. de Pourtalès, d'achever ce travail d'information dans le reste de l'Allemagne ou tout au moins de la Prusse. Je lui ai demandé de s'enquérir auprès des personnes les mieux placées dans chaque dépôt : 1^o du nombre des protestants ; 2^o de la manière dont il est pourvu à leurs besoins religieux ; 3^o de leurs besoins matériels, de ce qui a été fait, de ce qui est nécessaire encore. M. de Pourtalès me donna, au sujet de cette demande, les assurances les plus bienveillantes (1).

Voici quelques renseignements recueillis par M. Rey, soit *de visu*, soit par correspondance :

Spandau. — Environ 80 protestants connus. Le pasteur français de Berlin, M. Gambini, leur donne une prédication tous les quinze jours dans l'église de la garnison. Ils manquent surtout de vêtements chauds. M. Rey leur en fait distribuer. Il dépense pour eux 130 francs.

Stettin et dépôts de *Stralsund*, *Swinemünde*, et de *Colberg*. — 20.000 prisonniers. Au moins 400 protestants appartenant surtout aux mobiles du Gard. Culte tous les quinze jours par les soins du pasteur de Berlin. C'est bien insuffisant. Stettin seul réclamerait un pasteur français. Dépensé environ 700 francs, plus 450 fr. d'envois personnels.

Kœnigsberg. — 200 protestants. Le pasteur de l'Eglise

(2) *Rapport de M. Rey*, pages 12 et 13.

française, c'est-à-dire du Refuge, M. Roquette, s'occupe d'eux avec un véritable dévouement. M. le baron de Schickler, qui l'a vu à l'œuvre, en parle avec admiration. Remis 208 francs.

Posen. — Le prédicateur de la garnison, M. Pickert, étant absent, M. le surintendant général Krantz dit qu'il y a 40 protestants. Chiffre évidemment au-dessous de la vérité. Remis à M. Krantz 110 francs.

Cüstrin. — Environ 25 protestants connus. Le surintendant Schmeelink, qui est appelé à leur donner les secours religieux, ne parle pas le français, M^{me} Schmeelink, au contraire, le parle couramment. Remis 50 fr.

Wittemberg. — 5.000 prisonniers dont environ 60 protestants connus. Le pasteur titulaire étant au service de l'armée, c'est le suffragant, M. Hoffmann, qui les évangélise. Ne connaissant pas le français, il a dû se borner à leur distribuer des Nouveaux-Testaments. Remis 100 francs.

Erfurt. — Pasteur de la garnison, M. Gebser, 200 protestants. déjà visités par M. Bauer, qui n'a pas eu plus de permission que M. Rey, mais qui a remis 500 francs à la femme du général en lui recommandant les prisonniers de notre culte.

Glatz. — 53 protestants connus. Le pasteur, M. Kœhler, ne sachant pas le français, leur lit la Bible et des sermons. Distribution de Nouveaux-Testaments. Remis par le Comité de Bâle 107 francs.

Glogau. — M. le pasteur Schmuckert, très-dévoué, sachant un peu le français, fait un culte bi-mensuel aux 500 ou 600 protestants de cette garnison.

Madebourg.—Pasteur M. Schrader. 300 protestants sont pourvus de livres provenant surtout de la société de Toulouse.

Considérations Générales.

Nos soldats ont souffert du froid et de la faim. Mais la situation s'est beaucoup améliorée. Les tentes ont partout fait place à des baraques. Chacune d'elles peut contenir 300 ou 400 hommes et est chauffée, le jour, par deux poèles. La nuit, le prisonnier couche sur une pailleasse et a au moins une couverture. L'ordinaire est celui du soldat prussien. D'abondants secours sont venus du dehors. Les Eglises de Mulhouse, Lyon, Montpellier, Nîmes, Avignon, etc., ont envoyé des dons. La Suisse a pansé les plaies de nos soldats avec un magnifique dévouement. On a beaucoup fait pour nos prisonniers de guerre. Mais on n'a pas pu leur donner ce qui leur était le plus précieux : un pasteur de leur pays.

Car on ne se doute pas, ajoute avec raison M. Rey, combien dans l'exil une parole française a de charme ; combien dans la souffrance une parole chrétienne a de douceur. Cet Evangile sur lequel on semblait blasé, ce culte dédaigné quand on est au village, ces grandes aspirations religieuses, si languissantes d'ordinaire, cette vie supérieure jusqu'alors assoupie ou affaissée se réveille, se ranime au souffle de l'épreuve avec une merveilleuse intensité. Les sentiments de famille s'exaltent et s'approfondissent, on s'aperçoit dans l'amertume de l'absence, combien leurs nœuds sont doux et forts. Le culte du pays

devient idolâtrie. « Chère France, me disait un capitaine d'état-major, avec quel bonheur nous nous ferions casser pour elle bras et jambes ! » Religion, famille, patrie, ces saintes réalités sortent de l'ombre et resplendissent d'un éclat inaccoutumé. Comme la fleur froissée, l'âme exhale alors son plus doux parfum (1).

F. — AUMONERIE OFFICIEUSE APRÈS 1870.

Après la guerre de 1870, la Commission des aumôniers continua officieusement son œuvre en temps de paix. Elle y était engagée par l'exemple des catholiques qui avaient organisé une aumônerie au milieu des camps et même dans les casernes.

M. le pasteur Lalot, ancien aumônier de l'armée de la Défense de Paris, fut chargé d'étudier les voies et moyens d'établir des services religieux dans les principaux camps de la capitale. Il fut accrédité par la Commission, et M. le Ministre de la guerre lui facilita l'accès des camps et des casernes (2).

Les services organisés par M. Lalot ont duré jusqu'en 1879 ou 1880.

M. le pasteur Perrier, actuellement à Nanteuil-lès-Maux (Seine-et-Marne), a bien voulu nous communiquer le rapport publié en 1879 sur l'œuvre de Versailles et de Satory dont il s'est occupé. Nous y ferons quelques emprunts pour le paragraphe intitulé : *Une poignée de faits*.

(1) *Rapport de M. Rey*, page 19.

(2) *Commission des aumôniers*. Rapport des années 1875 à 1878.

G. — AUMONERIE TUNISIENNE.

En 1881, le Comité d'évangélisation des militaires, d'accord avec le Consistoire de Constantine, présenta M. le pasteur Durmeyer à M. le Ministre de la guerre qui le nomma aumônier du corps d'occupation en Tunisie. M. Durmeyer se fixa à Tunis où il organisa sa mission de la façon suivante :

1° Culte régulier à Tunis, le dimanche, pour les protestants, militaires et civils, en résidence dans cette ville. La congrégation naissante se réunit d'abord dans le sallon du pasteur. Son premier culte comptait cinq auditeurs : Quelque temps après, la mission Mac-All s'imposa les frais d'une salle qui servait aussi, le soir, pour les réunions populaires dirigées par M. Durmeyer.

2° Visites, deux fois par semaine, aux deux hôpitaux militaires, celui du *Kram* et celui de Boumédin, établis à La Goulette.

3° Tournées d'évangélisation dans les divers postes de l'intérieur, notamment au Kef, Kairouan, Sousse, Sfax, Gabès, etc.

Cette aumônerie a été officiellement supprimée en 1885. Mais M. Durmeyer est resté à son poste, payé par la Société algérienne et tunisienne et par la Société centrale d'évangélisation. Depuis lors, ce pasteur s'est occupé surtout de la paroisse civile de Tunis qui compte maintenant (1890) environ 200 protestants. Grâce à son activité, le bey a donné un terrain pour l'érection

d'un temple. Des collectes ont été organisées. Enfin, le 12 décembre 1889, plusieurs pasteurs français et algériens se joignaient au fondateur de cette jeune Eglise pour inaugurer dans la grande ville musulmane le premier édifice destiné au culte français en esprit et en vérité au Dieu qui est esprit et vérité (1).

H. — AUMONERIE DU TONKIN.

Vers la fin de l'année 1883, le Comité d'évangélisation des militaires et le Consistoire de Paris faisaient, avec succès, des démarches auprès de M. le Ministre de la marine pour envoyer l'auteur de ces lignes près le corps expéditionnaire du Tonkin. J'ai été nommé à cette œuvre par dépêche ministérielle en date du 4 janvier 1884. Le 20 du même mois je me suis embarqué à Toulon à bord du *Shamrock*. Je suis arrivé à Haï-phong le 2 mars. J'étais à la prise de Bac-Ninh (12 mars) et à la prise de Hong-Hoa (12 avril). Je suis resté pendant sept mois en garnison dans cette dernière citadelle où j'ai visité tous les jours les malades des ambulances, et où j'avais organisé un culte dans une pagode obligeamment mise à ma disposition par le colonel Duchesne. J'ai assisté à la bataille de Duoc, le 19 novembre 1884. Sur ma demande, j'ai été envoyé avec la légion étrangère à Tuyen-Quan où nous avons été bloqués depuis le 25 novembre 1884 jusqu'au 3 mars 1885.

(1) Jean, II, 24.

Cultes dans une pagode autant que possible et visites à l'hôpital pendant le siège. Après cela j'ai passé deux mois à Hanoï où j'ai aussi organisé un culte dans la salle à manger du restaurant où je prenais pension. Puis j'ai été envoyé à Phu-Lang-Thuong par le général Brière de l'Isle. Là, outre les cultes et les visites ordinaires aux hôpitaux, nous avons eu une épidémie de choléra qui a duré six mois. Malade à la suite des fatigues endurées, j'ai dû revenir en France en congé de convalescence de quatre mois. Je suis arrivé aux Salins d'Hyères le 30 juin 1886. Mais par note de service en date du 9 août suivant, M. le Ministre de la guerre m'a fait savoir que mon poste du Tonkin était supprimé.

L'aumônerie protestante en Indo-Chine a duré deux ans et demi. Maintenant nos colonies de ce pays, ensemble plus vastes que la France, ne possèdent pas de pasteur.

Nous reviendrons plus loin sur les expériences pastorales que nous avons faites durant cette campagne, aussi bien que sur les travaux de M. Durmeyer en Tunisie. Et si Dieu nous prête vie, nous publierons bientôt sous ce titre : *A travers le Tonkin pendant la guerre*, l'histoire complète de nos lointaines pérégrinations.

3.—ÉTAT ACTUEL DE L'AUMONERIE MILITAIRE.

A.—AUMONERIE DU DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

Les élections du 14 octobre 1878 ayant envoyé à la Chambre des députés anti-cléricaux, une proposition

de loi demandant la suppression des aumôniers militaires fut déposée au mois de juin 1879. Une Commission fut nommée qui désigna M. Duvaux comme rapporteur. MM. Duvaux, Guillot et le général Farre, alors ministre de la guerre, combattirent l'aumônerie. La Chambre vota la suppression des aumôniers par 357 voix contre 110.

M. le Doyen Lichtenberger dit que l'aumônerie militaire ne peut se justifier que dans les endroits et les circonstances où l'action du clergé local ne peut s'exercer d'une manière efficace (1).

Pour exclure toute mauvaise interprétation et ne pas être accusée de parti-pris contre la religion, la Chambre déclara qu'il pourrait être attaché des ministres de différents cultes aux garnisons, camps et forts détachés contenant un rassemblement de 2.000 hommes au moins et éloignés des églises paroissiales et des temples de plus de cinq kilomètres. Elle décida, en outre, qu'en cas de mobilisation, des aumôniers seraient attachés aux armées, corps d'armée et divisions en campagne, mais sans aucune distinction hiérarchique. La loi fut promulguée le 8 juillet 1880.

Les services religieux dans les hôpitaux sont assurés par des membres du clergé paroissial, *aumôniers succursalistes*, qui touchent une indemnité variant de 600 à 1.200 francs par an.

Les abbés, pasteurs ou rabbins, aumôniers militaires, sont nommés par le Ministre de la guerre sur la

(1) Lichtenberger : *Encyclopédie des Sciences religieuses*.

présentation des évêques et des consistoires. Ils sont munis d'un brevet qui prend valeur en cas de mobilisation et qui leur indique le corps auquel ils sont attachés. Le cas échéant, il y aurait un pasteur par chaque corps d'armée. Ils ont les prestations afférentes au grade de capitaine de première classe monté. Ils relèvent du service de santé, et prennent rang, dans les revues, à la gauche des officiers d'administration des hôpitaux.

Lors de la mobilisation sur pied de guerre du 17^{me} corps d'armée, en 1888, M. le pasteur Lebeau, de Montauban, prit part aux opérations en qualité d'aumônier militaire de ce corps.

Il y avait avec lui, à l'ambulance de l'état-major général, un aumônier israélite, M. Oury, grand rabbin de Toulouse, et un aumônier catholique. Trois autres aumôniers catholiques étaient attachés chacun à une ambulance particulière du corps.

Jusqu'à présent, le 17^{me} corps d'armée a été seul mobilisé : et même il l'a été incomplètement. 30 ou 35,000 hommes étaient présents. Les territoriaux n'ont pas assisté à cet essai de mobilisation.

Les opérations ont duré 10 jours environ.

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici la liste des aumôniers protestants désignés pour prendre du service en cas de mobilisation. M. le Ministre de la guerre, à qui nous avons pris la respectueuse liberté de la demander, n'a pas cru devoir nous la communiquer, vu le caractère confidentiel de ces formations (1).

(1) *Dépêche ministérielle* en date du 7 août 1889.

Les aumôniers protestants, actuellement en activité, pour le département de la guerre, sont :

MM. Messines, pasteur à Versailles, aumônier de l'Ecole militaire de Saint-Cyr ;

Davaine, pasteur à Saumur, aumônier de l'Ecole militaire de La Flèche ;

Lafon, pasteur au Creuzot, aumônier de l'Ecole de cavalerie d'Autun ;

Dégremont, pasteur à Boulogne, aumônier de l'Ecole militaire de Montreuil-sur-Mer ;

Bleyne, pasteur à Clermont-Ferrand, aumônier de l'Ecole militaire de Billom (Puy-de-Dôme).

B. — AUMONERIE DU DÉPARTEMENT DE LA MARINE.

Un décret du 31 mars 1854 institua un aumônier en chef de la flotte, qui reçoit un traitement de 6.000 francs, s'entend avec les évêques pour le choix des ecclésiastiques destinés au service maritime et les présente à M. le Ministre de la marine. Grâce à l'intervention de l'amiral Jauréguiberry, alors ministre de la marine, protestant, ce département a conservé ses aumôniers quand la question fut posée à la Chambre en 1880.

Dans chacun de nos cinq ports maritimes, il y a un pasteur chargé du service religieux dans les hôpitaux de la marine.

Voici les noms de ces aumôniers :

MM. les pasteurs	Braud (Racine), pour le port de Cherbourg,	
	Rambaud.....	Brest.
MM. les pasteurs	Kissel.....	Lorient.
	Laroche.....	Rochefort.
	Pagès.....	Toulon.

Nous avons, de plus :

En Nouvelle-Calédonie,

Un aumônier : M. Lengereau, pasteur à Nouméa.

Aux îles Loyalty,

Un pasteur : M. Cru, à Maré.

A Taïti (1),

Quatre pasteurs : MM. F. Vernier, à Papéété.

Ch. Viénot, id. Directeur des
Ecoles.

de Pomaret, à Mataiea.

P. Brun, à Mooréa.

Au Sénégal,

Quatre missionnaires : MM. Taylor,

Escande,

D^r J. Morin,

J. Brandt, instituteur,

} à S^t-Louis.

Mais cela est bien insuffisant pour nos besoins du dehors. Toutes proportions gardées, les protestants français, généralement instruits et entreprenants, émi-

(1) La mission protestante de Taïti, comme celles du Sud de l'Afrique, du Zambèze et du Sénégal, dépend de la Société des Missions de Paris.

grent avec plus de facilité que les catholiques. De toutes parts on fait entendre à nos autorités ecclésiastiques le cri bien connu : « Passe en Macédoine et viens nous » secourir » (1). C'est à chacun de nous que s'adresse cet appel. C'est à nous surtout que parle le Sauveur quand il dit : « La moisson est grande mais il y a peu » d'ouvriers. Priez donc le Maître de la moisson d'en » voyer des ouvriers dans sa moisson » (2).

(1) Actes xvi, 9.

(2) Matthieu, ix, 37-38.

II

L' AUMONIER

I. — LA PERSONNE DE L'AUMONIER.

Nous n'avons jamais lu, sans un profond sentiment d'humiliation personnelle, les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite. Quelles recommandations ! quelles prescriptions ! quelle sévérité pour ceux qui sont chargés d'annoncer l'Evangile ! ce sont des frères *mis à part* (1) pour une *œuvre excellente* (2). Ce sont les *modèles du troupeau* (3). Ce sont les *témoins* de Christ (4), c'est-à-dire des hommes d'une espèce particulière : les hommes de Dieu (5). L'apôtre saint Paul donnait

(1) Actes xiii, 2.

(2) 1 Timothée, iii, 1.

(3) 1 Timothée, iv, 12.

(4) Actes, i, 8.

(5) 1 Samuel, xiii, 14.

l'exemple de cette prédication. Quel amour il éprouvait pour les églises qu'il avait fondées (1) ! quelle tendre sollicitude pour ses enfants en la foi (2) ! Quand il était auprès d'eux il les avertissait nuit et jour avec larmes (3). Au loin, il ne cessait de les présenter au Seigneur dans ses prières (4). Il les portait toujours sur son cœur devant Dieu. Quelle tâche que celle-là ! « O croix de ceux qui prêchent la croix », disait Adolphe Monod !

Eh bien ! l'aumônier doit avoir plus que les qualités du pasteur !

Il est peu de tâches plus belles que celle-là, lisons-nous dans la *Semaine religieuse de Genève*. Celui qui l'entreprend ne saurait trop s'en convaincre. Quoi de plus noble, en effet, que d'aller représenter au milieu des horreurs de la guerre les grandes idées de paix et de charité ; d'avoir à rappeler au milieu de préoccupations et d'agitations bien diverses, les pensées du ciel et du salut ; de chercher à satisfaire, dans les temps les plus précieux, les besoins les plus sacrés et les plus intimes de l'âme humaine. Que de bien on peut faire dans ces relations entre soldats, qui revêtent si tôt le caractère de la franchise et de la cordialité !

Mais plus la tâche est belle, plus elle est aussi délicate à bien remplir. Au début, les questions se posent en foule : Comment s'y prendre ? Qui rencontrera-t-on ? des cœurs bien disposés ou des esprits moqueurs ? L'œuvre à faire ne sera-t-elle pas bien plus ingrate selon le milieu où elle devra s'accomplir ? Ah ! quelle richesse de dons ne faudrait-il pas pour qu'elle soit digne de celui qui nous la confie et qu'elle doit

(1) Philippiens 1, 8 ; 2, Corinthiens vi, 12.

(2) 2 Corinthiens xii, 15.

(3) Actes xx, 31.

(4) Romains 1, 9, 10.

seul glorifier ! — *Qu'il croisse et que je diminue* (1) : telle est, en effet, la devise du ministère et surtout de celui qui doit être exercé au milieu des soldats auxquels il s'agit de faire sentir combien le christianisme sait aisément s'allier aux vertus nobles et viriles pour les vivifier. Comme alors la figure de Jésus est belle et douce à présenter ! Qu'il fait bon se nourrir de cet esprit qui savait si bien sympathiser à toutes les joies légitimes comme à toutes les douleurs !

Heureusement que, dans son amour, le Maître veut bien avoir égard aussi à la faiblesse de ses ouvriers. Cette dernière pensée me tranquillise au moment où je vais parler d'un ministère bien incomplet et qu'à tant d'égards je voudrais pouvoir recommencer pour le mieux remplir (2).

Nous parlerons d'abord des *qualités physiques*, puis des *qualités morales* qu'à notre humble avis l'aumônier doit posséder.

A. — QUALITÉS PHYSIQUES.

1° Ainsi que nous le faisait remarquer M. le pasteur Guion, dans sa lettre du 15 novembre 1888, l'aumônier doit avoir au moins la taille moyenne. Il doit être fort, robuste, exempt de toute infirmité corporelle. Il est pasteur, mais il est aussi soldat. Comme tel, il doit pouvoir supporter les marches et les fatigues d'une

(1) Jean III, 30.

(2) *Semaine religieuse de Genève* du 4 mars 1871, article intitulé : *Un aumônier suisse à la frontière*.

C'est M. le pasteur Charles Rimond qui a eu l'obligeance de nous faire copier cet article de la *Semaine religieuse* et quatre autres articles du *Journal de Genève* auxquels nous avons fait quelques emprunts.

campagne (3). Il a droit à un cheval. Mais, quand il y a des malades ou des blessés — dans une colonne il y en a presque toujours — il doit le céder à ceux qui ne peuvent pas marcher. Le soldat porte ordinairement sac au dos, musette garnie, bidon souvent plein, sabre, ceinturon, fusil et 120 cartouches, c'est-à-dire près de 50 kilogs. Il faut que l'aumônier, qui n'a rien, puisse marcher au moins comme lui.

Sur le champ de bataille et à l'hôpital, l'aumônier doit pouvoir aider les brancardiers à porter les blessés et les morts. Au besoin, il portera seul son homme. Il se mettra, discrètement, à la disposition des médecins pour les opérations chirurgicales : il ne cherchera pas à s'imposer. Sans jamais cacher son drapeau, dans certaines circonstances, il sera infirmier autant que pasteur.

Vous pensez bien, écrivait M. Rœhrig après la prise de Sébastopol, que, dans de pareils moments, il n'y a pas d'aumôniers protestants ni d'aumôniers catholiques ; il faut voir cette confusion, ces douleurs, ces ténèbres, pour comprendre qu'il est impossible de dire à un homme : « Etes-vous protestant ? — Etes-vous catholique ? » Ce qu'il y a à faire, en pareil cas, c'est de chercher un infirmier pour le docteur qui n'en a pas, un chirurgien pour le blessé dans un coin ; de désigner aux soldats du train les hommes qu'ils doivent conduire dans leurs ambulances respectives, de tenir la chandelle au chirurgien pendant une opération, ou de faire respirer du chloroforme à celui qu'on ampute, de parcourir les hangars où

(3) Voir *Journal de Genève* des 26, 27, 28 et 29 octobre 1870, quatre articles de M. Fraysse.

gisent des centaines de malheureux, donnant de l'eau à ceux qui ont soif, et cherchant une couverture pour ceux qui tremblent de froid. Et, quand on peut glisser à l'oreille une parole d'espérance et d'encouragement, oh ! la belle mission si nous pouvons continuer à l'exercer (1) !

Après la bataille de Solférino, M. Sahler écrivait :

Mon ministère a dû se borner à donner quelques paroles de foi, d'encouragement et de prière à de pauvres blessés, à écrire de leur part quelques lettres à leurs familles, et à aider les médecins (2).

Voici enfin ce qu'écrivait à ce sujet M. Fraysse dans le *Journal de Genève* :

Quand les balles furent devenues plus rares, je m'occupai de faire des pansements. Quelques grossiers qu'ils fussent, (c'était la première fois que je soignais des plaies), ils soulageaient les malades et tous se montraient reconnaissants. Le troisième blessé qui me tomba sous la main fut... mon propre colonel, que je croyais encore à la tête de ses troupes. Il était extrêmement pâle et tellement défiguré, à cause du sang qu'il avait perdu, que j'étais passé plusieurs fois à côté de lui sans le connaître. Sa jambe droite avait été traversée par un bicaïen. L'os n'était pas brisé, mais il avait une plaie hideuse, d'où le sang s'échappait en abondance. Ce que j'éprouvai à la vue de cet officier, qui avait eu pour moi la bonté d'un père, je ne pourrais le décrire. Je sentis mon cœur se briser..... Je mis sur mon dos un pauvre blessé qui me suppliait de l'emporter, et je suivis la colonne (3).

(1) *Recueil* - Extrait des lettres de M. Rœhrig, 25 mai 1855.

(2) Rapport de la *Commission des Aumôniers*, Paris, 1861, page 4.

(3) *Journal de Genève* des 26, 27, 28 et 29 octobre 1870, articles de M. Fraysse intitulés : *Le Journal d'un Aumônier. Sedan*.

C'est en imitant de pareils exemples, qu'il nous serait facile de multiplier, que l'aumônier pourra s'acquérir la confiance des officiers et des soldats, et rendre son ministère plus facile et plus efficace.

2° — Une autre qualité, à la fois morale et physique, c'est l'âge de l'aumônier. Un pasteur jeune peut être parfaitement qualifié pour une grande Eglise française. Nous en avons de nombreux exemples sous les yeux. Mais nous ne verrions pas sans appréhension un jeune ecclésiastique faire campagne. S'exposer à toutes les tentations militaires, dans la vigueur de l'âge, sans une direction spéciale et très-claire du ciel, ce serait tenter Dieu. D'un autre côté, un pasteur usé ne pourrait pas supporter les fatigues et les privations de la guerre. Règle générale, l'aumônier ne devrait pas avoir moins de 30 ans et pas plus de 45.

B. — QUALITÉS MORALES.

1° En première ligne nous placerons la recommandation de saint Paul : Que l'aumônier « ne soit pas » nouvellement converti » (1). Il faut que sa foi soit éprouvée : — nous allions presque dire : Il faut qu'elle ait souffert ! — Le pasteur jeune qui arrive dans une Eglise est plus ou moins soutenu par quelques personnes pieuses de son troupeau, par les membres de son Conseil presbytéral, et surtout par ses collègues du

(1) 1 Timothée III, 6.

voisinage, toujours disposés à le faire bénéficier de leurs expériences chrétiennes. Mais l'aumônier, en campagne surtout, rencontrera rarement des collègues et des personnes pieuses. En face du mal, dont le flot montant l'enveloppera de toutes parts, il devra toujours se replier sur lui-même et demander conseil à Dieu. Quand nous sommes parti pour le Tonkin, le dernier pasteur que nous avons vu c'est M. Schlœsing, de Toulon, qui eut la bonté de nous accompagner jusqu'à bord du *Shamrock*. Nous sommes resté deux ans et demi dans cette colonie. Deux ans et demi sans voir un collègue ! Deux ans et demi sans rencontrer une personne franchement pieuse !..

A notre retour d'Extrême-Orient notre première visite a été pour M. Schlœsing. Mais que de tentations se sont présentées à nous pendant ces deux ans et demi ! Que d'heures sombres ! Que de moments de découragement n'avons-nous pas eu à supporter ! Que de fois nous aurions voulu pouvoir dire à quelqu'un : « Venez, » prions ensemble » ! Hélas ! il fallait aller seul nous recueillir sous le grand arbre, aux environs de Hong-Hoa, auprès de la rivière, ou dans les broussailles de Tuyen-Quan, ou bien encore dans notre couloir infect de Phu-Lang-Thuong. Cependant, au sein de cette solitude, dans les colonies comme en France, le Seigneur se tient près de ceux qui l'invoquent et leur redit avec puissance : « Ma grâce te suffit » (1).

(1) 2 Corinthiens xii, 9.

2^o L'aumônier doit avoir *pour Dieu un amour immense* :

A quel autre sentiment, dit M. Messines, le pasteur devra-t-il sa vocation ? Pas à l'amour de l'argent : sa carrière n'est pas une carrière lucrative. Pas à l'amour de la gloire : ce n'est pas davantage une carrière brillante. Pas à l'amour de la tranquillité : ce n'est pas non plus une carrière où l'on ne fasse rien. Et quel triste calcul, mauvais autant que bas, ferait le jeune homme qui n'y entrerait que pour de pareils motifs (1) !

Le pasteur fidèle, en effet, répond toujours à l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ ce que Pierre répondit au Sauveur quand il le rétablit dans son apostolat : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je » t'aime » (2).

C'est encore ce que dit M. le pasteur Roser dans une excellente méditation qui a pour titre *le Relèvement d'une âme* et que nous trouvons dans le journal *la Croix* :

Le secret de l'apostolat, le secret de cette noble vie de sacrifice et de sainte activité, c'était l'amour de Jésus. Le secret de tout ministère pastoral digne de ce nom, c'est l'amour de Jésus. Le secret d'une activité pastorale vraiment bénie, vraiment féconde en fruits réels, durables, éternels, c'est l'amour de Christ que la Bible nous révèle et que le Saint-Esprit nous donne ; c'est l'amour réel, personnel, cordial, intime, vivant, ardent, persévérant de celui qui est *mort pour nos offenses*, res-

(1) J. Messines : *Le Pasteur et sa mission* : Sermon prononcé dans le temple d'Aulas, le 15 novembre 1888, pour la consécration de M. Pelenc. Versailles, 1889.

(2) Jean XXI, 15-18.

suscité pour notre justification (1) et à qui Thomas disait avec une adoration toute pénétrée de vérité : *Mon Seigneur et mon Dieu* (2)... Pressés par l'amour de Christ, purifiés par le sang de la Croix, sanctifiés par l'Esprit de Dieu, oints de l'Esprit de force, de sagesse, de charité, nous serons rois et sacrificeurs pour la gloire de Dieu et pour le bien de l'Eglise, et nous pourrons travailler avec fruit au milieu du monde, à l'œuvre du Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint-Esprit (3).

3° L'aumônier doit avoir à un haut degré l'*amour des âmes*. Le mal qui l'environne remplit son cœur de tristesse. C'est la grande raison pour laquelle il se tient toujours plus près de Dieu. Ce n'est pas seulement par devoir qu'il va voir les malades à l'hôpital : c'est pour leur annoncer le salut par la foi. Ce n'est pas par ambition qu'il s'expose sur les champs de bataille : c'est pour saisir la dernière occasion de parler de Jésus-Christ à ceux qui vont comparaître devant son tribunal. Ce n'est pas par ordre ou par convenance qu'il enterre les morts : c'est pour adresser des appels sérieux à ceux qui entourent les tombes des défunts et qui demain ne compteront plus sur la terre.

Il a toujours devant ses yeux l'exemple du Sauveur. C'est par amour pour les hommes que Jésus a quitté les cieux et qu'il est venu dans ce bas monde revêtir une nature semblable à la nôtre. C'est par amour qu'il a souffert à Gethsémané et qu'il a donné sa vie sur la croix de Golgotha. Humble disciple d'un tel Maître, le

(1) Romains IV, 25.

(2) Jean XX, 28.

(3) *La Croix*, n° 50 du 26 décembre 1871, page 394.

prêtre-soldat se dépense avec amour pour l'honneur de son pays et pour le salut des âmes qui lui sont confiées.

4° L'aumônier doit être un *homme de foi et de prière*.

Priez pour moi, écrit M. Frossard, afin que mon séjour dans ce pays lointain soit utile à la cause de l'Evangile et au bien de nos pauvres frères (1).

Nul mieux que l'aumônier en campagne ne sent que le succès de son œuvre et le salut de son âme viennent de Dieu. Il ne doute ni de sa puissance ni de sa bonté. Comme saint Paul, il ne peut rien par lui-même mais il « peut tout par Christ qui le fortifie » (2).

5° L'aumônier doit être *instruit*. Cette recommandation n'est pas nouvelle dans le sacerdoce. Comme le disait M. le professeur Doumergue dans sa conférence : *Les Huguenots une société de professants* (3), nos pères n'ont jamais séparé l'école de l'église. C'est encore ce que rappelait M. le pasteur Unal dans son beau discours de la fête de la Réformation : *Les huguenots étaient des hommes de science* (4).

Voici ce qu'écrivait à ce sujet M. le Maréchal commandant en chef le corps expéditionnaire de Cri-

(1) *Lettres d'Orient*, page 46.

(2) Philippiens IV, 13.

(3) Conférence publique donnée par M. le professeur Doumergue, de la Faculté de théologie protestante de Montauban, à l'occasion des Conférences nationales évangéliques du Midi, réunies au Vigan le 17 octobre 1888.

(4) Sermon prononcé dans le temple d'Aulas, par M. le pasteur Unal, le 4 novembre 1888.

mée à M. le Président du Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg :

Mon appui ne fera jamais défaut à vos aumôniers, surtout si, comme feu M. Chardon et comme M. Rœhrig, ils se font remarquer par leur éducation, leur instruction, par l'élévation de leurs sentiments, et se montrent bien pénétrés de l'étendue des pénibles fonctions qui leur sont imposées (1).

La connaissance du grec servit à M. Frossard pendant l'expédition de Crimée :

M. Rœhrig et moi, dit-il, nous nous jetons dans un véhicule déjà envahi par quatre descendants de Périclès, dont le plus âgé, en me voyant et en m'entendant lui dire : *καλή ήμερα*, ce qui signifie *bon jour*, s'empresse d'ôter de sa bouche un cigare qu'il avait à demi consumé pour m'inviter à l'achever, honneur que je m'obstine à décliner. Afin que la conversation ne languisse pas nous nous faisons nommer en grec (moderne) tous les objets qui se présentent (2).

Etant en garnison à Hong-Hoa, nous eûmes la visite d'un catéchiste annamite auquel les missionnaires avaient appris un peu de latin et conféré l'ordination. En arrivant sur le seuil de notre *cagna*, il nous dit : *Ego sum sacerdos...* On lui avait raconté qu'un ecclésiastique français habitait la citadelle et il était venu, de l'un des villages des environs, lui présenter ses hommages. Nous lui fîmes comprendre que nous n'étions pas prêtre catholique. Il se retira (3).

(1) *Recueil* : Discours de M. le Président, 1855.

(2) *Lettres d'Orient*, page 30.

(3) *A travers le Tonkin pendant la Guerre*, manuscrit inédit.

La langue d'un peuple, dit M. Juillard, est d'un puissant secours pour recueillir des observations et apprendre à le connaître ; mais, à mon grand regret, cet auxiliaire me manquait (en Chine) et j'ai dû y suppléer par la lecture de quelques ouvrages qui ont beaucoup contribué à étendre le cercle de mes observations (1).

M. Frossard dit encore (2) combien la connaissance de l'allemand lui aurait été utile surtout avec les soldats de la légion étrangère. En 1884, 1885 et 1886, nous avons été très-heureux nous-même de pouvoir un peu converser avec les soldats de ce régiment :

Quand ils m'avaient compris, ils répondaient presque invariablement le même *Ja herr Pfarrer* (oui, M. le Pasteur!) avec cette loyale gravité qui indique dans le cœur quelque chose de plus que des paroles (3).

La situation actuelle de la France et de l'Allemagne réclame la connaissance de l'allemand de tous les aumôniers militaires français.

Si des pasteurs qui n'avaient pas fait des études régulières ont été supérieurement qualifiés pour certaines œuvres spéciales — tels que Félix Neff dans les Hautes-Alpes, Henri Pyt dans le Béarn, John Bost à Laforce, etc., — et si des pasteurs irréguliers sont encore à leur place dans des églises du Dauphiné, de la Haute-Ardèche et des colonies, il ne faudrait pas en conclure que le bagage scientifique soit inutile.

(1) Juillard : *Souvenirs d'un voyage en Chine* : Préface.

(2) *Lettres d'Orient*, page 43.

(3) Théophile Boisset : *Le choléra et la Légion-Etrangère à Phu-Lang-Thuong* (*Revue Chrétienne* du 10 mars 1886).

L'aumônier, en particulier, doit avoir des connaissances générales étendues, lui permettant de soutenir les relations qui lui sont imposées par sa position. Ici encore nous trouvons des arguments contre une règle absolue. Il y a des officiers qui sortent de l'école et d'autres qui sortent des rangs. Ils sont tous nommés au même titre.

Les études ne sont donc pas une condition *sine qua non* pour l'aumônier. Penser autrement, ce serait nous mettre en désaccord avec la Parole de Dieu, qui s'est souvent servi des choses faibles du monde pour confondre les fortes (1) ; ce serait méconnaître la valeur de la plupart de nos chers missionnaires qui ont tant fait, en pays païen, pour l'évangélisation et pour la France ; ce serait condamner le vaillant Henri Babut, mort au champ d'honneur, qui n'avait pas fait des études régulières et qui a laissé, en Crimée, un sillon lumineux et béni ; ce serait nous condamner nous-même puisque nous avons fait la campagne du Tonkin avant d'être bachelier en théologie. Mais, encore une fois, que ce soit la grande exception et que le niveau intellectuel du ministère évangélique ne soit pas rabaisé aux yeux de l'armée.

6° L'aumônier doit être *actif*. Il ne doit pas attendre qu'on lui montre son devoir ou qu'on lui fasse sentir qu'il le néglige. Il doit le voir lui-même et s'empres-

(1) 1 Corinthiens 1, 27.

de le remplir sans s'exposer à recevoir un ordre pour l'accomplir.

7° L'aumônier doit être *humble*. Dans la vie chrétienne il n'y a pas des hauts et des bas. Notre place est au pied de la croix du Sauveur avec les saintes femmes qui l'avaient suivi en le servant dans toute la Galilée, jusqu'au Calvaire (1). Mais au régiment il est peut-être plus difficile qu'ailleurs de se tenir dans l'humilité. L'aumônier est en contact journalier avec des gens ambitieux qui se dévouent pour parvenir. Dans la plupart des conversations, il n'entendra parler que de galons et de croix. Qu'il prenne garde de ne pas s'y habituer et de ne pas s'imaginer que lui aussi est supérieur aux autres et qu'on lui fait tort si on ne le récompense pas.

Je sens plus que jamais, mon insuffisance, dit M. Frossard, et je suis encore tout étonné de me trouver ainsi jeté, à cinquante-deux ans, au milieu de cette vie étrange et de cet immense brouhaha (2).

Par le rang qu'il occupe, l'aumônier a des chefs et des subalternes. Si ces derniers ne sont pas sous ses ordres, ils ont du moins un grade inférieur au sien. Il devra faire sentir avec beaucoup de tact, aux soldats, qu'il est officier et qu'il a droit à leur respect. Mais ce respect devra être inspiré par l'affection plutôt que par la crainte. Si, après une action d'éclat, il est jugé digne d'une récompense, qu'il l'accepte avec reconnais-

(1) Luc xxiii, 55.

(2) *Lettres d'Orient*, page 46.

sance, en rendant grâce à Dieu qui l'a choisi pour cela. Mais qu'il se rappelle que nul n'est indispensable sur la terre, lui moins que personne : « Quand il aura fait » tout ce qu'il était en son pouvoir de faire, il sera » encore un serviteur inutile (1) ».

8° L'aumônier doit être *sobre*. Cette recommandation est adressée par la Parole de Dieu à tous les chrétiens. Les pasteurs doivent les premiers la pratiquer. L'aumônier surtout doit se surveiller dans les repas copieux. Qu'il se le dise bien ! Les gens avec lesquels il est appelé à vivre ne rêvent souvent que noces et festins. Dans le nombre il y en aura peut-être qui chercheront à l'enivrer pour le tourner en ridicule, pour l'attirer dans de mauvais lieux et pour se moquer de la religion. Il ne peut pas refuser d'assister à un repas de gala sous peine de passer pour un avare ou un homme peu sociable (2). Et puis, son chef de corps peut l'obliger à manger au mess des officiers. Qu'il y reste donc ! Mais qu'il y reste à sa place. A table, comme ailleurs, il est le modèle des autres.

9° L'aumônier doit être *gai*. Une piété sombre est une piété repoussante. Mais, nous avons à peine besoin de le dire, la gaité de l'ecclésiastique ne doit

(1) Luc XVII, 10.

(2) M. Røhrig écrivait bien de Crimée : « La place des pasteurs n'est pas » dans un cercle de soldats ; ils risqueraient d'y diminuer leur influence et » aussi de prendre le langage des militaires » (*Recueil*, lettre de M. Røhrig du 22 avril 1855). Un aumônier officieux, comme l'étaient nos amis en Orient, peut se tenir à l'écart d'un « cercle de soldats ». Les privations qu'il s'impose sont compensées d'autre part. Mais l'aumônier officiel n'a pas cette liberté. Sa place, à table comme ailleurs, est prévue par le règlement.

rien avoir de commun avec la gaité mondaine : elle doit être tout évangélique. Son rire n'est pas recherché : il est franc. C'est un peu le métier qui le veut ! Toutefois, qu'il ne dépasse pas les bornes : il serait vite jugé.

10° L'aumônier doit être circonspect et *ferme*. Il peut avoir à affirmer ses droits en face de l'autorité militaire. Il risque aussi d'avoir maille à partir avec les prêtres et surtout avec les religieuses. Il doit donc se tenir toujours dans ses limites, mais ne jamais céder un pouce de terrain.

Nous sommes résolus, dit M. Frossard à ce sujet, à respecter les droits d'autrui et à faire respecter les nôtres (1).... Nous sommes entrés dans une salle où quelques jours auparavant mon conducteur, M. Costabelle, avait été insulté pendant l'exercice de son ministère, par un infirmier ; on nous a dit que cet homme avait subi six jours d'arrêt (2). Nous avons regretté cette sévérité. Toutefois, elle tendra à constater nos droits légitimes, que quelques-uns paraissent disposés à oublier ou à méconnaître (3).... Nous nous taisons sur les petites difficultés que nous avons rencontrées parfois de la part des aumôniers d'un autre culte et des sœurs hospitalières (4).

A Sang-Haï, M. le pasteur Juillard put facilement organiser son culte.

M. le sous-intendant militaire Périer, dit-il, me fit appeler et, avec de bons et sages avis, il me remit une carte, au

(1) *Lettres d'Orient*, page 56.

(2) On met les officiers aux « arrêts » et les soldats à la salle de police ou en prison. (*Note de l'Auteur*).

(3) *Lettres d'Orient*, page 67.

(4) *Lettres d'Orient*, pages 71 et 72 ; voir aussi pages 74 et 75.

moyen de laquelle il m'était loisible d'entrer à l'hôpital quand bon me semblait. Je fus très-sensible à cette mesure de précaution. Ajoutons cependant qu'elle me devint inutile car j'avais soin de me faire toujours accompagner par un infirmier (1).

A Phu-Lang-Tuong, un capitaine commandant une compagnie de la légion étrangère, nous dit en nous voyant sortir de ses baraques :

— Eh ! M. le pasteur, vous venez vous promener dans notre cantonnement sans permission.

— Mon capitaine, lui répondis-je, j'use de mon droit pour accomplir mon devoir.

Il comprit que si les missionnaires, par exemple, ne pouvaient pas visiter ses soldats sans sa permission, l'aumônier avait ses entrées partout. Dès lors, nous fûmes une paire d'amis.

Pour compléter le récit de mes visites aux ambulances de Montigny, écrit M. le pasteur Haas, je raconterai la réception qui me fut faite au Petit-Séminaire..... Les prêtres quittent la salle où je suis, mais, un moment après, le plus jeune d'entre eux rentre, et, s'approchant de moi, il me dit d'un air souriant : « M. le Supérieur vous fait dire, Monsieur, qu'il vous voit d'un » mauvais œil dans son Séminaire, et qu'il trouve fort mauvais » que vous adressiez la parole aux malades catholiques. On » vous soupçonne d'être un ministre protestant ».

Après avoir décliné mes titres et rassuré M. l'abbé sur mes intentions, je lui dis que nous avions à Metz, dans nos locaux protestants, une ambulance dans laquelle Messieurs les curés étaient constamment et parfaitement admis sans autre forma-

(1) Juillard : *Souvenirs d'un Voyage en Chine*, pages 148 et 149.

lité. En même temps je certifie que j'entrais dans toutes les ambulances et que nulle part encore je n'avais éprouvé de difficultés. — J'accompagne M. l'abbé chez M. le supérieur. Celui-ci descend d'un étage supérieur et, se plaçant devant moi, il me dit en tremblant de colère : « Monsieur... je viens » vous demander... de quel droit... vous vous introduisez dans » mon établissement». Je lui offre très tranquillement toutes les explications désirables et lui fais signe de m'introduire dans son cabinet où la discussion continue. En fin de compte M. le Supérieur cherche à me faire entendre que l'on m'avait pris pour un espion... (1)

Personnellement nous n'avons jamais eu à nous plaindre des aumôniers catholiques. Au reste nous avons peu été en rapport avec eux. Ils avaient leurs colonnes et leurs garnisons, et nous avions les nôtres.

Mais les sœurs bouleverseraient ciel et terre pour faire un prosélyte ou soustraire un cadavre à la cérémonie funèbre protestante.

M. Frossard fait la même remarque dans ses *Lettres d'Orient*, pages 47 et 48. La plupart des soldats protestants qu'il trouva dans les hôpitaux de Constantinople étaient munis de brochures catholiques et portaient « au cou des médailles de la Vierge » !

Je ne pense pas qu'on vous permette de visiter l'hôpital du *Sacré-Cœur*, dit une religieuse à M. le pasteur Haas, après

(1) *La Croix*, n° 42, du 25 octobre 1871, page 332.

Nous ne saurions ni approuver ni désapprouver M. Haas d'avoir, dans un séminaire catholique, donné ces explications à un prêtre. Mais nous permettons de faire remarquer que, le cas échéant, dans une ambulance officielle, de semblables explications seraient dues seulement au médecin-chef, au directeur du service de santé, à l'officier commandant la place ou au chef de corps.

qu'il eut décliné ses titres d'aumônier titulaire et déclaré son intention de voir ses coreligionnaires. Et, en effet, M. Haas ne pénétra point, ce jour-là, dans les salles où pourtant il avait le droit d'entrer (1) !

L'une des sœurs de l'hôpital d'Hanoï, nous voyant arriver un jour avec une brassée de journaux pour les malades, nous dit :

— Si vous donnez quelque chose de mauvais aux soldats, je le déchire.

Nous la regardâmes en face et lui répondîmes avec sérieux :

— Nous croyez-vous capable, Madame, de donner quelque chose de mauvais aux malades ?

Elle partit sans nous répondre.

Cependant toutes les religieuses ne sont pas également fanatiques.

A Constantinople, M. Frossard en a rencontré une fort gracieuse qui s'est empressée de lui indiquer un de ses coreligionnaires (2). A la page 72 de ses *Lettres d'Orient*, il rend hommage « aux nobles et beaux sentiments qui lui inspirent pour quelques ecclésiastiques et pour quelques sœurs de l'estime et de l'affection ».

Nous n'oublierons jamais nous-même comment un protestant ayant été admis à l'hôpital de Relizane, la

(1) *La Croix*, n° 42, du 25 octobre 1871, page 333.

(2) *Lettres d'Orient*, page 48.

Supérieure nous fit prévenir dès qu'elle sut qu'il se rattachait à notre culte.

Par contre, ayant dû recourir aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul pour soigner l'un des membres de notre famille, en Afrique, celle qui s'acquitta de cette tâche avec grand dévoûment avait entrepris notre conversion au catholicisme !

11° En général, il faut que les pasteurs soient mariés. Mais l'aumônier militaire devrait être célibataire ou veuf sans enfants. Autant que possible il faut qu'il soit exempt de toute préoccupation de famille. D'abord il vivrait séparé des siens, ce qui est anormal. Et puis, en campagne, il est obligé quelquefois de s'exposer. Que la pensée d'une femme ou d'enfants tendrement aimés ne soit donc pas là pour le faire reculer devant le devoir. L'aumônier est l'homme du dévoûment. Que rien ne l'empêche de se dévouer !

M. Frossard, dont personne ne suspectera le dévoûment chrétien, eut à soutenir des luttes et passa toute une nuit d'agitations quand il fut question pour lui de quitter les hôpitaux de Constantinople pour aller en Crimée (1).

12° Enfin l'aumônier doit être *poli, correct et perspicace*. Il ne négligera jamais ni ses visites officielles ni aucun de ses devoirs de cette nature.

Dans les garnisons il ne demandera pas les meilleurs logements. A l'exemple de son divin Maître il saura se contenter de peu.

(1) *Lettres d'Orient*, page 104.

Au cantonnement, où il arrive moulu de fatigue, il ne doit point accaparer la première place. Il y a presque toujours, avec lui, des officiers d'un grade supérieur au sien, qui peuvent l'inviter à déménager. Or, il est désagréable de s'entendre dire par un chef : « Cède la » place à celui-ci » (1).

Dans les choses usuelles, il ne demandera pas tout à son ordonnance. Par moments son ordonnance sera plus fatigué que lui. Il fera donc, par lui-même, beaucoup de choses.

Aussi, il rendra la vie douce à son ordonnance. Il évitera de se plaindre de lui et ne demandera à le remplacer qu'à la dernière extrémité. Il faut que les soldats aiment à servir le pasteur.

2.— LA TENUE DE L'AUMONIER.

A.— INSIGNES DE L'AUMONERIE.

Les aumôniers militaires catholiques, outre la soutane, portent une croix en argent, émaillée, avec un cordon en soie noire et jaune pour la petite tenue, que l'on remplace par un ruban des mêmes couleurs pour la grande tenue. La croix et le ruban des aumôniers de la marine diffèrent un peu de ceux des aumôniers de la guerre.

(1) Luc XIV, 9.

Les pasteurs, en dehors des cérémonies religieuses, n'ont pas de costume spécial. C'est fâcheux ; car, au-delà des connaissances personnelles, leur caractère ecclésiastique est presque toujours méconnu. Les sentinelles, qui reçoivent des consignes sévères, en campagne surtout, peuvent les empêcher d'entrer dans les camps et dans les ambulances ou les obliger à exhiber leurs titres, ce qui n'est ni commode ni agréable. Cependant, les aumôniers protestants, comme les aumôniers catholiques, ont rang d'officier et ont droit au port d'armes du factionnaire.

M. le pasteur Messines a une carte d'officier qu'il fait voir, comme on montre au passage un billet circulaire de chemin de fer, et on le laisse pénétrer partout, le prenant, la plupart du temps, pour un officier ordinaire habillé en civil. Ce n'est pas suffisant. D'abord, en campagne, — et c'est surtout en campagne que les aumôniers fonctionnent — les officiers ne s'habillent généralement pas en civil. En second lieu, avec ce système, un pasteur peut passer pendant dix ans, tous les jours, devant la même sentinelle sans être connu. Or, il faut que tout le monde sache qu'il y a des aumôniers protestants dans l'armée française.

Dans sa lettre du 15 novembre, plusieurs fois citée, M. le pasteur Guion se plaint aussi du manque d'insignes pour les ecclésiastiques de notre culte :

L'aumônier catholique, dit-il, trouvait souvent à se débrouiller, surtout pendant la guerre franco-allemande, soit pour les transports, soit pour la nourriture et le logement ;

bien ou mal reçu, *et grâce à son costume* (1), il était reconnu et trouvait toujours à qui parler pour exercer son ministère ; tandis que l'aumônier protestant devait se faire connaître, rencontrait peu de soldats de son culte, et parfois ceux-ci semblaient craindre de se déclarer.

A un moment donné, M. le pasteur Haas, ne sachant pas s'il devait rester à l'ambulance à laquelle il était attaché ou demander à rallier la division du deuxième corps, qui avait été engagée à Borny pendant la nuit précédente, fut retenu par la pensée qu'on ne reconnaîtrait point son caractère pastoral.

Une sainte jalousie, dit-il, s'empara de moi, le lendemain, lorsque j'entendis l'abbé de M... raconter à mon collègue catholique qu'il avait passé une partie de la nuit sur le champ de bataille et qu'il avait été tout couvert de sang des mourants. Quitter mon poste eût été imprudent, parce que le corps pouvait se mettre en marche ; c'eût été plus imprudent encore, dans ces jours où tout homme qui ne portait pas l'habit militaire ou la soutane était considéré comme un espion. Malgré la bienveillance que l'on me témoignait dans mon entourage il est hors de doute, en effet, que, pendant les premiers jours, l'on me regardait avec défiance (2).

Pour ces diverses raisons, les pasteurs qui ont suivi les corps expéditionnaires de Tunisie et du Tonkin ont adopté la croix de l'aumônerie catholique. Ils savaient bien que le port de la croix répugnait aux Calvinistes. Mais encore vaut-il mieux porter sur sa poitrine le signe qui nous rappelle à quel prix nous

(1) C'est nous qui soulignons. (*Note de l'auteur*).

(2) *La Croix*, n° 38 du 23 septembre 1871, page 301.

avons été rachetés, que de s'exposer à chaque instant à se faire arrêter ou à se faire manquer de respect par un simple soldat !

Pendant l'expédition de Chine M. Juillard portait » une tunique de drap noir avec un col velours droit » de même couleur et aux angles duquel étaient bro- » dées deux croix blanches » (1). Si ce costume, tout fantaisiste, lui a servi à Maurice, et peut-être ailleurs, nous ne saurions ni l'approuver — pas plus que les croix de l'aumônerie catholique — ni nous en contenter.

Notre avis est que les ministres compétents devraient laisser aux aumôniers des divers cultes une grande liberté quant à la tenue, pourvu qu'elle soit correcte, et leur imposer des galons quand ils sont activité.

Par ce moyen-là, on reconnaîtrait toujours et on respecterait partout le caractère ecclésiastique. Et les consciences peu éclairées ne sauraient être froissées par l'insigne de l'aumônerie.

On nous dira peut-être que les galons sont accordés aux militaires seulement. Mais l'aumônier est aussi militaire que le médecin, le pharmacien, le vétérinaire, le payeur et le télégraphiste qui sont tous galonnés et qui sont peut-être moins souvent que lui appelés à affirmer leur autorité.

(1) Juillard : *Souvenirs d'un voyage en Chine*, page 54, note.

B. — L'AUMONIER DOIT-IL PORTER DES ARMES ?

On nous a raconté que les aumôniers allemands qui ont fait la campagne de 1870 portaient le sabre. Nous avouons qu'une arme de guerre, attachée à la personne d'un homme de paix, a quelque chose de choquant. Elle ne pourrait se justifier qu'en cas de légitime défense. Or,

1^o Dans les guerres européennes, l'aumônier est garanti par la Convention de Genève qui ordonne de respecter les ambulances, les monuments religieux, les civils et les militaires blessés ou désarmés ;

2^o Dans les colonies, c'est différent. La Convention de Genève n'est pas connue. On sait quelles tortures les Arabes ont généralement fait subir à leurs prisonniers avant de leur ôter la vie. Il faut lire dans les *Souvenirs d'un Voyage en Chine* la façon dont ceux de nos prisonniers qui furent recouvrés vivants avaient été mutilés :

On leur avait réuni les pieds et les mains par derrière, dit M. Juillard, on avait passé, entre le corps et les membres fortement serrés ensemble, une perche au moyen de laquelle les Chinois les portaient en laissant la face à la hauteur du sol.

Ces malheureux furent longtemps avant de faire usage de leurs bras tordus et de leurs doigts roidis et crispés. Par eux on apprit que chaque prisonnier avait été torturé isolément et qu'après les avoir portés comme des bêtes immondes, tous ensemble avaient été jetés dans des voitures garnies de clous aigus, dont les piqûres n'avaient pas été la moindre de leurs souffrances. Cahotés sur ces pointes, ils avaient été promenés dans les rues de Pékin, où la populace les avait accablés de

coups et couverts d'ordures ; et pendant cette longue promenade, des gardiens venaient de temps à autre resserrer avec des tourniquets, les cordes qui leur coupaient les poignets et les pieds, et poussaient le raffinement de la cruauté jusqu'à les imbiber d'eau froide pour les serrer davantage (1).

Au Tonkin, c'était la même chose : c'était peut-être pire encore ; car les Tonkinois et les Chinois avec lesquels nous nous sommes battus n'ont jamais rendu un seul prisonnier. On a remarqué qu'après la retraite de Lang-Son nous n'avions pas de blessés aux jambes. Cela s'explique : les blessés aux bras ou à la tête ont encore pu se sauver : les blessés aux jambes sont tombés et ont été ignoblement martyrisés. A Tuyen-Quan nos têtes étaient mises à prix : celle de l'aumônier ne faisait pas exception. Les Chinois sont allés jusqu'à exhumer nos morts pour les décapiter. C'était leur intérêt ; car, personne ne l'ignore, leurs chefs payaient les têtes des Français au prorata du grade justifié par les bourreaux !

Eh bien ! même dans ces guerres sauvages, nous croyons qu'une arme siérait mal aux ecclésiastiques.

D'après le règlement, l'aumônier marche avec l'ambulance. Or, en cas de légitime défense, s'il croit devoir opposer la force à la force, il aura à sa disposition les fusils, les cartouches, les baïonnettes et les sabres des morts et des blessés.

Aux derniers jours de Tuyen-Quan, prévoyant que, si la colonne libératrice n'arrivait pas vite, nous étions

(1) Juillard : *Souvenirs d'un voyage en Chine*, pages 121 et 122.

tous perdus, le Conseil de guerre se réunit sous la présidence du colonel Dominé, alors chef de bataillon, et décida de se défendre jusqu'au bout. Au dernier moment, les débris de la garnison devaient se réfugier sur la poudrière et y mettre le feu, de façon à mourir les armes à la main et à faire, en mourant, le plus de mal possible à l'ennemi. C'est beau, c'est noble, c'est français peut-être. Est-ce chrétien ? Nous ne savons pas ce que nous aurions fait au dernier moment. Mais quand on nous a officieusement communiqué cette décision, que les officiers seuls devaient connaître, nous avons pensé qu'il valait mieux nous laisser prendre par les Chinois, sachant d'avance qu'ils nous auraient horriblement martyrisé, plutôt que de nous donner à nous-même la mort.

3. — CARACTÈRES DES RELATIONS

QUE DOIT AVOIR L'AUMONIER MILITAIRE.

L'aumônier militaire, par sa situation, doit entretenir des relations avec tout le monde. Il se doit aux grands et aux petits, aux puissants et aux faibles. Il est l'ami des uns, le conseiller des autres, le pasteur de tous.

Humainement parlant, l'aumônier à des supérieurs, des camarades, des collègues et des subalternes.

A. — RAPPORTS DE L'AUMONIER AVEC SES SUPÉRIEURS.

L'aumônier doit une visite officielle au médecin-chef de l'hôpital, à tous les chefs de corps, au commandant

de la place où il se rend, et, généralement, à tous les officiers supérieurs de sa garnison. Ces visites doivent avoir lieu le jour même ou le lendemain de son arrivée au corps (1).

Ordinairement, les officiers supérieurs ont des égards pour l'aumônier (2).

Sur les bateaux de l'Etat, l'aumônier est le seul officier du bord qui mange avec le commandant. A terre, l'aumônier a sa place avec les médecins ; mais, souvent, il est invité à manger à la table de l'état-major.

Quelquefois les désirs de l'aumônier sont discrètement consultés. Il peut user de ces avantages, mais ne pas en abuser (3). Connaissant la parole de l'apôtre : « Soyez soumis à tout ordre humain » (4), il ne cherchera jamais à faire triompher sa volonté. Il se montrera d'autant plus obéissant qu'il est traité en homme plus indépendant que les autres. Il ne profitera pas de sa situation dans son intérêt personnel. Jamais il ne rapportera à ses chefs les fautes des autres dont il peut avoir été le témoin. Il est là pour donner de bons conseils et de bons exemples et non pour surveiller ou pour inspecter. Il doit très-rarement intervenir en faveur des soldats. Les punitions données sont le plus souvent méritées. En supposant qu'une punition soit quelque-

(1) Nos aumôniers de Crimée et autres n'ont pas manqué à ce devoir. Voir à ce sujet : *Lettres d'Orient*, pages 40 et 44 ; *Souvenirs d'un voyage en Chine*, pages 64 et 65 ; *Recueil*, lettres de M. Rœhrig, avril et 22 juin 1855, etc.

(2) Juillard : *Souvenirs d'un voyage en Chine*, pages 8, 9 et 67.

(3) *Souvenirs* (Max. Reichard) pages 38, 39 et 48.

(4) 1 Pierre II, 13.

fois donnée à tort, que le soldat qui en est l'objet mette sur l'un des plateaux de la balance les punitions qu'il a eues et qu'il n'a pas méritées et sur l'autre plateau celles qu'il a méritées et qu'il n'a pas eues : l'avantage restera de son côté. Du reste, donner des punitions ou des récompenses, c'est l'affaire des chefs et non celle du prêtre. Les chefs sont assez intelligents pour récompenser et pour punir sans intermédiaire les soldats qui le méritent.

Quand l'aumônier veut adresser une demande à l'autorité supérieure, il doit préalablement s'assurer de la légitimité de sa requête, de la bonne volonté de ses chefs pour lui répondre favorablement et de la possibilité d'accéder à ses désirs. Il faut toujours éviter d'aller au-devant d'un refus.

B. — RAPPORTS DE L'AUMONIER AVEC LES OFFICIERS SUBALTERNES.

Les officiers subalternes ne sont ni les supérieurs ni les inférieurs de l'aumônier : ce sont ses amis. Il ne doit jamais oublier que ces officiers, d'un rang égal ou inférieur au sien, peuvent, une fois ou l'autre, exercer le commandement et lui donner des ordres. Souvent plus jeunes que lui, les lieutenants et les sous-lieutenants se permettent en sa présence des plaisanteries déplacées qu'il est quelquefois bon de ne pas relever. L'immoralité est si grande, hélas ! dans l'armée... comme ailleurs, qu'il faut passer sur beaucoup de choses.

Cependant, il y a des excès pour lesquels l'aumônier doit être inexorable.

C. — RAPPORTS DE L'AUMONIER AVEC SES COLLÈGUES
DE DIVERS CULTES.

Dans nos pays, où les haines religieuses sont encore vives, des relations suivies entre représentants de différents cultes pourraient être discutées. Mais en campagne, dans les colonies surtout, il est, nous le croyons, dans l'intérêt de chacun que les aumôniers de diverses communions aient ensemble de bons rapports. Aussi la chose est-elle plus facile que dans nos campagnes. Car les aumôniers catholiques sont ordinairement plus intelligents, plus instruits et plus libres que les curés des villages (1).

Aux pages 149, 150 et 151 de ses *Lettres d'Orient*, M. le pasteur Frossard raconte en termes émouvants les bonnes relations qu'il eut avec un aumônier catholique en Crimée.

Les aumôniers catholiques commencent à s'habituer à ma personne, ajoute M. Rœhrig ; il en est qui poussent l'obligeance jusqu'à m'inviter à dîner avec eux ; le plus aimable de tous est un Strasbourgeois, attaché à la deuxième division du deuxième corps ; il ne me permet pas de faire ma visite sans m'arrêter chez lui pour me rafraîchir, et nous avons une demi-

(1) Les citations qui suivent disent combien les pasteurs protestants savent apprécier et faire ressortir les bonnes relations qu'ils peuvent avoir avec leurs collègues d'un autre culte.

heure de causerie dont la religion n'est pas exclue. Mais nous avons bien autre chose à faire qu'à nous disputer (1)!

Si, par hasard, dit M. Reichard, un protestant, dans le nombre, demande son pasteur, l'aumônier nous fait immédiatement chercher. Je n'ai pas besoin d'insister sur la vénération qui s'attache à sa personne et sur la sympathie toute fraternelle qu'il nous inspire (2)... La plus sincère cordialité a toujours régné entre nous et nos collègues catholiques; nous prenions plaisir à nous rendre mutuellement service (3).

Voici, pour en finir avec la Crimée, le témoignage de M. Gerlinger :

Je suis dans les termes d'une véritable amitié avec l'aumônier catholique d'un de nos grands hôpitaux; je signale ce fait parce que cette bonne intelligence entre ceux qui veulent être serviteurs du même Maître, est d'autant plus réjouissante qu'elle est plus rare (4).

M. le pasteur Juillard, généralement sobre en détails de cette nature, consacre aussi trois pages de son livre à nous dire comment il fit, à bord du *Rhône*, l'heureuse rencontre d'un aumônier catholique, l'abbé Martin :

Après quelques paroles affectueuses, dit-il, échangées de part et d'autre, nous étions comme des amis qui se retrouvent après une longue séparation... La nuit et les heures des repas seules nous tenaient séparés. Comme aumônier du bord, il avait sa place à la table du commandant, et, en qualité de passager, j'avais la mienne à la table des officiers. Cet arran-

(1) *Recueil*, lettre de M. Rœhrig, 22 juin 1855.

(2) *Souvenirs*, page 65.

(3) *Souvenirs*, page 194.

(4) *Recueil*; Rapport de M. Gerlinger, 27 mai 1855.

gement lui déplut ; il s'en plaignit au commandant, prétendant que j'avais le même grade que lui, et qu'appelés tous deux à remplir les mêmes fonctions, chacun selon son culte, nous ne devions pas être séparés à table. Je tiens, lui dit-il, à ce que l'aumônier protestant soit à côté de moi à votre table ou je la quitterai pour aller à côté de lui à celle des officiers.

Comme la demande de M. l'abbé Martin était contraire au règlement, le commandant en référa à l'amiral, qui approuva la réclamation, et je fus invité à prendre place, à côté de mon collègue, à la table du commandant (1).

Voici ce que nous écrit encore à ce sujet M. le pasteur Guion, dans une lettre déjà souvent fois citée :

Mes relations avec les aumôniers catholiques ont été très-bonnes. Pendant la guerre de 1870, j'en ai retrouvé que j'avais connus au Mexique : nous étions de vieux amis ; et tel à Coulmiers, par exemple, m'emmenait avec un médecin pour loger chez le curé, et demandait, à diverses fois, la décoration pour moi, comme il l'avait déjà fait au Mexique, et tout comme à Mexico, lorsque nous étions à la même table et que nous nous promenions ensemble bras dessus bras dessous.

Nous nous faisons un plaisir de citer encore une partie du discours prononcé par M. le pasteur Durmeyer à la dernière assemblée générale de la Société algérienne et tunisienne :

Dans son campement, dit-il, j'ai lié connaissance avec l'abbé Marceille, la perle des aumôniers catholiques, d'une activité et d'une amabilité rares ; souvent victime de son bon cœur, car il n'avait jamais le sou.... Cet aumônier m'avait pris en affection et était devenu pour moi un véritable ami. Tout ce qu'il

(1) Juillard : *Souvenirs d'un voyage en Chine*, pages 131, 132 et 133.

avait était à mon service et je l'aurais désobligé en le refusant (2).

Enfin, après avoir parlé des autres, il nous sera peut-être permis de faire encore appel à notre propre expérience. Sur les rives du Céleste Empire, avec nos collègues de l'Eglise catholique, nous ne représentons pas seulement des fractions diverses de la grande famille chrétienne : nous portons aussi le drapeau de la France. La plupart du temps nous n'étions ni aumôniers catholiques ni aumôniers protestants : nous étions aumôniers de la garnison ou de la colonne. Il y avait, en tout, quatre aumôniers au Tonkin : trois catholiques et un protestant. Il nous fallait subvenir aux besoins spirituels d'un corps expéditionnaire de 30.000 hommes, répandus sur un territoire aussi vaste que la moitié de la France. Par suite d'une sage décision du général Millot, les aumôniers catholiques étaient attachés aux régiments français, et l'aumônier protestant à la légion étrangère, qui compte surtout beaucoup de nos coreligionnaires, venus en grande partie de notre patriotique Alsace. A l'hôpital et sur les champs de bataille, quand nous étions séparés, nous n'établissions aucune différence entre les soldats catholiques et les soldats protestants. Quand nous étions ensemble, chacun prenait les siens.

Nous tenons spécialement à nommer ici notre excellent ami, l'abbé Gibert, avec lequel nous avons eu les plus cordiales relations.

(2) *Compte-rendu de l'Assemblée générale de la Société algérienne et tunisienne d'évangélisation*, page 16, Paris 1888.

Mais, encore une fois, ce n'est pas avec tous les prêtres que l'on a la liberté que nous avons eue avec lui.

D. — RAPPORTS DE L'AUMONIER AVEC LES SOLDATS.

Il est peut-être plus difficile au pasteur de garder ses distances avec les soldats qu'avec les officiers. Le soldat, comme nous tous, porte dans l'âme un grand souffle de liberté. Il se croit malheureux sous les drapeaux. Il le devient parce qu'il croit l'être. Dès qu'il connaît un peu l'aumônier, il va le voir, il lui écrit, il se plaint à lui de sa situation. Quelquefois il cherche à lui soutirer de l'argent.

Quelques soldats, dit M. Frossard, semblent n'attendre notre visite que pour obtenir des secours. Nous sommes obligés d'être très-prudents à cet égard-là (1).

Un grand point, en effet, pour le pasteur, c'est de savoir distinguer les soldats intéressants des soldats intéressés. Evidemment, il ne doit brusquer ni les uns ni les autres. Mais il peut écouter avec plus de patience et consoler avec plus d'efficacité les uns que les autres. Il ne doit jamais se faire l'ami intime des soldats. Il est leur pasteur, leur père spirituel, mais il n'est pas leur camarade, et il n'épouse jamais leurs doléances ou leurs rancunes. Aux pages 126, 127 et 128 de ses *Lettres d'Orient*, M. Frossard raconte avec beaucoup

(1) *Lettres d'Orient*, page 88.

d'humour comment il rencontra un artilleur ivre qui l'appelait : « Mon Père » et qui recherchait toujours sa société. Un officier ordinaire l'aurait puni : le pasteur dut le supporter.

Au camp devant Sébastopol, M. Reichard eut aussi à se méfier d'un infirmier-major qui répandait des Nouveaux-Testaments mais qui n'en faisait pas son profit (1).

L'aumônier n'a pas le droit de punir directement un soldat qui se conduirait mal à son égard ; mais il peut demander pour lui une punition au commandant d'armes. Toutefois, il vaut mieux supporter bien des choses et ne pas agir par les moyens extrêmes. Nous avons demandé une seule fois quinze jours de prison pour un soldat qui nous avait volé 20 francs ; et nous n'avons pas porté le véritable motif : nous avons dit seulement, pour ne pas mentir, que, étant à notre service, il avait manqué de surveillance et laissé disparaître certaines choses de chez nous. Le colonel Dugenne lui infligea 30 jours de prison et l'envoya à la section de discipline pour creuser les fosses des cholériques. Si nous avions porté le véritable motif, il aurait passé au conseil de guerre et déshonoré sa famille qui, d'après les lettres qu'il nous a montrées d'elle, paraissait fort respectable.

(1) *Souvenirs*, page 51.

E. — RAPPORTS DE L'AUMONIER AVEC LA
POPULATION CIVILE.

L'aumônier militaire doit avoir des relations civiles bien choisies. Sans traiter les *pékings* du haut de sa grandeur, comme le font souvent les officiers sans expérience, il doit s'attacher surtout aux relations militaires. Mais ces considérations tombent, bien entendu, quand il est appelé pour les devoirs de son ministère. Alors, il se doit à tous, et, comme l'apôtre saint Paul, « il se » fait tout à tous afin d'en sauver au moins quelques-uns » (1).

(1) 1 Corinthiens ix, 22.

III

SERVICES RELIGIEUX

1. — CULTES ORDINAIRES.

En France, et particulièrement dans les Eglises des Cévennes, il nous est facile de réunir un auditoire respectable et intéressant. Si nous passons en Algérie, la chose devient plus compliquée. Les protestants y sont peu nombreux, et surtout peu zélés. Il y a, là-bas, des pasteurs qui, pour les grandes fêtes, n'ont pas plus de 25 personnes.

Mais la tâche est plus difficile encore pour l'aumônier en campagne.

A. — EN COLONNE.

En colonne, il n'est pas possible de grouper les soldats. Ils marchent aussi bien le dimanche que les

autres jours. Ils se battent le dimanche comme le samedi et comme le lundi. Le soir, ils arrivent au cantonnement exténués de fatigue. Ils sont obligés de coucher sur la dure, quelquefois dans l'herbe et dans la boue. L'aumônier peut en voir quelques-uns en marchant, ou pendant la halte, et les encourager par une parole de sympathie. Mais il doit renoncer au plaisir de les grouper.

Quels tristes dimanches que ceux que l'on passe en colonne!

Nous n'oublierons peut-être jamais le dimanche de Pâques 1884. Nous étions entrés la veille dans la citadelle de Hong-Hoa. Nous étions malade, couché sur un brancard de l'ambulance, dans la pagode qui nous abritait. Les médecins avaient des invités et prenaient joyeusement leur repas dans la cour de cette pagode.

Nous nous rappelons encore le dimanche 16 novembre 1884. C'était le premier anniversaire de la mort de l'un de nos enfants. Et nous avions reçu l'ordre de quitter Hong-Hoa pour nous rendre à Tuyen-Quan. Dès le matin, les soldats étaient sur la berge du Fleuve-Rouge et commençaient à s'embarquer sur des jonques pour descendre au confluent de la Rivière-Claire. Nos hommes avaient touché d'avance six jours de vivres de réserve. Pour ne pas se charger, ils avaient bu leur vin, et quelques-uns étaient en état d'ivresse. Des casques, des gamelles et un sac tombèrent à l'eau. En attendant que notre tour arrivât de prendre place sur la jonque réservée au matériel de l'ambulance et aux officiers sans troupe, nous appelâmes mentalement la

bénédiction de Dieu sur nous. Nous n'avons pas tardé à refaire l'expérience que ce n'est jamais en vain qu'on l'invoque.

Nous nous souvenons enfin du dimanche de Pâques 1885. Nous venions d'être débloqués à Tuyen-Quan. Nos baraques étaient toutes démolies. Nous n'avions point de local pour faire le culte, et il n'y en avait point de disponible que nous pussions demander au colonel. Nous convoquâmes une réunion dans notre *cagna*. Nous espérions avoir une quinzaine de soldats : nous n'en eûmes que trois ! Ce même jour, dans la mère-patrie, toutes les églises étaient en fête. Les temples se remplissaient d'auditeurs attentifs et la plupart de nos collègues avaient la joie de recevoir, pour la première fois, leurs catéchumènes à la table du Seigneur.

B. — EN GARNISON.

En garnison, les militaires ont souvent des revues à passer ou des corvées à faire le dimanche matin. Et puis, les services religieux ne sont pas obligatoires, et les soldats, en fait de service, ne font guère que ce qui leur est commandé. Surtout, le cœur n'y est pas, et, à la caserne, on manque d'entraînement pour les choses de Dieu.

Cependant le pasteur ne doit pas se décourager. Dès qu'il a planté sa tente quelque part, il se met en quête :

1^o d'un *local*. — Selon les temps et les lieux, il est plus ou moins facile ou difficile d'être servi ou bien servi. A Constantinople, M. Frossard put organiser le culte en langue française, dans l'ancien temple, abandonné, de la légation hollandaise.

Aujourd'hui, écrit-il à la date du 4 mars 1855, je vais prêcher pour la première fois l'Evangile de paix dans cette grande ville des Constantins. Cette pensée me saisit et j'éprouve un tressaillement involontaire....

A onze heures et demie, MM. Turin (1), Rœhrig, Chardon et moi, en robe pastorale ; MM. Schauffler, Schlotman, Lévi, Sturn et Dwight, missionnaires et ministres anglicans, congrégationalistes, réformés français, de la Confession d'Augsbourg, etc., entraient processionnellement dans le petit temple de la légation hollandaise : soixante-et-dix frères, accourus des quartiers éloignés, y étaient réunis. Nous partageons le service religieux entre cinq frères, comme un témoignage de notre union fraternelle. Je suis chargé du discours ; l'attention est soutenue ; l'émotion est visible. Je vois des vieillards répandre des larmes ; c'est comme la résurrection d'une église ensevelie depuis un demi-siècle. Nous avons eu une belle et bonne journée dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps (2).

La *Semaine religieuse de Genève* nous apprend qu'en 1870 des cultes protestants ont eu lieu dans les églises catholiques de certaines contrées traversées par nos troupes.

(1) M. Turin, ainsi que les quatre derniers nommés, qui étaient sans robe, n'étaient pas pasteurs français.

(2) *Lettres d'Orient*, pages 118 et 119. Voir aussi ; *Souvenirs*, page 20, et *Recueil*, lettre de M. Rœhrig, février 1855.

Souvent, ajoute-t-elle, une partie de la population civile y a pris part, et j'aime à penser, ainsi que me le disait une personne notable du Jura bernois, que le passage des troupes protestantes dans nos contrées aura contribué à dissiper bien des préjugés et bien des préventions à l'endroit des réformés (1).

Mais l'aumônier protestant trouve très-rarement des locaux semblables et des éléments aussi bien disposés pour le service divin.

Au camp, devant Sébastopol, nos amis célébraient le culte dans une baraque, surmontée d'une croix blanche.

Notre table de travail, dit M. Reichard, recouverte d'un drap noir, sert à la fois de chaire et d'autel. Quelques escabeaux, quelques bancs mal affermis, servent de sièges, et les rats ne craignent pas de faire leur remue-ménage pendant toute la durée du service (2).

A Metz, écrit M. le pasteur Haas, chez la veuve d'un colporteur, se fonda une petite réunion d'édification journalière pour les soldats. Deux colporteurs de la Société biblique britannique et étrangère y assistèrent régulièrement (3).

A Gorze, M. Haas fut fait prisonnier de guerre avec un aumônier catholique et quelques soldats. On les enferma dans une espèce d'écurie boueuse, sans paille ni couverture.

Je demande à l'abbé, dit le pasteur, s'il n'a rien contre que je lise aux soldats un chapitre de l'Evangile. Il m'approuve et

(1) *Semaine religieuse de Genève*, n° du 4 mars 1871, article cité.

(2) *Souvenirs*, page 122.

(3) *La Croix*, n° 41 du 18 octobre 1871, page 322.

engage les soldats à prêter attention. On se groupe autour de moi. Je lis le x^e chapitre du livre des Actes. Je l'explique, cherchant à faire ressortir cette vérité que le salut est une question d'expérience, celle du pardon et des consolations du Saint-Esprit.

L'abbé aussi dit ses prières dans ce lieu infect (1).

Près de la gare de Montigny, notre vénéré collègue organisa le culte dans les ateliers du chemin de fer.

L'atelier, dit-il, était ouvert d'un côté, et l'on voyait la cavalerie étriller bruyamment les chevaux. Dans l'atelier même et derrière nous, se trouvaient deux rangées de wagons dans lesquels chuchotaient des soldats.

Il indique le cantique :

Grand Dieu nous te bénissons

Il l'entonne, mais personne ne se joint à lui et il doit continuer bravement son solo. Le Psaume XLII a le même sort. Néanmoins l'auditoire fut attentif et respectueux (2).

Souvent le pasteur n'a que sa baraque et il ne peut y organiser que des réunions intimes. Ces expériences ont été faites en Crimée par M. Frossard lui-même (3), et ailleurs par d'autres aumôniers.

Pour les services officiels, le pasteur en campagne cherchera une remise, une grange, n'importe quoi, et quand il aura trouvé un abri, il demandera au com-

(1) *La Croix*, n° 40 du 8 octobre 1871, page 315.

(2) *La Croix*, n° 42, du 25 octobre 1871, pages 331 et 332.

(3) *Lettres d'Orient*, pages 153, 158, 159 et 161.

mandant d'armes l'autorisation de s'en servir pour le culte.

J'ai pu, dit M. Durmeyer, réunir parfois de vingt à trente soldats protestants dans une baraque, sous une tente, dans une chambre d'hôpital ou en plein air... Je me souviens en particulier, comme si c'était hier, de ma réunion d'adieux à un bataillon qui quittait Tunis le lendemain pour aller au Kef, où déjà il avait tenu garnison deux années auparavant, et où il avait perdu un grand nombre de soldats morts de la fièvre typhoïde. Ce souvenir donnait à notre réunion un caractère exceptionnel de sérieux et de solennité. Dans la cour même de la kasbah se trouvait une construction en ruine, ayant tous les caractères d'un édifice religieux ; c'est là que nous nous réunîmes environ une quinzaine pour lire la Parole de Dieu et prier une dernière fois avant de nous séparer. J'ai été rarement plus ému que ce jour-là (1).

Au Tonkin, nous avons souvent officié nous-même dans une pagode. A Hanoï, nous avons fait le culte pendant deux mois, à huit heures du matin, dans la salle à manger d'un restaurant. Un jour l'abbé Gibert nous offrit gracieusement sa *cagna* pour y célébrer le service divin. Nous profitâmes de cette offre avec reconnaissance, à la grande satisfaction de la garnison qui nous voyait, du reste, tous les jours, quand nous étions dans la même place, faire ensemble nos visites à l'hôpital. A Phu-Lang-Thuong, nous nous sommes réunis pendant quelque temps dans une baraque où les spahis mettaient les bâts de leurs mulets. — Si le pasteur n'a

(1) *Compte-rendu de l'assemblée générale de la Société Algérienne et Tunisienne d'évangélisation*, page 14, opuscule cité.

pas de local, dans un climat tempéré, il pourra convoquer sa réunion en plein air. Dans ce cas-là, nous conseillerons, autant que possible, de choisir le cimetière. Ordinairement écarté des maisons et du bruit, le champ du repos est favorable au recueillement.

Dans le local du culte il y aura des places réservées aux officiers et d'autres aux sous-officiers. Les dernières seront occupées par les caporaux et par les soldats.

Le lieu de la réunion étant trouvé, il faut fixer :

2° *l'heure* — la plus favorable pour le culte. Dans telle garnison, ce sera le matin ; dans telle autre, ce sera le soir. Il faut éviter de faire coïncider le culte avec les services commandés. Autant que possible, il faut aussi ne pas changer l'heure à laquelle on se réunit pour prier Dieu.

Le local et l'heure étant fixés, l'aumônier cherchera à grouper :

3° *l'auditoire*. — D'abord, il prie le commandant d'armes de vouloir bien faire savoir la chose par la voie du rapport de la place. Il l'annonce lui-même aux personnes de sa connaissance. Il met à contribution les soldats les mieux disposés pour le communiquer à leurs camarades.

Les auditoires militaires ne ressemblent pas à ceux que nous pouvons réunir dans nos pays. Pour l'aumônier, pas de dames, pas de vieillards, pas d'enfants. Ce sont tous des jeunes gens de 20 à 30 ans, tous en pantalons rouges... excepté le pasteur !

Après avoir réuni un auditoire, il faut le conserver. Or, rien n'est plus variable qu'un auditoire militaire. Tel dimanche l'aumônier aura cent personnes. Tel autre il en aura six. Nous avons eu trois soldats et un officier. Pour cet officier, nous avons donné ce que nous avons préparé en vue de la foule qui n'était pas venue. Il nous est arrivé d'être seul avec notre ordonnance. Nous avons fait le culte quand même, nous souvenant que Jésus, au bord du puits de Jacob, n'avait pas dédaigné d'annoncer l'Evangile à une femme samaritaine (1).

4° le *culte* — se divise en deux parties : le culte liturgique ou d'adoration et la prédication ou culte d'édification.

a. — Le *culte d'adoration* se subdivise lui-même en trois parties : le chant, la lecture et les prières.

Les militaires aiment beaucoup le chant. Il faut les y initier, leur apprendre nos cantiques. Ce sera un puissant moyen de les attirer et de les intéresser.

La lecture et les prières peuvent être abrégées surtout quand il y a peu de monde. En général, au Tonkin, nous lisons un chapitre de la Bible et nous faisons une prière de cœur seulement avant le sermon. En échange, nous chantions au moins trois fois.

b. — La *prédication* doit être simple mais soignée. Le plus souvent il y a, dans l'auditoire, un ou plusieurs

(1) Jean IV,

officiers. Parmi les sous-officiers et les soldats il y en a d'instruits. Du reste, on a toujours assez l'occasion d'improviser dans les services imprévus. Il faut donc se préparer chaque fois qu'on le peut.

Mais l'aumônier devra éviter le genre *sermon*. Il faut parler aux soldats et non pas leur prêcher. Une homélie simple, illustrée d'anecdotes, inspirée par les événements dont ils ont été les témoins les saisira, et leur fera souvent plus de bien qu'un grand discours.

2. — ACTIVITÉ EXTÉRIEURE DE L'AUMONIER

L'aumônier, comme le pasteur civil, doit travailler à la cure d'âmes par les visites à domicile.

1° Puisqu'il a son entrée libre dans les chambrées, il doit en profiter pour faire la connaissance des membres de son troupeau. Il peut, dans ses visites, grouper quelques soldats et les intéresser par sa conversation aimable et instructive. Il peut aussi sortir avec eux à la campagne. En ville, il recherchera moins leur société.

2° Un autre moyen d'intéresser les militaires, c'est de leur prêter des livres. D'abord, chaque soldat protestant doit être muni d'un Nouveau-Testament. Ses parents, ses amis, les Unions chrétiennes de jeunes gens et les pasteurs de sa paroisse doivent veiller avec soin à ce devoir sacré. L'aumônier ne doit pas craindre de demander à chaque militaire de son culte s'il est bien muni du Livre-Saint et s'il le lit soigneusement,

En cas de réponse négative, il doit le pourvoir d'un Nouveau-Testament et l'exhorter à en faire bon usage. Cette branche de son ministère lui offrira quelquefois de précieux encouragements. Nous voudrions, pour le dire, faire de nombreux emprunts aux rapports publiés en 1870 et 1871, par nos Sociétés bibliques de Paris, par la Société évangélique de Genève et par la Société biblique britannique et étrangère. Mais le cadre de notre ouvrage nous oblige à nous borner à quelques-unes des expériences de nos aumôniers.

— Voudriez-vous un Nouveau-Testament, dit un jour M. Frossard à un soldat malade ?

— Oui, sans doute, mais je n'ai rien pour le payer.

— Le voici, acceptez-le ; nous sommes venus pour donner et non pour vendre.

Le soldat saisit le livre et fondit en larmes d'attendrissement (1).

Nos aumôniers de la campagne de Crimée se sont appliqués à répandre la Parole sainte parmi leurs coreligionnaires, et ils ont eu raison (2).

Un militaire français interné en Suisse, à qui un agent de la Société évangélique de Genève présentait un Evangile lui dit : Merci, Monsieur, j'ai reçu à Bâle le Nouveau-Testament ; je le conserverai comme un souvenir précieux de la Suisse et comme le meilleur des livres ! Je le lis avec un grand plaisir et je le porte à ma famille.

Un autre, après avoir reçu un exemplaire de saint Jean, se

(1) *Lettres d'Orient*, page 89.

(2) *Lettres d'Orient*, page 85, etc.

mit à en lire, dans un groupe, la première page. « Quel beau livre vous me donnez-là, s'écria-t-il ! Je vous en remercie » ; aussitôt ses camarades, à l'ouïe de cet éloquent témoignage, tendirent la main en demandant tous le même livre.

Quel bonheur ! c'est la Parole de Dieu, s'écria en le recevant un soldat qui, pendant le voyage, en avait entendu parler et qui en désirait un exemplaire.

Si ce livre, disait-on en d'autres groupes, était plus connu en France, nous ne serions pas tombés dans l'état où nous sommes (1).

Le fait suivant, raconté par M. le pasteur Dhombres, est emprunté par le journal *la Croix* au compte-rendu de la Société Biblique de France :

De sa cellule de la Roquette un magistrat éminent, victime de la Commune, a écrit ces lignes à un deses amis protestants :

« Je ne sais le sort qui m'attend... Aidez-moi à me préparer » à la mort et à m'y préparer en chrétien. Pour cela, envoyez-moi une Bible ». Il fut déferé avec empressement à ce pieux désir et la dernière lecture du président Bonjean fut ce livre où l'âme consolée apprend à dire avec Pierre : « Nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite » (2).

Avec les Livres-Saints, l'aumônier doit répandre d'autres bons ouvrages et de bons journaux, surtout des journaux illustrés :

(1) *La Croix*, n° 38, du 23 septembre 1871, page 302.

Nous avons déjà emprunté ces détails à *la Croix* quand nous avons pu lire le Rapport de la Société évangélique de Genève, 1871, où ils sont premièrement racontés, avec plus de détails, pages 82 et suivantes.

(2) *La Croix*, n° 39, du 30 septembre 1871, page 311.

Le passage de l'Écriture cité se trouve dans 2 Pierre III, 13.

Ayant eu le bonheur, dit M. le pasteur Haas, de mettre la main sur un dépôt de traités religieux conservés dans une armoire de la sacristie du temple (de Metz) et sur tout une collection déjà ancienne de livres de la Société de Toulouse, j'en fais mon profit. Nos malades, nos docteurs même reçoivent ces petits livres avec déférence (1).

Les soldats liront facilement un livre religieux. Souvent ils le liront pour se distraire plutôt que pour s'édifier. Mais enfin ils le liront.

Etant aumônier militaire au corps expéditionnaire du Tonkin, nous recevions, à titre gracieux, pour les militaires :

24	abonnements au journal le	<i>Temps</i> ;
30	»	» <i>Ami chrétien des Familles</i> ;
20	»	» <i>Ami de la Maison</i> ;
12	»	» <i>Chambre-Haute</i> ;
5	»	» <i>Messager de l'Eglise</i> ;
1	»	» <i>Témoignage</i> ;

Plus trois ou quatre autres feuilles religieuses dont nous payions l'abonnement.

Tout cela était lu, dévoré, par nos militaires malades ou en santé. Dès que le courrier de France était annoncé — nous en recevions deux par mois seulement — ils faisaient la procession chez nous et venaient se faire servir comme dans un magasin !

Un jour il nous arriva une caisse de livres gratuitement mis à notre disposition par la Société de Toulouse. Elle renfermait divers petits ouvrages et un grand

(1) *La Croix*, n° 41, du 18 octobre 1871, page 323.

nombre d'*Almanachs pour la Jeunesse*. Nous fîmes savoir au cantonnement que nous étions pourvu de pâture spirituelle. Les demandes affluèrent immédiatement. En sortant de chez nous, ces soldats s'associèrent en groupes de quatre ou cinq pour acheter des bougies. Ils donnaient un sou chacun pour avoir une bougie commune pour le groupe. Le soir, dans la pagode qui les abritait, ils enfonçaient la bougie dans le sol ou bien ils la fixaient sur une pierre ou sur une brique, puis ils s'allongeaient par terre, la tête du côté de la clarté, afin de pouvoir lire leurs livres. Ce soir-là, du moins, leur pagode fut une *maison de lumières* !

Mais les soldats sont en général peu soigneux. Quand on met un ouvrage en circulation parmi eux, on risque souvent de ne pas le recouvrer.

3° — L'aumônier doit être bon correspondant :

J'entame mon courrier, dit M. Frossard, affaire dont vous connaissez l'importance, mais dont vous ne savez pas encore toute l'étendue. S'il s'agissait seulement de vous écrire, mes enfants, la tâche serait douce et facile ; mais il faut expédier des lettres officielles de tout genre, mettre la Commission et mes collègues au courant des événements de mon ministère et de l'établissement de la mission, et puis répondre aux lettres de tant de parents qui gémissent dans l'absence de leurs fils qui n'écrivent pas ou qui succombent. Il faut d'abord trouver l'adresse de ces jeunes gens, ce qui est déjà chose fort difficile, quelquefois même à peu près impossible ; puis, trouver les jeunes hommes eux-mêmes, ou quelqu'un qui sache de leurs nouvelles, et enfin écrire à leurs parents (1).

(1) *Lettres d'Orient*, pages 138 et 139.

Pour bien accomplir sa mission, l'aumônier doit entretenir, autant que possible, des relations *régulières* avec les pasteurs et avec les parents des soldats confiés à ses soins. Il les remplace près d'eux. Les militaires aussi, détachés dans divers postes, se font un plaisir de lui écrire. Il ne faut pas négliger de telles occasions de leur faire du bien. En temps de guerre, l'aumônier a franchise postale en France et dans toutes les possessions françaises. Quand il n'a pas franchise, il doit s'imposer des sacrifices pour cette branche de sa mission. — Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1885, nous avons écrit 800 lettres. Sur ce nombre, il y en avait peut-être 600 adressées aux soldats ou à leurs parents.

3. — SERVICE A L'HOPITAL

A. — RELATIONS DE L'AUMONIER AVEC LE PERSONNEL EMPLOYÉ A L'HOPITAL.

La direction des hôpitaux militaires est confiée à un médecin-chef. C'est lui, quel que soit son grade, qui est le chef direct de l'aumônier attaché à l'hôpital qu'il dirige. Si l'aumônier est seul pour tout un corps expéditionnaire, comme c'était le cas en Tunisie et au Tonkin, pour le culte protestant, il relève du Directeur du service de santé, et de la 7^e direction au Ministère de la guerre.

Il est donc très-important pour lui d'avoir les meilleures relations avec le personnel médical ainsi qu'avec les pharmaciens et les officiers d'administration. Ce sont ses compagnons d'œuvre. Il leur doit une visite officielle quand il arrive dans la garnison et au jour de l'an.

Il devra également faire la connaissance de tous les infirmiers en commençant par les sous-officiers. En règle générale, on lui donnera un infirmier comme ordonnance.

Nous avons dit plus haut quels devaient être les rapports entre les aumôniers des différents cultes. Si un abbé et un pasteur sont attachés au même hôpital, ils doivent avoir ensemble les plus fraternelles relations. S'il y a des sœurs, le pasteur doit toujours être respectueux et prévenant pour elles (1). Mais il ne doit jamais leur céder, ni à personne, quand il s'agit du bien de ses malades et des intérêts de l'Eglise qu'il représente.

B. — VISITES AUX MALADES (2).

Les visites aux malades constituent la partie la plus importante du ministère de l'aumônier militaire. Il doit donc y apporter tous ses soins. Partout il s'adresse

(1) Juillard : *Souvenirs d'un voyage en Chine*, page 28.

(2) Ce paragraphe était écrit quand la *Revue du Christianisme pratique* (nos de novembre 1889 et mars 1890) a publié sur le même sujet, mais concernant les malades civils, un très-intéressant article, dû à la plume si compétente de M. le pasteur Mathieu, du Vigan.

à des âmes immortelles. A l'hôpital il parle à des âmes dont les jours sont comptés. Il doit s'y préparer soigneusement chaque matin par la prière du cabinet.

Ma première visite dans une ambulance de guerre, écrit M. Frossard, m'a laissé une impression que mes visites ultérieures n'ont pu affaiblir. Je ne vous mènerai point avec moi, mes enfants, sous ces abris où gisent tant de malheureux dont les membres sont entamés par la gelée, transpercés par les coups de feu et déchirés par le sabre et la baïonnette, ou dont la vie s'éteint sous les langueurs du scorbut et du typhus; scènes de douleurs sur lesquelles je suis bien décidé, ici comme ailleurs, de jeter un voile en ne vous laissant entrevoir que tout juste ce qu'il en faut pour vous inspirer un intérêt sérieux pour des hommes qui souffrent, pour des âmes qui vont bientôt comparaître devant leur juge suprême (1).

Citons aussi, à ce sujet, une page bien triste, écrite après la bataille de Givonne et extraite du *Journal de Genève* :

Le champ de bataille fait moins horreur que ces hospices improvisés où les blessés reposent. L'enthousiasme, la fièvre qui soutient le soldat pendant la lutte est entièrement tombé. Sorti de cette sorte d'ivresse, il songe à ses blessures, à ses parents en deuil, à son avenir brisé... Ma pauvre jeunesse, disait un hussard qui venait de subir l'amputation du bras droit, ma pauvre jeunesse ! Je m'en soucie bien maintenant de ma jeunesse ! — Oh ! que va devenir ma pauvre mère, disait un autre en sanglotant ; c'est moi qui la faisais vivre ! — Un autre, en mourant, murmurait : Mes enfants ! mes enfants ! — Un soldat du midi criait dans sa langue maternelle en se tordant de douleur : Mon Dieu, bénis-les ! J'ai vu

(1) *Lettres d'Orient*, page 135.

des soldats qui semblaient s'être rongé le bout des doigts. Toute la nuit on entendait des soupirs, des gémissements, des cris, des lamentations qui fendaient le cœur. Que faire devant de si grands maux? Rien. On est impuissant. On exhorte, on prie : c'est tout (1).

Nous voudrions pouvoir citer ici en entier les intéressants articles publiés par M. le pasteur Haas dans le journal *la Croix* et intitulés : *Mémoires d'un aumônier militaire*.

A Rezonville, dit-il, un blessé surtout m'a fait une impression ineffaçable. Cet homme était natif de Colmar. Un éclat d'obus lui avait arraché les yeux, le nez, la bouche. Avec un grand tampon de charpie et des bandes on lui avait refait une tête; mais il n'y tint pas vingt minutes, et le sang coagulé l'étouffait, il avait à moitié éloigné son bandage ensanglanté. Ajoutez à cela les essaims de mouches qui venaient s'abattre sur ce pauvre visage — pardon, cher lecteur, de ne pas vous épargner ce détail — et vous comprendrez le dégoût que nous éprouvions d'avance, dans la suite de la campagne, toutes les fois que la voix du canon annonçait une nouvelle boucherie. « Il faut être fou pour jouer à ce jeu »! ne cessait de répéter notre docteur en chef. Plusieurs fois et à quelques jours de distance j'ai revu le pauvre blessé devant lequel je vous ai arrêté. Il me prenait toujours pour son lieutenant, et je pus un peu comprendre son langage, devenu si laborieux par suite de l'état de son organe. Pour lui donner à boire, je me servais de nos petites feuilles religieuses pliées en deux et dans le sens de la longueur. Je tenais cette espèce de rigole au-dessus de l'ouverture béante et y versais du vin et

(1) *Journal de Genève*, quatre articles de M. Fraysse, déjà cités.

du bouillon. Je lui ai parlé du Sauveur sans savoir à quelle confession chrétienne il appartenait (1).

C'est au milieu de ces scènes d'atroces douleurs, que nous pourrions multiplier à l'infini, que l'aumônier est appelé à exercer son activité physique et à présenter les consolations de l'Évangile à ces âmes qui vont rendre compte de leur administration au Souverain Juge.

Depuis que le culte n'est plus porté sur les livrets des soldats, il est difficile de trouver les protestants.

Au registre du bureau des entrées, où sont inscrits tous les malades, il existe une colonne où se trouvent, en face du nom, le culte et le numéro du lit des non catholiques. Ce registre, qui doit être toujours à jour, sera mis à la disposition du pasteur chaque fois qu'il en fera la demande pour le consulter.

Néanmoins, comme nous avons dû le faire plusieurs fois au Tonkin et comme nos vénérés prédécesseurs l'avaient déjà fait en Crimée (2), les aumôniers protestants seront obligés, plusieurs fois, de passer dans les salles des hôpitaux en déclarant leurs titres à haute voix et en demandant s'il n'y a pas parmi les malades des soldats de leur culte.

Ils feront bien aussi d'avoir un registre soigneusement tenu, où se trouveront les noms et adresses de tous ceux de leurs coreligionnaires qui leur auront été

(1) *La Croix*, n° 39, du 30 septembre 1871, page 309.

(2) *Lettres d'Orient*, pages 47 et 133; *Souvenirs*, pages 19, 33 et 34.

signalés ou qu'ils auront eux-mêmes découverts. Ils laisseront, à droite, une large colonne en blanc pour les observations.

1° Le règlement défend à l'aumônier de faire ses visites en même temps que les médecins ainsi qu'aux heures des pansements et de la distribution des vivres. Il doit s'y conformer strictement. S'il se rencontre dans une salle avec les médecins ou les infirmiers en fonctions, quelle que soit leur bienveillance habituelle à son égard, il doit toujours leur céder le terrain et passer discrètement dans une autre salle, en attendant que le moment favorable soit venu pour lui de revenir aux malades qu'il croyait visiter les premiers.

2° Les visites religieuses à l'hôpital doivent être courtes et bonnes. Courtes, parce qu'il faut voir tout le monde. Bonnes, parce que le pasteur doit racheter le temps (1).

3° L'aumônier doit aborder ceux qui souffrent avec amabilité, avec ménagements, avec douceur, avec charité. Si les médecins les soignent, le pasteur les aime. Il faut qu'ils le sentent. Les premières questions posées doivent se rapporter à l'état de leur santé. Les questions sérieuses seront amenées peu à peu dans la conversation.

Je m'assis auprès de ces malheureux, dit M. Reichard, sur les nattes de paille qui leur servaient de couche et seules les

(1) Ephésiens v, 16.

séparaient de la terre nue ; je pris leurs pauvres mains glacées dans les miennes, et, cherchant à les réchauffer sur ma poitrine, je leur parlai de la patrie terrestre, que, peut-être, il leur serait donné de revoir, puis de l'autre patrie, où le soleil ne cesse de luire, où toutes les souffrances s'arrêtent, où le Sauveur ouvre ses bras à ceux qui l'aiment. Et presque partout il me fut donné de voir le désespoir faire place à une douleur silencieuse, les murmures impuissants se changer en une résignation muette. La plupart se recouchaient silencieusement sur leurs grabats et mouraient sans se plaindre (1).

Il ne faut jamais effrayer un malade en lui parlant brusquement de la mort ou de l'enfer. Il ne faut pas non plus tomber dans l'excès inverse et lui cacher toujours la gravité de sa situation. Le pasteur surtout lui doit la vérité en toutes choses. Il lui montrera ses péchés avec fidélité, mais il lui présentera surtout l'amour du Père et le salut par Jésus-Christ. L'aumônier exhortera le malade à prier dans son cœur. Il lui proposera de prier avec lui sans toutefois trop insister s'il refuse. Les malades ont des moments difficiles pendant lesquels ils ne peuvent rien supporter. Et puis, l'hôpital est une maison commune et non une maison particulière. On a le droit d'y servir Dieu selon sa conscience, mais on a le devoir d'y respecter la liberté de ses voisins.

4° Quand un malade dort il ne faut jamais le réveiller. Il profite peut-être du seul moment favorable qu'il a pour

(1) *Souvenirs*, page 151. Voir aussi pages 168 et 169.

prendre un peu de repos. Il faut donc passer à un autre et revenir plus tard auprès de lui.

5° S'il y a des maladies contagieuses dans l'hôpital, il n'est pas défendu à l'aumônier de prendre des précautions ou des remèdes préventifs, mais il lui est absolument interdit, par la conscience et par la Parole de Dieu, de se tenir à distance de celui qui souffre. C'est là surtout qu'est sa place. Parce que d'autres s'en éloignent, c'est une raison de plus pour qu'il s'en approche davantage. Ne sait-il pas que Dieu veille sur lui et que rien n'arrive sans sa permission (1) ?

6° L'aumônier ne quittera jamais l'hôpital sans avoir vu tous ses coreligionnaires. Il se doit à tous. Nous ne saurions trop insister sur cela, car le cœur de l'homme est toujours tenté de s'attacher aux uns plutôt qu'aux autres. Or, ceux qui font le moins de démonstrations sont quelquefois les plus sérieux.

7° L'aumônier peut avoir en dépôt quelques fonds destinés à adoucir le séjour des soldats à l'hôpital. Qu'il en fasse la distribution avec une grande équité, après avoir pris le conseil du médecin traitant, de façon à ne pas leur donner des choses contraires à leurs maladies.

Quant aux petites douceurs que nous pouvons apporter à nos frères souffrants, dit M. Frossard, nous ne faisons rien sans être assurés que nous ne contrarierons en aucune manière les médecins qui les soignent (2).

(1) Matthieu, x, 29-31.

(2) *Lettres d'Orient*, page 88.

8° On ne peut guère visiter un hôpital militaire sans remarquer au moins une salle réservée à ceux qui sont malades par leur faute. Ceux-là n'inspirent pas grande sympathie. Nous n'en avons pas rencontré un seul qui fit son *meâ culpa*. Cependant il faut les voir, les exhorter, leur montrer le mal qu'ils se font à eux-mêmes, au point de vue physique et surtout au point de vue moral, leur prêter des journaux, mais ne pas avoir de grands discours avec eux.

9° Si le pasteur est seul aumônier de la garnison, avec l'autorisation du médecin-chef et du commandant d'armes, qui lui sera très-rarement refusée, il fera bien de n'établir aucune différence entre les malades catholiques et les malades protestants. Il s'arrêtera au pied de chaque lit et il laissera à tous les hommes une parole de pieuse consolation.

J'administre les sacrements, disait un aumônier catholique à M. Frossard, sans être toujours bien sûr que celui à qui je les donne n'est pas un protestant ou un juif (1).

A Sébastopol, M. Reich. rd trouva aussi un aumônier de ce caractère (2).

A Rezonville, M. le pasteur Haas fit la même expérience :

Spontanément, dit-il, j'invite mes pauvres soldats à recommander leurs âmes à Dieu. Je prie à haute voix. On n'est ni

(1) *Lettres d'Orient*, page 150.

(2) *Souvenirs*, page 64. Voir aussi pages 74, 146, 147 et 152.

protestant ni catholique en pareil moment ; on est un pauvre pécheur, sans mérite ni vertu, qui crie au Dieu des batailles au nom de Jésus-Christ. Et nous n'avons pas crié en vain (1).

Notre ami, l'abbé Gibert, aumônier comme nous au corps expéditionnaire du Tonkin, nous a fait plusieurs fois une confession semblable. L'abbé Mac qui, pour cause de santé, ne resta que quelques mois en Extrême-Orient, nous a dit la même chose. Nous avons sûrement enterré nous-même plusieurs catholiques et quelques juifs. Dans ces cas-là, nous l'avons déjà dit, l'ecclésiastique est aumônier chrétien et français.

Mais quand il y a un curé et un pasteur, faisant le service dans le même hôpital, chacun de ces deux serviteurs du même Dieu devra respecter le bien de son collègue. Il est parfaitement permis d'avoir une conversation, ordinaire ou religieuse, avec qui que ce soit. Mais on ne doit jamais se prêter à aucun acte de prosélytisme forcé.

10° L'aumônier est souvent chargé par des soldats malades de missions délicates auprès de leurs parents. Il doit toujours s'en acquitter avec tact, avec charité et avec fidélité. Quelle mission que celle-là ! Ecrire à des parents que l'on ne connaît pas, que l'on n'a jamais vus, que l'on ne verra jamais, et leur dire que leur fils bien-aimé, qu'ils ont vu partir de leur village, ne doit pas y revenir ! Leur raconter comment il est mort ; leur transmettre ses dernières paroles ; leur dire que sa tombe

(1) *La Croix*, n° 39 du 30 septembre 1871, page 308.

ne s'est pas fermée sans qu'une prière soit montée d'un cœur pieux vers le Dieu qu'ils adorent. Ne vous semble-t-il pas entendre le prophète nous dire à tous : « Consolez, » consolez mon peuple » (1) ?

C. — ADMINISTRATION DES SACREMENTS.

L'aumônier militaire aura très-rarement l'occasion d'administrer le sacrement du baptême. Nos pasteurs n'ont baptisé qu'un enfant en Crimée (2). Pendant deux ans et demi de séjour en Extrême-Orient, nous en avons baptisé deux : un à Hanoï et un à Saïgon, en revenant du Tonkin : ce sont des enfants de négociants protestants qui y sont peut-être encore et qui, hélas ! y grandissent sans culte !

Mais il serait bon, aux avant-postes comme ailleurs, de donner quelquefois la Sainte-Cène. Malheureusement les soldats n'éprouvent pas souvent le besoin d'y participer.

A Tuyen-Quan, le dimanche avant Noël, nous priâmes les soldats qui désiraient communier de vouloir bien nous en parler avant la fête. Pas un ne vint ! Nous ne dressâmes pas la Sainte-Table. Nous l'avons regretté plus tard. Car, lors même que nous aurions été seul à rompre le pain, il aurait fallu donner à ceux qui nous voyaient ce témoignage de notre foi.

(1) Esaïe XL, 1.

(2) *Recueil* ; Lettre de M. Rœhrig, avril 1855.

Cependant, à Hanoï et à Phu-Lang-Thuong, plusieurs soldats nous ont demandé la communion sur leur lit de mort. Nous ne l'avons jamais offerte aux malades, mais nous ne l'avons jamais refusée à ceux qui nous l'ont demandée après avoir eu un sérieux entretien avec nous.

M. Rœhrig a eu la joie aussi de donner la Cène à quelques malades en Orient (1).

4. — ENTERREMENTS.

M. le pasteur Mathieu, du Vigan, a traité cette question de main de maître dans la *Revue de Théologie pratique* (2) de septembre et novembre 1888. Nous prenons la liberté d'y renvoyer le lecteur pour ne pas prolonger cette étude déjà trop longue. Toutefois, à notre humble avis, certains détails auraient besoin d'être modifiés suivant les lieux et les circonstances.

Le chapeau noir, par exemple, n'est jamais de saison en Indo-Chine où l'on porte le casque pour se garantir de la chaleur. La robe n'est pas si gênante que cela et le pasteur n'est pas et ne paraît pas du tout extraordinaire quand il en est revêtu, même dans les rues. Comme le disait le *Huguenot* de l'année dernière, la

(1) *Recueil* ; Lettres de M. Rœhrig, 1855.

(2) Cette publication s'appelle maintenant : *Revue du Christianisme pratique*.

robe des pasteurs est vénérable ; « elle est belle à porter » ici, sur la terre cévenole, où elle a été anoblie par » la persécution, sanctifiée par le sacrifice, glorifiée par » le martyre » et nos paroissiens aiment à nous la voir (1). Et puis, dans les grandes villes, où les pasteurs ne sont pas connus, on confond les enterrements protestants avec les enterrements civils. Les pasteurs algériens l'ont très-bien compris ; aussi, ils font tous leurs enterrements en robe. Enfin, pour le cas spécial qui nous occupe, la robe est de rigueur dans toutes les cérémonies. Avec les militaires il faut beaucoup de mise en scène. Le soldat de deuxième classe ne se montrera jamais nulle part sans être en tenue.

En campagne, il y a deux espèces d'enterrements : les enterrements sur le champ de bataille et les enterrements à l'ambulance.

Pour les premiers, « la cérémonie est courte, surtout » pour le simple soldat. Deux infirmiers s'emparent du » cadavre, le descendent en toute hâte dans la fosse » commune, jettent quelques pelletées de chaux vive, » puis on la referme légèrement, car demain il faudra la » rouvrir » (2). Quelquefois, rarement, un soldat récite une prière. Quand l'aumônier est là, il fonctionne. Nous avons eu l'honneur, plusieurs fois, surtout à Duoc et à Tuyen-Quan, d'enterrer les morts souvent dans

(1) *Le Huguenot, journal mensuel des Eglises Réformées des Cévennes et du Sud-Est*, n° du 1^{er} juin 1888, page 4.

Le Christianisme au XIX^e siècle, du 8 mars précédent, avait déjà exposé la même question sous la rubrique : *Quelques desiderata*.

(2) *Souvenirs*, pages 47 et 48.

des tranchées, fosses communes provisoires, immédiatement après le combat (1). Que c'est solennel ! et comme on trouve facilement, alors, quelque chose à dire à ceux qui ont survécu ! comme on se trouve inspiré pour écrire aux parents, quelquefois au crayon, sur les genoux, sur une pierre ou sur une cantine servant de bureau, pour leur annoncer que leur fils, qui a quitté le foyer avec tristesse, ne doit pas y revenir ! Mais comme aussi on ressent bien toute la responsabilité qui pèse sur l'humble messenger de pareilles nouvelles !

A l'ambulance, voici comment nous procédions :

La levée du corps avait lieu à l'amphithéâtre après une prière de cœur. Le soldat porteur de la croix réglementaire sur laquelle étaient écrits le nom, le bataillon et le matricule du défunt, marchait en tête du convoi. Ensuite venait l'aumônier en robe avec ses décorations. Puis le corps. Immédiatement après, le piquet d'honneur. Enfin la foule. En arrivant au cimetière, nous faisions descendre le corps dans la fosse (2). Nous adressions aux assistants une exhortation rattachée ou non à un passage de l'Ecriture (3). Le piquet d'honneur portait les armes pendant la prière finale.

(1) *A travers le Tonkin pendant la guerre.*
Tuyen-Quan pendant le siège.

(2) Dans notre Eglise, pour les enterrements ordinaires, nous faisons encore descendre le corps dans la fosse avant d'officier sur la tombe.

(3) Pour les oraisons funèbres il vaut toujours mieux prendre un texte biblique. Ce texte est une puissance vivante de démonstration vis-à-vis des incrédules et une parole de consolation qui demeure pour la famille affligée.

Dans nos Eglises il vaut mieux suivre le corps que de le précéder, parce qu'on accompagne une famille qu'il faut consoler. Mais, dans les enterrements militaires, l'aumônier doit surtout chercher à réveiller, par des appels pressants, la conscience des soldats qui accompagnent leurs camarades au champ du repos où ils seront eux-mêmes accompagnés demain,

IV

RÉSULTATS OBTENUS

1. — RÉSULTATS GÉNÉRAUX

Depuis la réorganisation de l'aumônerie, sous le second empire, des influences diverses ont été subies par l'autorité militaire, quelquefois peut-être au préjudice des minorités, du droit et de la justice. Mais, règle générale, l'aumônerie a fait du bien dans l'armée. En garnison, que de fautes prévenues ! que d'orages calmés ! que de jalousies dissipées par suite des bons conseils donnés par le prêtre ! Sur les champs de bataille, que de courages remontés ! que de confiance accordée ! que de bons exemples donnés par les ecclésiastiques ! A l'hôpital, que de consciences tranquillisées ! que de souffrances morales soulagées par l'homme de Dieu ! Pour le comprendre, il faut avoir vu le prêtre et le pasteur aller d'un lit à l'autre pour faire le bien. Au

plus fort de l'épidémie cholérique, à Phu-Lang-Thuong, un caporal catholique, qui n'était pas le premier venu, comme instruction et comme intelligence, autrefois bien posé dans la haute société de Toulouse (1), nous disait :

Que nous sommes heureux de vous avoir pour nous parler de Dieu ! Si vous n'étiez pas avec nous, tous nos soldats mourraient sans une parole d'espérance !

Par ses lettres aux parents des soldats, que de fois l'aumônier n'a-t-il pas versé à pleines mains, sur les plaies de leurs cœurs ulcérés, le précieux baume de l'Evangile ! Et sur la mer, au milieu des tempêtes, quelle n'a pas été l'utilité de l'humble serviteur de Dieu ! Il faut avoir vu la mer en courroux, ballottant les plus forts bateaux dans tous les sens, comme des coquilles de noix ; il faut avoir entendu le mât craquer par suite d'un coup de vent plus fort que ceux qui l'ont précédé ; il faut avoir frémi sous les vagues couronnées d'écume blanche, expression de la rage des flots, qui viennent inonder le pont, remplir les barques de sauvetage, et jeter les matelots et les colis pêle-mêle de babord à tribord et de tribord à babord ; il faut avoir entendu le mousse crier : *Ma mère !* et le commandant dire : *Mon Dieu !* pour apprécier la mission du prêtre aux jours difficiles de la navigation. Cependant, de loin, nous pouvons nous faire une idée de son œuvre :

(1) M. Fieuzet, aujourd'hui officier.

1° D'abord, la présence des ecclésiastiques dans une armée montre que le gouvernement auquel elle appartient a souci des intérêts religieux de ses combattants;

2° Quand tous les cultes pratiqués dans un pays sont représentés sous ses drapeaux, on peut croire que la liberté de conscience, qui nous est particulièrement chère, y est sauvegardée ;

3° Le protestantisme français, qui a tant souffert à cause de sa foi, est particulièrement reconnaissant envers le Seigneur et envers son gouvernement d'avoir maintenant sa place au soleil dans l'armée comme ailleurs.

2. — UNE POIGNÉE DE FAITS.

1° M. Frossard eut la joie de trouver en Crimée le colonel Lysons, son ancien élève.

L'ambulance de son régiment, dit-il, se compose de deux baraques parfaitement aérées ; un grand jour, habilement ménagé, y entretient un air de gaieté. Ça et là, je vois affichés des traités-placards d'une lecture sérieuse et intéressante. Partout ma main se pose sur de bons livres, au nombre desquels domine la Parole de Dieu. J'avais déjà remarqué, dans la tente du colonel, un dépôt de Nouveaux-Testaments. Le 23^e régiment n'a point de chapelain ; vous croyez peut-être ses soldats dépourvus de directions religieuses ; erreur ! c'est leur colonel qui fait fonction de ministre (1) !...

(1) *Lettres d'Orient*, page 145 ; Voir encore pages 154 et 155.

2° Une autre fois, notre vaillant aumônier de Crimée fut conduit chez le lieutenant de vaisseau Pigeard :

Nous frappons à l'entrée de sa tente, dit-il : *Entrez !* M. Pigeard, doué d'une physionomie empreinte de bonté, d'un abord avenant, était assis devant une petite table éclairée d'un demi-rayon du soleil couchant ; il avait devant lui une Bible ouverte dont il méditait les pages précieuses. Je décline mon nom. *Je vous attendais*, me dit-il en me tendant la main. M. Pigeard ne savait pas que je fusse en Crimée ; il ne me connaissait que de nom ; il n'avait que de vagues renseignements sur mes mouvements ; cependant, par un mouvement instinctif, auquel je n'attache aucune idée superstitieuse, il m'attendait ; il avait eu un moment l'idée de fermer sa tente et de se céler pour passer plus tranquillement la fin de son dimanche ; mais il s'abstint de ce soin-(là) dans l'idée que je pourrais arriver. Cette circonstance, et bien plus encore le lien de fraternité qui s'établit tout de suite entre cet homme excellent et moi, m'ont puissamment encouragé. Que les ministres de l'Évangile se disent qu'il y a bien des âmes qui les attendent, et ils se mettront plus résolument en route. Qu'il est doux d'être accueilli par ces mots : *Je vous attendais*, quand on est à six cents lieues de ses bien-aimés (1) et sur une terre ébranlée par le tonnerre de l'artillerie (2) !

3° Voici ce que dit M. Reichard :

Tout près de nous venait s'asseoir un homme aux cheveux blancs. Son air digne, les nombreuses croix qui décorent sa

(1) Au Tonkin, nous étions à quatre mille lieues environ de la France. M. Juillard, en Chine, en était encore plus éloigné.

(2) *Lettres d'Orient*, pages 151 et 152. — Le colonel Lysons était anglais. M. Pigeard était français. Nous sommes heureux et fiers d'ajouter ici que nous avons eu dans notre armée plusieurs officiers éminents, protestants et pieux, tels que le général baron de Chabaud-Latour, l'amiral Jauréguiberry, etc.

poitrine, indiquent l'officier supérieur; mais sa figure hâlée respire la bienveillance, et l'on aime à entendre le timbre généreux de sa voix, venant se mêler à celle des assistants. Sans doute, si jamais laïque mérita d'exercer le sacerdoce, c'était bien ce digne homme. Non-seulement le colonel Mallet donnait à ses soldats l'exemple d'une vie pieuse, mais encore il leur servit pendant longtemps d'aumônier. Les soldats protestants manquant, avant notre arrivée en Crimée, de tout secours spirituel, le digne colonel avait imaginé de célébrer lui-même, sous sa tente, une sorte de culte domestique pour les protestants de son régiment. Plus tard, nous trouvâmes souvent, dans les ambulances, les fruits de son activité missionnaire si humble et si bénie (1).

4° Écoutons encore M. Frossard :

A l'hôpital appelé l'Ecole polytechnique, dit-il, je dis à un pauvre jeune homme :

— S'il plaisait au Seigneur de vous appeler à lui?

— Oh ! répondit-il avec un éclair dans les yeux, je mourrais avec joie !

Ce jeune homme, doué d'une piété intelligente, m'a profondément édifié. Le soir même il expirait (2).

5° Et ailleurs :

A l'hôpital, j'ai rencontré des soldats qui ont manifesté hautement leur reconnaissance des soins que nous leur donnons ; nous avons trouvé dans ce témoignage de précieux encouragements. Un brave militaire m'a demandé des livres pour lire à un camarade complètement illettré (3).

(1) *Souvenirs*, page 124.

(2) *Lettres d'Orient*, page 93.

(3) *Lettres d'Orient*, page 105.

6^o Extrait d'une lettre de M. Chardon, datée de Crimée, 10 avril 1855 :

J'ai vu un malheureux qui avait la mâchoire, la langue et les joues emportées ; il m'a fait signe qu'il était protestant. Après la lecture et la prière que j'ai faites, il m'a serré la main et m'a montré le ciel, sans doute pour me faire comprendre qu'il y serait bientôt (1).

7^o Dans la même lettre se trouve raconté le fait suivant :

Eh bien ! Monsieur, me disait hier un soldat, nous aurons aussi notre aumônier, et nous ne craignons plus de nous déclarer protestants de peur d'être appelés chiens abandonnés. Nous viendrons chaque dimanche vous entendre, et, par notre présence, nous prouverons que nous sommes sincèrement attachés à notre Eglise et que nous possédons la vérité (2).

8^o Un soldat de la Meurthe, ajoute plus loin M. Frossard, ne tarissait pas en expressions de joie et de reconnaissance quand je lui ai remis un Nouveau-Testament ; j'entendais encore sa voix de loin (3).

9^o Je n'oublierai jamais, dit enfin le même pasteur, le regard du soldat malade auquel je fis ma dernière visite ; c'était un Allemand ; sa maigreur extrême, son teint livide, annonçaient qu'il n'avait pas de longs jours à souffrir sur la terre. Dès qu'il m'aperçut, ses traits s'illuminèrent comme par un éclair de joie ; et comme il ne pouvait articuler un mot de français, il se contenta de tirer de dessous son oreiller un petit livre qu'il me montra avec une sorte d'allégresse fébrile. Je reconnus

(1) *Lettres d'Orient*, page 217.

(2) *Lettres d'Orient*, page 218.

(3) *Lettres d'Orient*, page 224.

que ce petit volume était le livre des Psaumes en allemand ; alors je lui présentai un Nouveau-Testament dans la même langue, en lui montrant le ciel et en prononçant le nom de Jésus-Christ. Notre frère saisit le livre, et, après avoir lu le titre, il l'éleva en l'air d'un air triomphant, puis il se mit à en lire quelques passages d'une voix ferme, et comme se sentant chez lui sur ce terrain de l'Evangile. Alors il me serra la main et jeta sur moi un de ces regards que la parole humaine ne peut décrire et dont un cœur sympathique peut seul sentir le prix et la puissance (1).

10° Nous voudrions citer ici en entier les pages 55 à 60 et 90 à 102 des *Souvenirs*. Mais nous sommes obligé de nous borner à l'extrait d'une lettre que des parents affligés par la mort de leur fils adressèrent à M. Reichard, le 22 décembre 1855 :

Je vous écris du fond d'un cœur brisé par la plus irréparable des pertes. Merci, mille fois merci de tout ce que vous avez fait pour notre enfant. Les paroles sont faibles devant des émotions pareilles, et je n'en trouve point pour vous exprimer notre reconnaissance. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'au plus profond de notre douleur, nous trouvons quelques consolations à reporter nos pensées vers vous, à nous représenter notre fils soigné par des mains affectueuses, entouré, jusqu'à sa dernière heure, de secours spirituels et de soins dévoués. Hélas ! nous, ses parents, nous ne pouvions rien pour lui ! Ah ! Monsieur ! voici douze jours que nous avons reçu votre lettre, et le sommeil, depuis ce moment, n'est pas encore venu nous donner un instant de repos, ni clore nos paupières brûlées par les larmes. Cet enfant, le seul que Dieu nous eût donné, faisait tout notre bonheur. Avec lui se sont

(1) *Lettres d'Orient*, page 262.

évanouies nos joies et nos espérances terrestres. Au fond de notre cœur, pourtant, nous avons sujet de bénir Dieu. Et, comme vous le dites si bien, quelle pensée consolante que celle de le savoir tranquille au séjour des bienheureux, à jamais abrité contre toute souffrance... (1).

Comme nous l'avons dit plus haut, nos aumôniers de 1870 ont dû trouver aussi, parmi les militaires qu'ils ont évangélisés, des cœurs bien sympathiques. Voici quelques-uns des faits les plus saillants livrés à la publicité par les journaux de l'époque :

11° C'est le pauvre Daniel Groos, écrit M. le pasteur Haas, après la sortie de Servigny ou Sainte-Barbe, un Strasbourgeois. Il est blessé mortellement d'un coup de feu dans le côté et me dit en dialecte alsacien qu'il n'en reviendra plus. Je prie avec lui et m'installe à ses côtés, sur la paille, pour ne plus le quitter. Je puis lui annoncer l'Evangile et l'inviter à se réconcilier avec Dieu. Vers minuit il rend le dernier soupir... Tandis que le pauvre jeune homme mourait ainsi, à la fleur de l'âge, son vieux père, aveugle et sans fortune, dont il était le fils unique, se réfugiait chez un parent après avoir vu sa maison brûlée avec tant d'autres du quartier des Jardins à Strasbourg (2).

12° Autre expérience de M. Haas :

Un jeune artilleur de Paris vint nous demander un Nouveau-Testament. « Ce n'est pas pour moi, nous dit-il, c'est pour un » camarade auquel je voudrais laisser ce don de Dieu ». Il nous raconta combien il avait trouvé de force dans la prière et dans la Parole de Dieu, et comment le camarade dont il parlait

(1) *Souvenirs*, pages 99 et 100.

(2) *La Croix*, n° 41 du 18 octobre 1871, page 324.

avait voulu connaître la source de sa paix. Il lui avait d'abord prêté son Nouveau-Testament, et maintenant, avant de s'en aller, il désirait lui en faire cadeau (1).

13° Extrait d'une lettre adressée à M. le pasteur Guion, le 13 septembre 1871 :

Si les renseignements qui viennent de m'être donnés sont exacts, il me sera enfin permis de vous adresser mes bien sincères remerciements pour les soins que vous avez bien voulu prodiguer à mon pauvre enfant durant le temps qu'il a vécu après sa blessure reçue à Sedan. — C'est de Givonne, à la date du 3 septembre, que vous me fîtes l'honneur de me prévenir de l'affreux malheur qui venait de m'arriver. Votre triste et obligeante missive me parvint le 11 du dit mois ; je la conserve toujours, je la relis souvent, car c'est le seul document que je possède qui me donne quelques détails sur les derniers moments que mon cher et à jamais regretté fils a passés sur cette terre ! Ces détails, cher Monsieur, sont pour son inconsolable mère et pour moi le sujet de notre conversation journalière. Nous aimions bien notre Camille et Camille nous aimait bien ! Il a vécu 34 ans sans avoir donné lieu à un reproche de notre part. Il avait reçu une bonne et solide instruction ; il aimait le travail et ses chefs lui rendaient justice... (2).

Voici, maintenant, quelques extraits des lettres adressées par des soldats à M. le pasteur Perrier, aumônier à Versailles et au camp de Satory :

14° Croyez, je vous prie, à ma reconnaissance et veuillez ne pas oublier que je suis, avec sincérité, votre élève en la foi (3).

(1) *La Croix*, n° 45 du 14 novembre 1871, page 254.

(2) *La Croix*, n° 49 du 19 décembre 1871, page 388. Voir dans le même numéro, la lettre entière de ce père désolé, la réponse chrétienne et détaillée de M. le pasteur Guion, et la deuxième missive de reconnaissance de l'affligé.

(3) *Aumônerie militaire de Versailles et Satory*, rapport de 1876-78, page 6.

15° Si parfois vous veniez dans le Gard, jespère que vous me préviendriez de votre passage à M... et que vous vous y arrêteriez même un moment ; vous vous rappelleriez peut-être de *votre fils adoptif* (1).

16° Vous n'oubliez pas vos chers militaires qui ne vous oublient pas non plus, je vous l'assure ; vous nous servez de parents loin des nôtres. J'ai donné de vos nouvelles à tous les amis, justement le même jour que j'ai reçu votre lettre. En montant, le soir, la rue Royale, pour me rendre à la salle de lecture, j'ai rencontré presque tous ceux qui ont l'habitude de s'y rendre le jeudi. A bientôt votre retour (2).

Après avoir cité quinze lettres où se retrouvent les mêmes sentiments de reconnaissance, le rapporteur ajoute : « Il nous serait facile de multiplier ces extraits ». Nous le croyons sans peine. Et c'est pour ajouter notre témoignage personnel à celui de nos frères, en vue de montrer l'utilité d'une œuvre trop ignorée, que nous prenons maintenant la liberté de transporter le lecteur en Extrême-Orient, et de lui présenter quelques-uns des militaires que nous avons spécialement connus et qui sont morts à l'époque de la dernière guerre française :

17° Le commandant Cattelain se rattachait au culte catholique, mais il aimait les protestants, sa patrie et son Dieu. Nous l'avons connu à Hong-Hoa quand il était capitaine faisant fonctions d'adjudant-major. Nous étions ensemble pendant la colonne de Duoc et le siège de Tuyen-Quan. Aux jours mauvais du siège, il

(1) *Aumônerie militaire de Versailles et Satory*, rapport de 1876-78, page 6.

(2) *Aumônerie militaire de Versailles et Satory*, rapport de 1876-78, page 7.

passait ses nuits au poste, au pied du rempart, et nous à l'ambulance. Après notre modeste repas (1) nous descendions tous les deux dans les tranchées, sans bruit, pour rejoindre notre poste. Avant de nous séparer nous échangeions, à voix basse, nos vœux pour la nuit et nous nous donnions, dans un silence éloquent, des poignées de main qui parlaient. Nous avons survécu l'un et l'autre à Tuyen-Quan et nous nous sommes retrouvés à Phu-Lang-Thuong. C'est là que mon illustre compagnon a reçu la nouvelle de sa nomination comme chef de bataillon. Nous l'en avons félicité le 14 juillet 1885, à la revue. Quelque temps après il reçut l'ordre de rallier à Phu-Duang son bataillon de tirailleurs algériens. Il vint nous faire ses adieux la veille de son départ. Il y avait, dans cette visite, quelque chose de plus qu'une démarche officielle.

J'ai été souffrant ces derniers jours, nous dit-il, vous avez failli m'enterrer (2).

Nous lui exprimâmes nos vœux pour la nouvelle étape de la vie qui s'ouvrait devant lui dans la carrière militaire. Le lendemain matin, il partit de bonne heure. Il arriva le soir à Hanoï. Se sentant plus fatigué, il alla à

(1) Pour nous préserver des projectiles ennemis, nous allions manger notre maigre pitance dans un trou, véritable citerne sans eau, où une cantine nous servait de table et quelques pierres nous servaient de sièges. Les détails de cet épisode de la dernière campagne seront publiés, Dieu voulant, dans notre ouvrage en préparation : *A travers le Tonkin pendant la guerre*.

(2) Etant seul aumônier de la garnison de Phu-Lang-Thuong, nous enterrons des catholiques, tout comme notre ami, l'abbé Gibert, enterrait aussi, à l'occasion, des protestants.

l'hôpital. Quelques heures plus tard, il rendait son âme à Dieu.

18° Le lieutenant Geil, alsacien, protestant, a fait de nous l'un de ses meilleurs amis dès qu'il nous a eu connu. Il assistait à peu près régulièrement au culte à Hanoï. Quand nous avons été séparés nous nous sommes écrit souvent. Nous avons fait échange de photographies. En accompagnant, du côté de Laokay, un détachement dont nous ne faisons pas partie, il a été surpris par des pirates qui l'ont tué. Son frère, chef de bataillon, que nous n'avons jamais connu, nous a écrit de chez lui pour nous remercier de notre correspondance au sujet de celui qui n'était plus.

19° Le sergent Thévenet, protestant, avait été blessé une première fois dans le Sud-Oranais et décoré de la médaille militaire à la suite de cette blessure. A Tuyen-Quan, il eut la cuisse traversée par un biscaïen et il en mourut quelques jours plus tard après avoir été évangélisé par nous.

20° Le sergent Eklund, protestant, était d'origine suédoise. Nous l'avons connu à Hong-Hoa. A Tuyen-Quan il venait quelquefois au culte. Après la levée du siège il fut évacué sur l'hôpital d'Haiphong. De là il nous écrivit à Phu-Lang-Thuong une lettre à peu près ainsi conçue :

Je suis maintenant en convalescence et employé à la section de dépôt pour les écritures. J'ai pensé bien souvent à vous, surtout depuis que nous avons le choléra. Je suis navré en

voyant défiler ces cortèges de morts qui n'ont peut-être jamais entendu une parole évangélique. Je ne connaissais pas moi-même les consolations de l'Ecriture avant de vous avoir rencontré, etc.

Nous avons répondu à cette lettre ; mais nous ignorons si le brave sous-officier a reçu notre réponse. Nous avons appris quelques jours plus tard qu'il avait été enlevé à la terre par une attaque de choléra.

Trois ou quatre mois après, ses parents firent prendre des informations sur sa mort par l'ambassadeur de Suède à Paris. Ce haut fonctionnaire s'adressa, par la voie hiérarchique, au commandant Frauger, notre coreligionnaire, qui nous questionna. Nous lui répondîmes officiellement et nous joignîmes la dite lettre au dossier qui devait être transmis à la famille affligée.

21° Un soldat, catholique, que nous connaissions bien, n'avait jamais fait de grandes manifestations pour l'Evangile. Pendant longtemps malade par suite de la dysenterie, il écoutait respectueusement nos exhortations. Quand il n'a plus pu parler, il a fixé ses yeux sur nous comme pour se cramponner plus fortement à la terre. Il est mort quelques instants après que nous avons eu fait la prière près de son lit.

22° Un militaire dont nous avons oublié le nom nous disait à l'hôpital d'Hong-Hoa :

Je n'aime pas à parler allemand parce que l'Allemagne est l'ennemie de la France. Mais veuillez écrire à ma mère pour lui dire que je meurs en pensant à elle et à Dieu.

Nous nous sommes acquité de cette pénible mission.

23° Un autre soldat, catholique, nous demanda à communier selon le rite de notre Eglise. Nous cherchâmes à l'exhorter et à l'instruire sur le sacrement de la Sainte-Cène, puis nous lui promîmes d'étudier la question et de lui donner une réponse le lendemain matin. Le lendemain, quand nous passâmes près de son lit, il râlait.

24° Le soldat Péters, protestant, après avoir pris la communion, prononça trois prières en allemand. Nous l'exhortâmes encore. Nous priâmes avec lui. Nous l'embrassâmes pensant bien que c'était pour la dernière fois. Vingt-quatre heures plus tard, nous accompagnâmes sa dépouille à sa dernière demeure.

25° Un danois, luthérien, instruit, nous raconta son histoire tout au long et nous posa diverses questions sur l'eucharistie. Nous lui prêtâmes le *Compagnon du chrétien évangélique*. Mais nous n'avons plus revu ni le livre ni l'homme. Nous avons su, le lendemain, par les infirmiers, qu'il était mort et que son corps se trouvait parmi les inconnus que nous avions accompagnés au champ du repos.

26° L'un des soldats qui ont produit sur nous la plus profonde impression, c'est un nommé Eckdal. Nous ne l'avions pas remarqué avant sa maladie. En faisant notre visite aux cholériques, à Pnu-Lang-Thuong, nous nous arrêtons peu auprès de chaque lit de façon à avoir assez de temps pour voir tout le monde et pour enterrer tous les morts. Mais quand nous passâmes

près de lui nous engageâmes à peu près la conversation suivante :

— Lui : Ayant quelque chose de très-sérieux à vous dire, je vous serai reconnaissant de vouloir bien rester avec moi un moment de plus qu'avec les autres soldats.

— Moi : Volontiers. Qu'y a-t-il ?

— J'ai deux choses à vous demander.

— Parlez !

— D'abord, je me vois très-malade. Si je meurs maintenant croyez-vous que je sois sauvé ?

— Vos jours sont dans la main de Dieu, comme les miens. Il peut vous rétablir. Peut-être il le fera. Il peut aussi vous appeler à comparaître devant lui.

Vous comprenez que vous êtes un grand pécheur ?

— Oui !

— Si vous croyez que Jésus est venu dans le monde pour vous sauver, vous personnellement, vous avez le salut, et, au nom de la Parole de Dieu, je suis autorisé à vous dire que vous pouvez mourir tranquille.

— Mon père me l'a toujours enseigné (1). Je n'en ai jamais douté.

— Alors vous êtes sauvé.

— Merci. Voulez-vous prier pour moi ?

Nous fîmes la prière. Puis il ajouta :

— Mon père était pasteur. Il est mort. Ma mère est vivante. J'ai un frère pasteur. Mes deux sœurs sont mariées à des pasteurs. J'avais le goût des armes. Etant soldat dans mon pays, en Suède, on me dit que la France avait un régiment, la légion étrangère, où l'on recevait des jeunes gens de toutes les nations et où l'on pouvait parvenir rapidement. Je n'avais

(1) *Mon père me l'a toujours enseigné !* Pères de famille, méditez cela !

jamais désobéi à ma mère, mais je le fis en m'engageant à la légion. Elle en a eu beaucoup de chagrin. Je voudrais donc vous prier de lui écrire, après ma mort, et de lui dire que je m'en vais en paix, en pensant à elle, à mon père, à mes frères et à mes sœurs. Je leur donne à tous rendez-vous dans le ciel.

Le lendemain matin, quand nous passâmes près de son lit, il agonisait. Le soir, nous présidâmes son ensevelissement et celui de quelques autres cholériques. A notre retour du cimetière nous écrivîmes à sa mère pour lui raconter notre entretien. Dès qu'elle eut reçu ces nouvelles, bonnes et tristes à la fois, elle nous écrivit une lettre de remerciements que nous reçûmes trois mois après la mort de son fils. Ordinairement nous ne répondions pas à des lettres de cette nature. Mais celle-là nous toucha tellement que nous récrivîmes à M^{me} Eckdal. Nous lui dîmes que le jour même où nous faisons cette lettre, nous étions allé au cimetière et que nous avons vu la tombe de son fils. Elle était en aussi bon état que pouvait l'être une tombe en campagne. Nous lui envoyâmes quelques brins d'herbes cueillis par nous sur ce tertre.

Nous pensions que notre correspondance finirait là. Il n'en fut rien. Trois mois après nous reçûmes de la mère affligée une lettre à peu près ainsi conçue :

Je prends la liberté de vous remettre ci-joint la photographie de feu mon mari et la mienne, afin de pouvoir vous demander la vôtre. Car, ne connaissant pas le pasteur qui a reçu les dernières paroles de mon enfant, nous désirons au moins avoir son portrait.

Nous lui répondîmes que nous ne pouvions pas la satisfaire pour le moment, mais que, ayant plus de

deux ans de présence au Tonkin, nous avions droit au rapatriement, et qu'après notre retour en France, nous nous souviendrions de sa demande. Nous avons tenu parole. Elle nous a remercié encore en nous remettant la photographie de tous ses enfants y compris celle du soldat que nous avons enterré. Ces divers portraits ont pris place dans notre album : maintenant, ce n'est jamais sans émotion que nous l'ouvrons à cette page.

La liste des encouragements que nous avons eus au Tonkin serait longue si nous voulions la compléter : Les capitaines Dia, Mason et Moulinay ; les sergents Amiet, Bobillot, Kirvel ; le caporal Le Chevalier ; les soldats Chevaley, Gries, Strebler, Taube, Uhr et un grand nombre d'autres, tous morts, ont été visités par nous. Qu'ils reposent en paix !

3. — RÉSULTATS INDIRECTS.

Nous avons essayé de montrer quelques résultats connus. Nous les avons tous choisis parmi les militaires tombés au champ d'honneur. Mais qui dira les résultats de l'avenir ? Ce soldat que l'aumônier a édifié aux moments difficiles de la vie, gardera les instructions qu'il a reçues et les racontera à ses parents et à ses amis, peut-être protestants indifférents, catholiques ou incrédules, qui en seront à leur tour encouragés. Car, en réponse à ce commandement : « Jette

ton pain à la surface des eaux » (1), la Parole de Dieu germe et se développe dans les cœurs. Citons encore quelques faits à ce sujet :

1^{er} Ce matin, dit M. Frossard, je rencontre un soldat qui me demande si je ne suis pas un ministre protestant. Sur ma réponse affirmative, il ajoute :

— Voudriez-vous me vendre un Nouveau-Testament?

— Je vous en donnerai un.

— Ce n'est pas pour moi, c'est pour un camarade. Je suis moi-même déjà muni (2). En partant de France, j'ai rencontré un ministre qui m'en a offert un, que je lis depuis avec joie. Ce ministre ne faisait que passer ; il était de Ganges et se nommait M. Recolin (3).

2^o Des militaires revenus du Tonkin, et dont nous avons oublié les noms, ont parlé de nous à MM. les pasteurs Charles Monod, Müller et Rocheblave, d'Alger ; Ernest Bertrand, de Valleraugues ; Edouard Monod, de Marseille ; et Marraud, de Cannes.

3^o Le sergent Strohl, protestant, que nous avons à peine connu, était venu au culte à Hong-Hoa pendant l'été de 1884 ; il fut tué à Dong-Son.

M^{me} Hoff, la femme du pasteur de Sainte-Marie-aux-Mines, d'où il était originaire, nous écrivit pour nous demander des détails sur sa mort. C'est par elle que nous avons appris que le sergent Strohl avait parlé

(1) Ecclésiaste XI, 1.

(2) Comparez cette réponse avec celles racontées aux pages 121 et 122, citation empruntée des *Lettres d'Orient*.

(3) *Lettres d'Orient*, page 166.

de nous à ses parents. Il leur avait raconté qu'il assistait avec plaisir à nos réunions et que nous lui avions donné des traités.

4° Le caporal Tschudin, protestant, était à Hong-Hoa l'un de nos auditeurs les plus assidus. Il fut tué à la retraite de la Porte de Chine. Quelque temps après ses parents nous écrivirent une lettre en allemand et nous la firent parvenir dans une enveloppe qu'il leur avait lui-même envoyée, sans nous le dire, avec notre adresse écrite de sa main, les priant de nous demander des renseignements sur son compte s'ils restaient trop longtemps sans nouvelles de lui.

5° Le soldat Larose, catholique, que nous avions eu à notre service comme ordonnance, est revenu malade du Tonkin. Il a été soigné par ses parents, dans les environs de Lyon, où il est mort entouré des siens. Le lendemain de son enterrement, son frère nous écrivit pour nous dire qu'il avait souvent parlé de nous pendant sa maladie, que sa dernière pensée avait été pour nous et que sa dernière parole avait été notre nom.

6° A titre de document, qu'il nous soit enfin permis de reproduire quelques fragments d'une lettre que M. le pasteur Chatelanat, de Seraing (Belgique), nous a écrite à la date du 9 février 1888 :

Je suis actuellement en correspondance, dit-il, avec un nommé Alfred-Joseph G..., soldat disciplinaire à Aïn-el-Oussenk (province d'Oran). Originaire de Seraing, il a, pendant sa jeunesse, suivi assez régulièrement les cultes de notre

église, du temps de mon prédécesseur, M. Cacheux, mais sans embrasser vraiment l'Evangile. Puis il a mal tourné, a dû quitter le pays, s'est engagé à la légion étrangère, a été expédié au Tonkin et enfin en Algérie où il est actuellement pour la fin de son temps de service !

Or, dans les deux lettres que j'ai reçues de lui, il me parle de vous à plusieurs reprises et semble avoir pour vous un vrai attachement.

..... Je pense que cela vous fera plaisir de savoir qu'il ne vous a pas oublié et que vous lui avez fait du bien. « M. Boisset, » dit-il, donnait beaucoup de bons conseils aux soldats. J'aimais » beaucoup l'entendre parler, tout comme mes camarades, sur- » tout quand il parlait de l'Evangile. Il m'a fait du bien, et m'a » montré que j'étais un pauvre pécheur, mais quand même » Jésus-Christ veut être mon Sauveur si je l'aime... Jamais je » ne l'oublierai quand même je ne le verrais plus. Je prie pour » lui. Si vous le connaissez, saluez-le de ma part... »

Nous n'avons aucune souvenance de ce jeune homme. Mais un témoignage comme celui-là, tout-à-fait inattendu, nous dédommage de bien des peines et nous encourage à travailler avec zèle partout où Dieu nous conduira.

CONCLUSIONS

Comme nous l'avons vu pages 35 à 38, des aumôniers sont désignés pour prendre du service en temps de guerre. Leur nombre est restreint (un par corps d'armée pour le culte protestant). Le cas échéant, il faudrait leur venir largement en aide, comme on le fit en 1870, pour l'organisation d'aumôneries officielles.

Les aumôniers désignés pour prendre du service dans un corps d'armée en cas de mobilisation n'exercent pas en temps de paix : et les soldats peuvent rarement assister aux cultes paroissiaux. Par suite de ce que nous avons pu lire et des expériences que nous avons pu faire à ce sujet, nous avons acquis la conviction intime que nos soldats protestants sont moralement en souffrance à cause de cette situation. Souvent pressés par les prêtres et par les religieuses,

plusieurs d'entre eux abjurent leur foi mal assise. Nous n'en voulons pour preuve, maintenant, que les lignes suivantes empruntées au journal le *Christianisme au XIX^e siècle* du 22 novembre 1888, page 372, et dues à la plume de l'un de nos plus excellents laïques du Gard :

Il y a quelques semaines, dit-il, j'avais l'honneur de parler de religion avec la femme d'un général protestant ; elle, bien renseignée, m'affirma que le protestantisme faisait des pertes sensibles par des soldats qui passent au catholicisme, dans les hôpitaux ou autrement, parce que plusieurs n'étaient jamais visités par des pasteurs pendant leur service militaire ; elle m'engagea vivement à attirer l'attention des pasteurs sur cette classe de nos coreligionnaires.

Malgré les succès de nos Sociétés d'Évangélisation en pays catholiques, nos journaux religieux se plaignent, avec raison, de la diminution de la population protestante en France. Eh bien ! voilà ce qui se passe sous nos yeux ! Et dans nos colonies, où le protestantisme n'est souvent pas même représenté, que se passe-t-il ?... Il nous semble pourtant que l'un de nos premiers devoirs serait d'aviser aux moyens de conserver ce que nous avons.

Or, en temps de paix, il est possible de faire quelque chose en faveur de nos militaires du culte protestant. Pour cela nous proposerons :

1^o Que les pasteurs, les anciens, les diacres et les Unions chrétiennes suivent les jeunes gens de leurs églises qui sont appelés sous les drapeaux et se mettent en relation, à leur sujet, avec le *Comité d'évangélisa-*

tion des militaires, et avec les pasteurs des villes où ils sont en garnison. A cette occasion nos honorables collègues voudront bien nous permettre de leur dire que plusieurs d'entre eux ne paraissent pas sentir l'importance de ce devoir. Nous en avons la preuve dans l'extrait suivant d'une lettre que M. le pasteur Auguste Vesson nous écrivait à la date du 18 janvier 1889 :

Je vous remercie, dit-il, d'avoir bien voulu me signaler la présence à Dunkerque de l'artilleur X... Je m'occupe beaucoup des militaires et suis bien aise d'être mis à même de faire leur connaissance. Malheureusement ils prennent rarement l'initiative de rechercher le temple et les pasteurs n'ont pas tous la même sollicitude que vous.

2° Que le *Comité d'évangélisation des militaires* centralise les adresses des soldats et marins protestants.

3° Que les pasteurs et les Unions chrétiennes de jeunes gens des villes où ces militaires sont en garnison en soient avertis, qu'ils les visitent et les attirent au culte.

4° Comme on l'a déjà fait dans certaines villes de garnison, en France et en Algérie, que l'on établisse, autant que possible, des salles de lecture spéciales pour les militaires, avec bibliothèques, journaux, papier et encre, le tout mis gratuitement à leur disposition (1).

(1) En 1870-1871, quelques ambulances avaient une bibliothèque. Voir *Semaine religieuse de Genève* du 4 mars 1871 et le rapport que le Comité des aumôniers publia après la guerre, en 1876-1878.

5° Que chacun des membres de nos Unions chrétiennes se fasse l'ami personnel d'un soldat ou d'un marin, connu ou inconnu, et lui écrive régulièrement tous les quinze jours. S'il est isolé surtout il ne négligera pas de lui envoyer des brochures, journaux, traités, etc., qui pourront l'intéresser. Le soldat n'étant pas riche, ordinairement, il faudra avoir soin de mettre un timbre dans la lettre pour avoir une réponse.

La caisse de l'Union se chargera des frais de correspondance.

Nous sommes certain qu'un grand nombre de nos soldats recevraient beaucoup de bien par ce moyen-là.

Et quelle joie, pour nos Unions, de se communiquer, dans leurs séances publiques, les passages principaux de cette correspondance militaire et de prier ensemble pour leurs amis sous les drapeaux !

Qui sait même s'il n'y aurait pas lieu de créer, plus tard, un journal bi-mensuel, par exemple, qui s'appellerait la *sentinelle protestante* ?

Enfin, puisque nos étudiants en théologie doivent être soldats, ils pourront faire et recevoir beaucoup de bien à cette rude école de la vie.

Le champ est vaste. Si parfois il nous paraît ingrat, rappelons-nous cependant que les plus rebelles peuvent être sauvés par la folie de la croix (1). Comme le disait

(1) 1 Corinthiens 1, 18.

M. le doyen Bois dans son rapport sur l'*Expiation* (1), prêchons-la, cette croix, en temps et hors temps (2). Prenons-la pour unique bannière, car c'est par elle que Jésus attirera tous les hommes à lui (3).

Vu :

Le Président de la soutenance :

A. VIGUIÉ.

Vu, le doyen :

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer,

Le vice recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

(1) *L'Expiation* : Rapport lu par M. le Doyen Bois, de la Faculté de théologie protestante de Montauban, aux Conférences pastorales évangéliques réunies au Vigan le 17 octobre 1888.

(2) 2 Timothée IV, 2.

(3) Jean XII, 32.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
L'Aumônerie militaire.....	I
Dédicace.....	II
Ouvrages consultés.....	III
Introduction.....	V

L'AUMONERIE MILITAIRE

I. — HISTORIQUE DE L'AUMONERIE MILITAIRE

1. — ORIGINES DE L'AUMONERIE.....	7
2. — DE L'AUMONERIE PROTESTANTE.....	8
A. — Aumônerie de l'armée d'Orient.....	9
B. — Aumônerie de l'armée d'Italie.....	40
C. — Aumônerie de l'armée de Chine.....	44
D. — Aumônerie de l'armée du Mexique.....	45
E. — Aumônerie française en 1870.....	45
F. — Aumônerie officieuse après 1870.....	83
G. — Aumônerie tunisienne.....	84
H. — Aumônerie du Tonkin.....	85
3. — ETAT ACTUEL DE L'AUMONERIE MILITAIRE.....	86
A. — Aumônerie du Département de la Guerre.....	86
B. — Aumônerie du Département de la Marine.....	89

II. — L'AUMONIER

1. — LA PERSONNE DE L'AUMONIER.....	92
A. — Qualités physiques.....	94
B. — Qualités morales.....	97

	Pages
2. — LA TENUE DE L'AUMONIER.....	112
A. — Insignes de l'Aumônerie.....	112
B. — L'aumônier doit-il porter des armes ?.....	116
3. — CARACTÈRES DES RELATIONS QUE DOIT AVOIR L'AUMO- NIER MILITAIRE.....	118
A. — Rapports de l'Aumônier avec ses supérieurs....	118
B. — Rapports de l'Aumônier avec les officiers subal- ternes.....	120
C. — Rapports de l'Aumônier avec ses collègues de divers cultes.....	121
D. — Rapports de l'Aumônier avec les soldats.....	125
E. — Rapports de l'Aumônier avec la population civile	127

III. — SERVICES RELIGIEUX

1. — CULTES ORDINAIRES.....	128
A. — En colonne.....	128
B. — En garnison.....	130
2. — ACTIVITÉ EXTÉRIEURE DE L'AUMONIER.....	137
3. — SERVICE A L'HOPITAL.....	142
A. — Relations de l'Aumônier avec le personnel em- ployé à l'hôpital.....	142
B. — Visites aux malades.	143
C. — Administration des sacrements.....	152
4. — ENTERREMENTS.....	153

IV. — RÉSULTATS OBTENUS

1. — RÉSULTATS GÉNÉRAUX.....	157
2. — UNE POIGNÉE DE FAITS... ..	159
3. — RÉSULTATS INDIRECTS.....	173
CONCLUSIONS.....	177
TABLE DES MATIÈRES... ..	183

